

BULLETIN DE L'A.R.B.R.E.



**Tome 21
2010**

**ASSOCIATION DE RECHERCHES BAZIEGEOISE :
RACINES, ENVIRONNEMENT**

SOMMAIRE ANNALES 2011

MOT DU PRESIDENT	2
PUBLICATIONS – DOCUMENTS :	4
Histoire de la vigne en Lauragais (Pierre FABRE)	5
La vigne à Baziège fin XIX et XX ^e siècles (Antonin ESPARBIE)	9
Reconstituer le parcellaire de 1662 à partir d'un livre Terrier - Cas de Fourquevaux (Richard HILTON)	13
Toutatis, Esus et Taranis. Mise en lumière d'une triade de dieux gaulois et de sa survivance dans la mentalité collective du Moyen-Age. (Michaël TONON)	20
Les sceaux de Simon de Montfort : un itinéraire politique. (Gauthier LANGLOIS)	37
Un exploit aéronautique injustement oublié. (Jean-Pierre SUZZONI)	47
Les Italiens dans l'agriculture du Sud-Ouest (1920-1950) (Laure TEULIERES)	52
Immigration du peuple italien au 20 ^{ème} siècle. (Louis BRUNO)	55
Les clochers du Lauragais. (Lucien ARIES)	59
Le clocher d'Avignonet Lauragais, édifice militaire payé par le pastel. (Daniel BONHOURE)	62
LA REVUE DE PRESSE :	66
Les Noms de Rivières et de Ruisseaux du Lauragais.	67
Veillée occitane -La vigne et le vin en Lauragais	67
Floréales historiques de BAZIEGE.	69
Les débuts de la 2 ^{ème} guerre mondiale.	70
Réception d'un groupe d'une quarantaine d'élèves du lycée Marie Curie de Tarbes.	71
Pierre de Saint-Roman : un aviateur injustement oublié.	72
Les chemins de St Jacques : La voie d'Arles.	72
Les Médiévales en deuil : Hommage à Jean Duvernoy.	73
Les Italiens en Lauragais : Laure Teulières avec le témoignage de Louis Bruno.	74
Voyage culturel de l'A.R.B.R.E. en pays albigeois.	75
Médiévales de Baziège.	77
Les clochers du Lauragais.	78
LE COIN DU POETE :	79
Le Lauragais (Daniel Herlin)	80
LA VIE DE L'ASSOCIATION :	82
Compte rendu de l'Assemblée générale	84
Compte rendu financier	86
Le conseil d'administration 2011	88
L'ordre de la fève	89
La liste des adhérents.	94

LE MOT DU PRESIDENT

Avec un public nombreux et un nombre d'adhérents toujours croissant, l'A.R.B.R.E. a passé une bonne année 2010, en maintenant le rythme de ses manifestations mensuelles du vendredi soir, ponctué par les Floréales au mois de mars et les Médiévales au mois de novembre.

Nous nous sommes réjouis encore cette année du succès de la soirée occitane que l'A.R.B.R.E. organise en partenariat avec l'association Canto Laouseto pour la Chandeleur; que cette association et son Président trouve ici l'expression de nos sincères remerciements.

Comme chaque année l'association a publié son bulletin annuel et les Actes du colloque des Médiévales 2009. L'A.R.B.R.E. a aussi assuré la publication et la promotion du livre « Les noms de rivières et de ruisseaux du Lauragais » de son président, édité en cinq cents exemplaires; ce livre complète celui sur les noms de lieux du Lauragais édité en janvier 2008.

Au mois de mars, les Floréales, après les très intéressantes conférences de Michaël Tonon sur les dieux gaulois et celle de Richard Hilton sur le parcellaire de 1662 (Terrier), ont été l'occasion de présenter le livre « La Peste en Lauragais au Moyen Age », d'Henry Ricalens, Président de l'association CLES (Centre Lauragais d'Etudes Scientifiques.).

Toutes les autres conférences ont été suivies avec beaucoup d'intérêt: Les débuts de la guerre 39-40 (Pierre Fabre); Pierre de Saint-Roman, aviateur oublié et l'aéropostale (Jean-Pierre Suzzoni); Les émigrés venus d'Italie entre les deux guerres, origines, conditions (Laure Teulière, témoignage de Louis Bruno). Les clochers du Lauragais (Lucien Ariès et Daniel Bonheure).

Dans le cadre de l'année jacquaire 2010, nous avons eu le plaisir d'accueillir, les membres de l'association « Les Amis des Chemins de Saint Jacques en Occitanie » et discuter sur le petit patrimoine jacquaire en Lauragais. La Journée du Patrimoine s'est déroulée à Albi avec un accueil de qualité.

La seizième édition des Médiévales s'est déroulée dans le cadre de l'ouverture du nouvel Espace Culturel « La Coopé », avec un public toujours très nombreux aussi bien pour le spectacle de Vendredi soir où les élèves de l'Ecole Élémentaire costumés ont donné un spectacle de qualité (félicitation aux professeurs) que pour les conférences sur le Lauragais (Villages circulaires, Dominique Baudreu, Jean-Paul Cazes), la croisade (Charles Peytavie) et l'Époque Cathare (Anne Brenon, Pilar Jiménez, Gwendoline Hancke, Laurent Massé). Un

public très nombreux était au rendez vous pour écouter le lecture à trois voix (signée Miquelà Stenta) de la bataille de Baziège de 1219.

Ce colloque était dédié à Jean Duvernoy, fidèle des Médiévales depuis leur création en 1995, disparu au mois d'août. Lucien Ariès, président de l'association co-organisatrice A.R.B.R.E., a rendu hommage à ce pionnier, qui a révolutionné l'approche historique du catharisme en éditant et traduisant les sources essentielles à sa compréhension. Cet hommage a été prolongé par un émouvant récital de Marie Andrée Balbastre, auteur compositeur, chantant l'Occitanie.

La foire Médiévale connu un grand succès. Nous remercions Agnès Garrès pour le rallye intra-muros qu'elle a organisée avec l'aide de précieux et précieuses bénévoles. De nombreux enfants de tous âges se sont regroupés pour l'Heure du Conte Médiéval autour de Céline et de Françoise, merci elles.

La trésorerie de l'A.R.B.R.E. se porte bien et je remercie notre trésorier, Claude Papaix qui a su gérer avec talent dépenses et recettes. Mes remerciements vont aussi vers tous les autres membres du bureau de notre association pour leur dévouement et leur efficacité.

Je tiens aussi à souligner le soutien précieux de la mairie de Baziège, co-organisatrice des Médiévales, manifestation soutenue aussi par le Sicoval, le Conseil Général et le Conseil Régional. Au nom des membres du Conseil d'Administration de l' A.R.B.R.E. je leur exprime ma profonde gratitude.

Lucien ARIES

PUBLICATIONS
ET
DOCUMENTS

Annales A.R.B.R.E n° 21 – Année 2010

Histoire de la vigne en Lauragais.

Pierre FABRE

La vigne sauvage est une liane qui poussait sur les arbres jusqu'à plusieurs dizaines de mètres de hauteur. Elle est apparue avant l'humanité.

L'histoire de la vigne et du vin est si ancienne qu'elle se confond avec l'histoire de l'homme. La Bible fait de Noé le premier agriculteur. (« *Il planta une vigne et il en but le vin.* » Ancien Testament, Genèse) tandis qu'un récit babylonien vieux de quatre mille ans parle déjà du vin, dans la plus vieille œuvre littéraire connue *Selon Hérodote, les Perses aimaient déjà le vin et lorsqu'ils discutaient d'un problème grave de l'état ils le faisaient deux fois : une fois à jeun et une fois sous l'emprise du vin.*

La première représentation du procédé de vinification est le fait des Égyptiens, au III^e millénaire av. J.-C. sur des bas-reliefs représentant des scènes de pressurage et de vendange et datant de 2500 av. J.-C. (Tombe de Sennefer) Après son implantation en Grèce antique, la vigne devient un élément essentiel de l'agriculture pour les Grecs, et devient l'un des trois piliers de la « triade méditerranéenne² » céréales-olivier-vigne. Grecs et Phéniciens, eux-mêmes producteurs, implantent la vigne dans l'ensemble du bassin méditerranéen au cours de leurs nombreux voyages, entre 1500 et 500 av. J.-C., notamment en Italie ; les Romains en développent la culture et ainsi que son industrie. C'est lors de la création de Massalia (Marseille) aux environs de 600 av. J.-C., que les Phocéens implantent la vigne dans la Gaule celtique. L'avancée romaine en 125 av. J.-C., le long du couloir rhodanien vers le nord, et à l'ouest vers le Languedoc, voit la diffusion de la vigne et le développement de son industrie. Narbonne et Port-Vendres en sont les centres commerciaux les plus importants.

Avec l'époque romaine Badera sera sur la route des vins importés d'Italie. On sait que les romains arrivèrent en Lauragais après la fondation de Narbonne en -119. Pour approvisionner l'armée, les vins furent importés d'Italie et arrivaient à Toulouse par le seuil de Naurouze et Badera bien sûr. La demande de vin dans la région devint vite considérable. Toulouse devint un grand marché des vins d'Italie, mais aussi un grand centre de consommation, car les nombreux marchands italiens et les vétérans des légions romaines venus s'installer à Toulouse ne voulaient renoncer ni à leur boisson habituelle ni aux grands crus d'Italie. Mais les indigènes n'étaient pas en reste..., et la demande fût aussi considérable de la part des gaulois de la région..... les Volques-Tectosages raffolaient de vin.

La production narbonnaise commençant à concurrencer les vins romains, en 92 l'empereur Domitien fait interdire la plantation de vignes et ordonne l'arrachage de 50 % du vignoble méditerranéen, interdiction levée seulement deux cents ans plus tard, par Probus. Les vignobles bordelais, languedocien et rhodanien s'épanouissent sous Jules César et la vigne atteint alors la région parisienne, qui restera longtemps l'une des plus grandes régions viticoles françaises. Les Gaulois, en développant la culture viticole, améliorent les procédés de vinification par la technique du vieillissement en fûts de chêne. Le déclin de l'Empire romain au Ve siècle aurait porté un coup au développement de l'agriculture gauloise.

A partir du IV^e siècle, le christianisme concourt au renforcement de la valeur attachée au vin, prenant la relève d'un Empire romain anéanti. La liturgie de la communion sous les deux espèces pratiquée jusqu'au XIII^e siècle, est l'un des moteurs du maintien de la tradition viticole. Le Moyen Âge se fait le témoin des progrès de qualité du vin. Alors que les vins de l'Antiquité étaient coupés d'eau et agrémentés d'herbes et d'aromates, le vin sous la forme que nous le consommons aujourd'hui, apparaît au Moyen Âge. L'expansion de la civilisation chrétienne est à l'origine de l'expansion de la viticulture dans le monde.



En 800, Charlemagne prend des mesures pour améliorer la qualité du vin dans une ordonnance qui stipule : « Que nos intendants se chargent de nos vignes qui relèvent de leur ministère, et les fassent bien travailler, qu'ils mettent le vin dans une bonne vaisselle et qu'ils prennent toutes les précautions pour qu'il ne soit gâté d'aucune manière. » Mais les véritables dépositaires de la qualité sont les moines qui perpétuent la tradition viti-vinicole. Les cathédrales et les églises étant propriétaires des vignobles, sous couvert de l'activité du « vin de messe », les moines gèrent de nombreux vignobles monastiques, contribuant ainsi à la création de vignobles de qualité existant encore aujourd'hui.

Dans la région de Toulouse on trouve les premières traces écrites de la présence de la vigne dans la Canso (le texte de la croisade contre les Albigeois de Guillaume de Tudèle et son successeur).

Lors du premier siège de Toulouse en 1211, les croisés « coupèrent à foison les vignes, les blés et les arbres et tout ce que portait la terre et ils en firent

un monceau auprès d'un creux du terrain. Avec tout cela, ils réussiraient pensaient-ils à remplir les fossés de la ville. »

En juin 1218, quelques jours avant la disparition de Montfort, ce dernier, la veille de Pentecôte « se lève de grand matin, à l'aube, avec sa belle compagnie et ses éclaireurs pour détruire les vignes et autres cultures. »

En octobre 1535, lors de la chevauchée du Prince Noir, un chroniqueur anglais s'émerveille des beaux vignobles sur les coteaux de Lacroix-Falgarde après que les troupes aient franchi à gué la Garonne et l'Ariège en période d'étiage. Au retour de leur chevauchée, en plaines Corbières, accablés par la sécheresse et chargés de butin, les chevaux se sentirent pousser des ailes : faute d'eau on leur donna à boire du vin...

Si certaines régions comme le Bordelais, vont se spécialiser dans le commerce de vins fins, dans le reste du pays, le commerce du vin ordinaire ne supportant pas les longs déplacements, chaque province, chaque village produisait son vin, à moindres frais, pour sa consommation quotidienne.

La Lauragais, grenier à blé du Languedoc, se situe dans cette dernière catégorie. La vigne y fut une culture d'appoint, de subsistance. Mais qui nécessitait des travaux permanents et une main d'œuvre abondante, spécialisée et familiale. En plus des travaux saisonniers (labours, fumures, taille) elle nécessitait des soins constants pour préserver les récoltes des nombreux ravageurs. On ne connaissait pas les traitements chimiques ; alors comment lutter contre les gribouris, sortes de hannetons, les lisettes ou coupe-bourgeons, les vrais hannetons, les pyrales, la gale qui sous forme larvaire s'attaquaient aux racines et sous forme aérienne à la végétation ? Ne pas oublier parmi ces ravageurs les escargots qui adoraient les pousses tendres des pampres. Dès qu'une invasion était signalée, toute la famille allait dans les vignes et débarrassait les pieds de vigne des feuilles ou des grappes infestées. Dès le XVII^e siècle on signale l'utilisation de l'escargot en cuisine... Quant aux maladies cryptogamiques et virales, elles existaient mais n'avaient pas été encore diagnostiquées scientifiquement ; on constatait des jaunissements du

feuillage, des dépérissements sans en connaître la cause. Mais souvent la conséquence était la même : la mise au repos de la vigne ou son arrachage. Des expériences à base de suie de cheminée, de fumier que l'on brûlait avant de les enfouir l'hiver au pied des ceps furent tentées. En dernier recours, on appelait le prêtre pour exorciser les insectes (*en 1665, un évêque autorisait les prêtres de son diocèse à exorciser les insectes connus sous le nom de ubéricots, urebecs, ou urbères (les lisettes), et il en était encore de même en 1820 et 1834*)

Avant la Révolution, le temps des vendanges était codifié. On ne pouvait vendanger avant que le « ban des vendanges » soit publié. A Baziège, les consuls désignaient trois personnes dignes de confiance – qui connaissaient bien le travail de la vigne- pour surveiller la maturité du raisin. Quand elles estimaient que la vendange pouvait être récoltée, les consuls publiaient le ban des vendanges. Pendant longtemps, lorsque le ban était publié, le seigneur avait la priorité, les deux premiers jours, pour faire vendanger ses vignes. Le comte de Laboucherolle, le seigneur le plus puissant de la Communauté, voulut ravir aux consuls le droit de fixer la date des vendanges et il s'en suivit de longs procès qui trouvèrent leur épilogue dans la nuit du 4 août 1789, lors de l'abolition des privilèges. Les consuls devaient aussi assurer la surveillance des vignes avant la récolte, car le raisin était très convoité : certaines vignes étaient vendangées nuitamment et pas par leur propriétaire ! Au milieu du XIX^e siècle, le vol de raisin, à l'échelon du canton représentait sur une année 20% des délits de vol de récoltes.

Les cépages anciens à base de carignan, cinsaut, aramon donnaient un petit vin à faible degré qui avait peine à se conserver toute l'année. Le baron de Commère, seigneur de Labastide Beauvoir, co-seigneur, avait le droit de « mayenque » sur Baziège : il avait le droit d'empêcher les propriétaires de vendre leur vin au mois de mai. Lui seul avait le droit d'écouler le sien, au prix fort, dans les auberges du village. Or son vin, selon les consuls « était toujours mauvais et impotable portait atteinte au commerce et à la réputation de Baziège. ». L'abolition des privilèges supprima le droit de mayenque et les auberges baziégeoises purent fournir un vin de meilleure qualité à leurs clients.

Au XIX^e siècle, le vin est considéré comme « un objet de première nécessité » dont l'usage est « éminemment hygiénique » permettant de faire face « aux variations de températures si fréquentes en Lauragais ».

Les brassiers en plus de leurs gages recevaient 3 à 4 litres de vin par journée de travail. Les maîtres-valets et métayers n'avaient pas droit à ces gratifications. Afin d'alléger leur budget vin, ils n'hésitaient pas à s'endetter pour acquérir quelques rangées de vigne qui assuraient leur consommation personnelle. C'est à la possession de ces quelques arpents de vigne que se mesurait le plus ou moins d'aisance des métayers ou maître-valets.

En Lauragais de la vendange étaient issus trois sortes de vins :

- La première qualité s'obtenait en laissant couler la cuvée sans pressurage : ce vin était réservé aux propriétaires de la parcelle. 36 hl/ha

- Après cette opération, la cuve est remplie d'une quantité d'eau égale au quart du premier vin : ce produit, appelé petit vin, de faible degré était réservé aux domestiques et journaliers. 10 hl/ha

- Venait ensuite le pressurage qui donnait un vin un peu meilleur que le précédent. (10 hl/ha)

Ce qui donnait un rendement de 56hl/ha.

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, il y eut, dans le Lauragais, une poussée éphémère de la culture de la vigne. Le prix du blé ne cesse de chuter, les campagnes se dépeuplent (-17% de population dans l'arrondissement de Villefranche. Certains propriétaires n'hésitent pas à changer de cultures. A Baziège, le Maire Jules Guiraud, propriétaire du domaine de Lamothe opte pour la viticulture.

La deuxième moitié du XIX^e siècle fut néfaste pour les vignerons et plus particulièrement pour ceux du Lauragais.

Des champignons microscopiques, pour la plupart venus d'Amérique vont attaquer le vignoble : 1854, L'oïdium ; 1878, le mildiou. La chimie vient au secours des viticulteurs : procédé de soufrage des vignes ; utilisation de la bouillie bordelaise.

1866: Pasteur mène ses travaux sur le vin, ses maladies et les nouveaux procédés pour le conserver et le faire vieillir.

Mais le pire est à venir : en 1864 : Première apparition du phylloxéra dans le Gard. Ce minuscule puceron jaune venu des Etats-Unis, s'attaque aux racines de la vigne, détruit progressivement la presque totalité du vignoble français. En 1885, la récolte nationale passe de 80 à 25 millions d'hectolitres.

A Baziège, le vignoble de Guiraud est atteint. Il se retrouve complètement ruiné.

Finalement, le remède fut trouvé : on greffa les cépages français sur des porte-greffes américains naturellement résistants à l'insecte: la reconstitution du vignoble fut alors possible. La crise phylloxérique entraîna une pénurie de vin, encourageant la fraude et la fabrication de vins artificiels. En 1889, la loi du 14 août donne la définition légale du vin : "produit de la fermentation complète ou partielle du raisin frais ou jus de raisin frais".

1907: Surproduction et chute des cours du vin; la crise de mévente entraîne la révolte des vignerons du Midi

La VIGNE à Baziège fin du XIX ème et XX ème siècle.

Antonin ESPARBIE

Entre 1850 et 1900 il y avait à Baziège environ deux cent hectares de vigne, plantées de plants directs (c'est à dire non greffées). Ces vignes étaient sur des sols graveleux ou calcaires. Dans les années 1880 1900 toutes ces vignes furent détruites par le Phylloxéra. Certes il resta quelques petits coins indemnes.

Ce n'est que dans les années 1905 1910, grâce à des porte-greffes américains que les vignobles Français et Européens ont pu se reconstituer.

C'est aussi de l'Amérique que nous sont venues en plus du Phylloxéra, l'Oïdiom et le Mildiou:

L'Oïdiom est apparu en 1845

Le Phylloxéra en 1867

Le Mildiou en 1879

L'Oïdiom et le Mildiou sont des champignons microscopiques qui s'attaquent à la végétation de la vigne : feuilles et raisins. L'Oïdiom se traite avec de la fleur de soufre, les raisins sont les plus attaqués. Le Mildiou lui s'attaque plutôt aux feuilles, il se traite avec du Sulfate de Cuivre neutralisé : avec de la chaux vive (Bouillie Bordelaise) ou du carbonate de soude (Bouillie Bourguignonne) ou bien encore du verdet qui est un Acétate de Cuivre neutre.

Le Phylloxéra est un minuscule puceron qui s'attaque surtout aux racines des souches, y provoque des nodosités et détruit les souches.

Comment a-t-on reconstitué ces vignobles?

Au début du XX ème siècle sont donc arrivés d'Amérique des Porte-Greffes (ne produisant pas de raisins, sinon des grains de deux où trois millimètres, acides et sans sucre.) Sur ces plants on a greffé des variétés nobles (Cinceaux, Cabernet ou autres.) en prélevant les greffons sur les quelques plants encore non contaminés.

Ce fut la fin de cette période néfaste pour la vigne.

Dans la région il y eut trois porte-greffes de base : le Riparia, pour les terrains Calcaires, le Rupestris, pour les sols plus fertiles et le Riparia-Rupestris, pour les sols graveleux.

Vers 1930 on replanta des vignes en plants direct (non greffés) des cépages Américains, des plants n'ayant pas de nom mais des numéros, du 128 à plus de 15000... que l'on appelait Hybrides ou Directs. Ils faisaient du vin, disons honnête?... Pas de grands crus. Ces vignes demandaient moins de soins, et étaient plus résistantes au Mildiou et à l'Oïdiom.

La Vigne avant le Phylloxéra était à Baziège implantée sur des terrains calcaires où graveleux des coteaux du Rouquet de la Lantarèse et de la Carrièrette (pour les petites vignes du village). Il y avait aussi à Baziège deux propriétés qui en faisaient la récolte principale. Lamôthe, appartenant à la famille Guiraud et surtout En Gravelle et ses fermes alentour étant propriété de la famille Devèses (Berseille) (la Garrigue, en Bila, Redon, la Renaude et bien sur en Gravelle)

Pour les exploitants ayant cette orientation viticole, la période du Phylloxéra ne fut pas une ruine, mais?... Lamôthe fut vendue à la famille Henri AURIOL et le domaine d'en Gravelle disparut lui aussi, chaque ferme étant vendue petit à petit... et ces métairies ne replantèrent plus de vigne.

Au début du XX ème siècle (1905 1915) fut l'époque où tout le monde planta sa vigne (greffée) de toutes petites vignes de dix à douze ares. Il y avait à Baziège vers 1920 cent cinquante hectares de vigne dans les coteaux de la Lantarèse, le Rouquet où la Carrièrette et dans

toutes les métairies.

A l'époque il y avait encore dans les cent exploitants agricoles dans la Commune (1900) plus dans le village : les ouvriers les artisans, les commerçants et même des Toulousains qui avaient leur vigne. Tout le monde avait son petit vin, certes pas du grand vin.

Cela a duré jusque dans les années 1970 et puis... avec l'évolution que nous vivons encore, ces petites vignes ont toutes disparu. Il en reste, je crois, trois à Baziège.

Que sont devenus ces quartiers?

Le Rouquet est cultivé avec du blé et du sorgho.

La Lantarèse est en partie devenue un parc animalier ; le reste est en prairies plus où moins exploitées où des chevaux trouvent leur pitance.

La Carrièrette est d'abord devenue, Chemin du Phare, puis Chemin ou rue Jacqueline Auriol et tout le coteau n'est que pavillons. C'est le Baziège de l'an 2000. Et dans les métairies qui n'existent plus tout est devenu culture de blé où de sorgho. Nous sommes en 2010....

Une journée de vendanges il y a 50 ans

Dans la région, les Vendanges avaient lieu au mois de Septembre. Il fallait voir l'animation du village, au cours des deux ou trois week-end de vendanges.

Certes il se vendangeait tout au cours de la semaine mais surtout dans les fermes. Les deux derniers jours de la semaine étant réservés aux petites vignes de tous les gens du village. Je me répète, tout le monde où presque avait sa petite vigne et son vin. Les attelages, les charrettes et les comportes étaient la plupart du temps, celles des fermes du voisinage.

En quelques minutes, je vais essayer, de vous raconter une journée de vendanges, en semaine, chez nous.(Esparbié)une journée qui commençait la veille pour finir le lendemain.

La veille du grand jour on préparait: charrette, comportes, les"Pals", barres de saule où d'acacia, pour transporter les comportes, pleines de vendange, au bout des rangées de vigne et surtout la "Dame" ou la "Demoiselle" qui servait à tasser la vendange dans les comportes. On allait aussi à la vigne pour cueillir de beaux raisins à conserver, cela faisait des desserts pour les mois d'automne.

Dans la cuisine, les femmes préparaient (par ordre chronologique) le déjeuner (à la vigne) le dîner (à midi et demi pile, avec papa, l'heure était l'heure) et le souper (à la fin du travail, après avoir foulé.)

La Cuve était prête ainsi que le fouloir, pour écraser les raisins. Chez nous il y avait aussi une Potence (certains d'entre nous s'en souviennent encore,) une potence pivotante qui permettait, de transporter les comportes pleines de vendange de la charrette à la cuve. Ce qui faisait dire à mon père : du moment que la vendange est sur la charrette, on ne la touche plus. Cela économisait pas mal de travail et de peine.

Voilà pour les préparatifs...

Le jour des vendanges est là. Vers les huit heures l'on arrivait à la vigne avec : charrette, comportes vides et en attendant que tout le monde soit là, dans la rosée froide de septembre, on commence à vendanger et à distribuer les comportes vides. Bon an, mal an, nous étions une quinzaine de personnes à la vigne, plus nombreux l'après-midi.

Lorsque l'équipe était presque au complet, l'on attaquait le "Déjeuner" : saucisse grillée, pâté, jambon, fromage et surtout sardines sèches salées, elles avaient leur connaisseurs habitués. Comme dessert, des raisins frais et des pêches de vigne.

Le travail sérieux commençait alors. Dans la journée, il fallait ramasser une soixantaine de comportes pour garnir la cuve. La conversation n'arrêtait pas, avec des histoires : vraies, fausses, parfois lestes mais toujours gentilles.

A midi, l'on arrête, car à midi et demi il faut être à table (la vigne est au Rouquet et la table à l'Hers). Il faut bien une demi-heure. Un bon repas : potage, hors-d'œuvre, poule farcie, légumes de saison, dessert et café. Sitôt fini retour à la vigne, il faut que le soir la cuve soit

pleine et la cuve contient soixante comportes de vendange.

Arrivé au chiffre fatidique, l'on arrête et le soleil décline, on rentre et au travail à la maison.

On va Fouler "Aro annan Trépi" on va fouler le raisin avec le fouloir. Au début du siècle et avant, on foulait avec les pieds, tout le monde, jeunes et vieux, paraît-il, que tout le monde s'amusait bien. (Je n'ai pas connu cette époque.)

J'ouvre une parenthèse : dans les années 1945/50 dans un quartier de Baziège, quatre agriculteurs, ayant comme tout le monde une vigne, devaient, tous les ans, attendre la disponibilité d'un fouloir pour vendanger. Ces quatre agriculteurs étaient voisins et faisaient les vendanges ensemble. La dépense pour un seul, était peut-être élevée mais pour quatre, cela était raisonnable. Ils ont acheté un fouloir et créé une CUMA, avant que le sigle ne soit trouvé. (Coopérative d'Utilisation de Matériel Agricole.) Ces agriculteurs habitaient au quartier du Rivel, un est encore parmi nous.

A ce stade, les comportes de raisin sont reprises, par le palan de la potence et vidées dans la trémie du fouloir. Deux cylindres cannelés écrasent les raisins qui vont garnir la cuve. Ainsi commencera la fermentation, qui en une semaine transformera le moût en vin.

Au cours du foulage, l'on récupèrera du moût (jus de raisin) dans un chaudron de cuivre "La grando Payrolo". On mettra le chaudron sur le feu et l'on portera à ébullition pour éviter ou arrêter la fermentation. Demain, avec des fruits du verger : pommes, poires, figues et autres on fera le "Raisiné" une bonne confiture à tartiner au petit déjeuner.

Certains avec du moût faisaient de la "Cartagène", d'autres avec du Marc à 50° faisaient un genre de Pinot.

Je termine la longue journée par le repas du soir "le Souper". Le souper était aussi convivial que le repas de midi mais plus détendu, c'est la détente. Il est composé, vous en doutez, d'une salade et d'un Cassoulet dit "bien sale" c'est à dire bien garni de viande. Comme dessert, aux deux repas : oreillettes, massepain (madeleines) de la crème et des fruits.

A Montesquieu il y avait une spécialité "le Masérat" ; le Masérat "del Fountou" du Fountou dé Coumbet, une sorte de pain à l'anis de deux centimètres et demi d'épaisseur, avec une bonne couche de sucre et un peu de beurre, le tout cuit au four du boulanger, par le boulanger "LE FOUNTOU"

HISTOIRES

Dans les toutes dernières années du XIX ème siècle, mon grand-père, après que la vigne du Rouquet eut été détruite par le Phylloxéra comme toutes les vignes de la commune, fit un essai dans la plaine, dans un champ qu'il avait en Goudes tout en bordure de la Nause, champ qui était inondé au moins une fois tous les ans. Ne disait-on pas que le Phylloxéra n'aimait pas l'humidité ? (A cette époque il n'y avait pas encore de porte-greffes, les plants étaient directs)

Comme donc certains mon grand-père fit cette plantation. Environ trois cent pieds, des variétés paraît-il plus résistantes au Phylloxéra. Lesquelles ? Mon père a toujours dit avoir environ dix ans, il était né en 1887.

Certes ce n'était qu'une toute petite vigne et en plus, il y avait un envers du décor. Dans la plaine, au printemps, les gelées blanches compromettaient la récolte. Mon grand-père qui avait un frère boucher à Toulouse s'était procuré du papier de Boucherie, jaune (fabriqué avec de la paille). Il fit avec des espèces de chapeaux chinois et du début de la végétation au 15 mai, par temps clair, il coiffait chaque souche avec son chapeau.

Lorsque les porte-greffes furent là, la petite vigne périclita, une autre fut plantée au Rouquet et y resta jusqu'à 1975 où l'on finit de l'arracher !...comme les autres.

Une Histoire de décuvaision

Huit où dix jours après les vendanges, après que la vendange a bien fermenté et que le

moût est devenu vin, l'on décuve, c'est à dire que le vin est mis dans les barriques. Au début du XX ème siècle, rien n'était mécanisé, tout était manuel.

Ainsi donc, vers 1910/12 mon grand père de Montesquieu avait dans la journée décuvé, aidé de son beau-frère.

Dans la soirée avait lieu une réunion politique (On était en pleine campagne électorale et à l'époque il n'y avait ni Radio et encore moins de Télé. Paraît-il que ces réunions attiraient pas mal de monde.)

Après le repas du soir, nos deux compères : mon grand-père Ménicou (Dominique) et l'oncle Françés (François) prirent le chemin de la Halle pour écouter les orateurs. Ils étaient deux. Au cours du repas les deux épouses avaient trouvé leur mari bien gais ?...

Au début de la réunion tout se passe bien, et puis, à un certain moment l'un dit à l'autre (je ne sais lequel) :

-Françés nous cal parti (où Ménicou.)

-E perqué?

-Quant n'i a d'ouratous ?

-Mai soun dous

-Es pla acco qué pensi, en bési quatré

-François il nous faut partir (où Dominique)

-Et pourquoi?

- Combien y a-t-il d'orateurs ?

-Mais ils sont deux

-C'est bien ce que je pense, j'en vois quatre

Reconstituer le parcellaire de 1662 à partir d'un livre Terrier

Cas de Fourquevaux

Richard HILTON

Le livre en question est nommé Terrier, mais il s'agit en fait d'un compoix, « autorisé et homologué par la cour des comptes aides et finances de Montpellier pour toutes les impositions tant ordinaires que autres ..., conformément à l'arrêté par elle donné Audit Montpellier ce jourd'hui douzième aout mil six cens soixante-deux ».

C'est un document uniquement littéral, mais qui décrit très précisément la localisation relative des parcelles par rapport aux parcelles voisines, ceci aux 4 points cardinaux (dauta =à l'Est ; midy= au Sud ; cers = à l'Ouest et acqulon =au Nord)

Il est composé de 693 folios et décrit in fine 1410 parcelles. Son écriture est soignée, en vieux français, avec quelques abréviations qu'un paléographe même amateur peut aisément décrypter.

Les propriétaires sont nommés en début de chapitres, puis vient une énumération des parcelles possédées.

Exemple :

(Monsieur de Palis)

« Plus une métairie en pezenhe, sol, jardin, et terre tout joignant appelé à la Benque confronte dauta un chemin qui va de ladite métairie à la rivière, midy audit chemin, cers terre de monsieur de fourquevaux, fossé entre deux et acqulon aussi et terre de monsieur Crozat contient ladite métairie deux boisseaux à un Denier pour perge, monte (à) trois solz un denier deux quarts; Sol, jardin

.../...

Et terre quatre arpents trois pugnerées un boisseau et demy; deux arpents une pugnerée bon, deux pugnerées infirme, le reste moyen alivré un solz (rayé) onze solz un denier et un huitième monte en tout (à) quatorze solz deux deniers deux quarts et demy »

Il est donc décrit une possession composite : métairie en pezenhe (pizé), sol jardin, en tel lieu, et confrontant des propriétaires assez bien décrits, puis la superficie des divers éléments, leur qualité (telle surface de terre de telle qualité), enfin le tarif et le montant total de l'imposition.

On commence à discerner les pièces d'un puzzle

Dans un schéma des parcelles, on peut mettre des couleurs, comme pour un « vrai » puzzle de carton, Ici, une couleur correspond à un propriétaire bien défini.

Dans un puzzle de carton, on se fie aux couleurs ou à l'aspect mais ça ne fait pas tout, car il y a toujours plusieurs solutions.

Et pour notre puzzle littéral, il y a aussi de multiples possibilités: on peut trouver quantité d'autres pièces ou monsieur Moussous a monsieur Ruffé au côté de CERS. J'appelle cette double coïncidence un « **voisinage symétrique** »

Alors il faut se fier à deux autres types d'indices, le lieu, par exemple les faubourgs, et un

confront commun : la grand rue au midy, et peut-être aussi d'aquilon : une autre rue. Cela donne alors une quasi-certitude.

Au début, j'avais élaboré un imprimé, à remplir sur place, au lieu de consultation du document. Parfois, il me fallait revenir, pour vérifier une orthographe, par exemple quand par mon expérience grandissante, je pensais pouvoir mieux déchiffrer les lettres.

Pour exploiter ce puzzle, je photocopiais ensuite mes feuilles de notes et les découpais.:

La taille des pièces était souvent mal proportionnée.

L'idéal étant de découper exactement les contours des 5 cases, mais je perdrais alors certaines annotations en marge.

J'ai donc décidé de traiter ce puzzle de manière informatique.

Faisons un petit détour sur les aspects topologiques de ce genre de problème.

La topologie est une branche des mathématiques qui étudie la géométrie de situation, les propriétés de l'espace, sans faire intervenir les mesures de distances, mais simplement de proximité. En topologie, par exemple, dire que B est entre A et C sur une ligne est un invariant, même si on déforme la ligne.

Les principaux éléments topologiques :

- Monsieur A confronte monsieur B dauta avec un fossé entre deux (Fig. 1).
- Monsieur A confronte monsieur B dauta en deux endroits
- Continuité d'une rue commune en parallèle au nord de deux parcelles.
- Équivalence de toponymes (noms de lieux) : Monsieur A tient une parcelle au lieu appelé à l'herbe verte ou en carbes.
- Monsieur A confronte de midy la division des consulats de Baziège et Fourquevaux

Faisons un autre détour par les ambiguïtés ou légères erreurs du rédacteur du compoix :

- Parfois lorsque B confronte A sur le nord-ouest, le rédacteur a écrit : confronte de cers et d'aquilon (ambiguïté)
- Monsieur A confronte monsieur B dauta et de midy, mais on ne trouve pas de monsieur B qui confronte monsieur A de cers et d'aquilon. Seulement d'aquilon. Peut-être s'agit-il d'une légère erreur dont il faudra s'accommoder ?

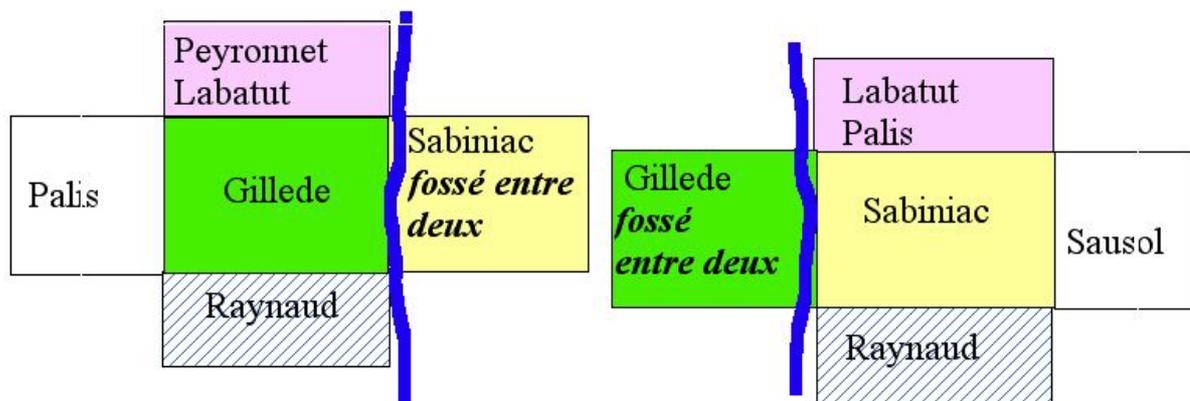


Fig. 1: fossé entre deux

Ve

nons en a à l'Exploitation du puzzle de manière informatique

Il semble prioritaire de réaliser deux types de programmes :

1 - Représentation graphique des pièces à l'écran de l'ordinateur, que l'on pense tout de suite à compléter d'une petite généralisation consistant à rechercher des mots-clés avec édition du

même schéma graphique à l'écran : une case centrale pour le propriétaire, son bien et les surfaces, et quatre cases en pétales de fleur autour pour les quatre confronts (Fig. 2).

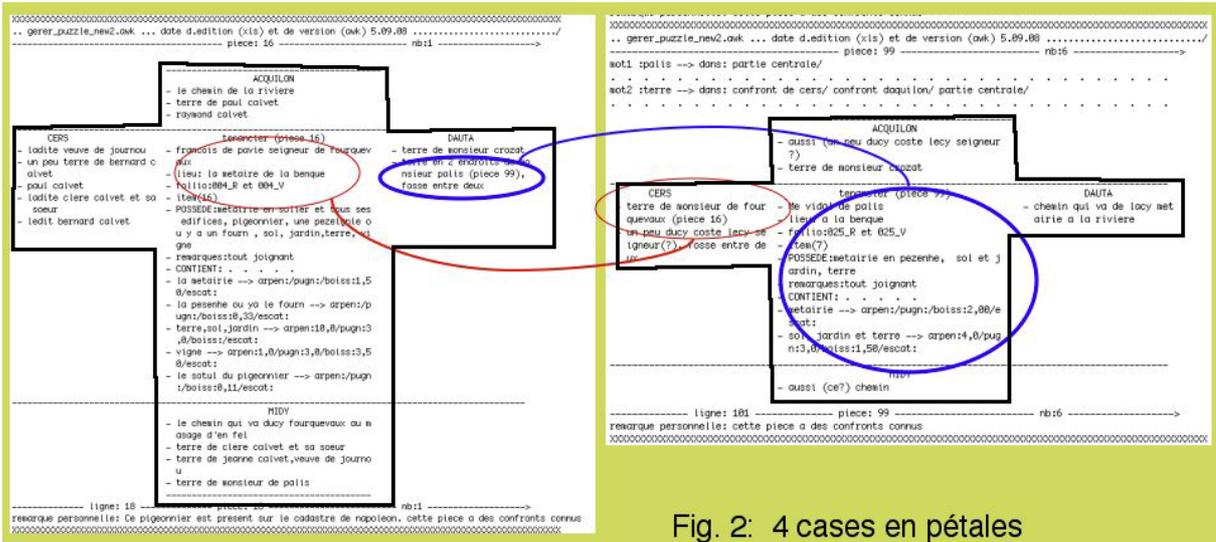


Fig. 2: 4 cases en pétales

Je ne souhaite pas les imprimer, ni les photocopier, ni les découper.

Je souhaite donc travailler uniquement à l'écran. Le montage que je ferai ensuite ne sera pas réel, sur du papier ou du carton, mais virtuel, par exemple sous PHOTOSHOP. Pour la généralisation, toujours en présentant les pièces sous leur forme à 4 cases en pétales, on demandera par exemple toutes les pièces qui contiennent PAVIE au centre, une METAIRIE au centre, JOURNOU au cers.

J'ai limité le nombre de mots-clefs (propriétaires ou objets comme les rivières) à trois, mais en ajoutant pour chacun un code indiquant dans quelle confront (direction) il se trouve :

1 → l'item ; 6 → dauta ; 7 → midy ; 9 → acquilon ; 8 → cers

- 2 Un programme d'appariement automatique des pièces voisines.

On lance le programme en indiquant simplement un numéro de pièce.

Le programme affiche: ce numéro, le ou les lieux, le nom du tenancier.

Puis il énumère tous les **voisinages symétriques** qu'il trouve.

Pour chacun, il précise: le confront (ACQUILON par exemple), le numéro de pièce et le propriétaire

ET SURTOUT les « à-côtés » communs, il les compte et affiche le total, par exemple 3.

C'est ce que j'appelle le score, ou encore une pondération qui pourra être très utile par la suite (en cas d'automatisation)

Enfin, le programme signale aussi si le lieu est en commun, ce que j'appelle un bonus (Fig. 3).

```

( piece demandee:612)
(lieu 1:herbe verte)
(lieu 2:carbes)
(tenancier1: pezet)
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
trouve ACQUILO, piece: 69 (ligne 70) catalant +vigne(DAU)+catalant(CER) 2
lieu en commun: herbe verte
confront connu:vigne et terre de jean cazanove (piece 680)[dauta]

-----

trouve ACQUILO, piece: 680 (ligne 681) cazanove +vigne(DAU)+moussous(DAU)+catalant(CER) 3
lieu en commun:
confront connu: vigne d'antoine moussous et maitre luc de catalany (piece 414) [dauta]

-----

trouve de MIDY, piece: 776 (ligne 777) catalany +moussous(DAU) 1
lieu en commun: herbe verte
confront connu: labatut (piece 264) [midy]

```

Fig. 3 : programme quadruplet

Une séance de travail consistera souvent à ouvrir trois fenêtres du logiciel Terminal (sous UNIX) et de lancer par exemple le second programme d'appariement automatique dans une, puis le premier programme, sous sa forme simple (avec un numéro de pièce) dans la seconde et encore ce premier programme, mais sous sa forme généralisée dans la troisième fenêtre.

Expliquons maintenant comment ces programmes peuvent fonctionner.

Pour le premier programme, affichant simplement les pièces, c'est assez simple :

Ce qui est indispensable:
- Photographies numériques de tous les folios
- Renommer les photos (par exemple DSC0675.JPG) au nom du folio (possible par programme puisque les numéros se suivent) : important pour qu'en cas de doute, on puisse relire un folio pour vérifier une interprétation.
- Ajouter R (recto) ou V (verso) (possible par programme) → 659-R.JPG
Puis, la saisie du texte :

Dans un premier temps, j'avais saisi 400 pièces directement en Tableur (Fig. 4) : le propriétaire dans la première colonne, le lieu, le bien possède, le folio et un commentaire dans les suivantes, les quatre confronts respectivement dans les colonnes 6,7,8,9, correspondant aux fameux codes de positionnement des mots-clefs précédemment mentionnés.

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L	M
1	proprietaire	du lieu	folio	possede	detail	dauta	midy	cers	acquilon	contenance de (1)	arpent (1)	pugnere (1)	boisseau (1)
20	francois de pavie seigneur de fourquevaux	a loum del conte sive a las combes et a present la metairie qui a ete de reste	004_V	metairie en pezenhe avec tous ses edifices, jardin, sol ou y a un puits, terre, pradines	tout joignant	terre de jean#terre de jean frantoul pretre#jean durantou#le chemin qui va den fel al pontiniol	autre chemin qui va de la maison dite de reste au bois daudars, un rec entre deux	le ruisseau qui va al pontiniol, qui fait la division de fourquevaux et daudars	le chemin de la riviere#cath erine forgues	la borde			1
21	francois de pavie seigneur de fourquevaux	au fond de la coste den alas	005_R	cabanal (canabal)		le yeys	le ruisseau	guillaume latrilhe (piece 827), tailleur	le yeys				1,5

Fig. 4 : Exemple de deux lignes du tableur

Mais cette saisie était laborieuse, car il fallait à la fois décrypter et écrire dans les bonnes cases du tableur, et parfois, reculer d'une case, avancer de deux, etc. J'ai ensuite décidé de sous-traiter la saisie à une autre personne, en texte simple, sous WORD par exemple.

Ouvrons ici une parenthèse : cela m'obligeait à écrire une seconde série de programmes pour reformater le texte Word en Tableur Excel. Nous verrons cela plus loin.

Je ne vais pas décrire comment fonctionne le programme; il est très simple puisqu'il affiche

simplement, dans les 5 cases, tout ce qui figure dans le Tableau. Enfin, une fois que la saisie des pièces est terminée, il reste à finaliser:

- Numérotation des pièces
- Harmonisation-Nivellement : Très souvent, ce qui est appelé rieu en amont, peut s'appeler ruisseau en aval. Le programme ne peut pas s'en sortir tout seul. Il faut donc corriger manuellement et systématiquement tous ces termes.

Pour le second programme, d'appariement automatique des pièces voisines:

Concernant la préparation, il faut rajouter :

- La liste des propriétaires (manuellement)
- Une liste d'objets signifiants (manuellement) ; ce sont des mots génériques:
 - o Objets: Église, rue, chemin, pont, fontaine, puits
 - o Topographie: rivière, fossé, tertre
 - o Natures de possessions: bois, razine, vigne, joncquas, nichil, etc.
 - o Autres: division (limite du consulat)
- Une liste de mots à exclure : on enlève les mots comme: de, monsieur, fils de , es métiers, etc.
- Une liste des lieux (radicaux) : par programme
- Une table des confronts simplifiés (par programme) : C'est comme une copie du tableau de départ, mais où l'on a enlevé les mots parasites cités précédemment.
- La recherche de 12 cas de voisinages communs :
- Tout d'abord, 3 **voisinages symétriques** du côté dauta avec confronts communs vers le bas (Fig. 5) :

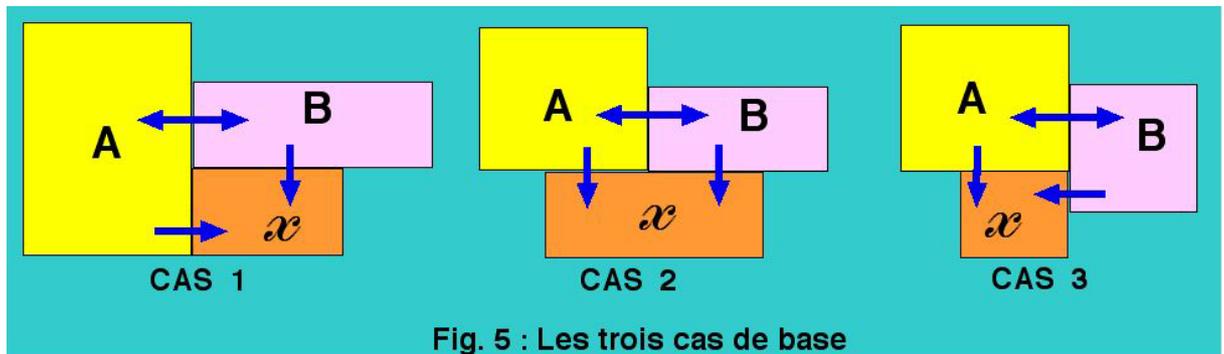


Fig. 5 : Les trois cas de base

- Ensuite, il faut s'inspirer de ces trois cas vers le haut
- Puis s'inspirer de ces 6 cas du côté de cers → on obtient 12 cas
- Enfin s'inspirer de tout cela pour le sens midy-acquilon

On arrive alors à 24 cas + les cas très rares qu'on ne gèrera pas.

Maintenant, revenons sur la seconde série de programmes qui s'est avérée nécessaire :

Reformater les fichier Word en fichier Excel.

Encore une fois, décrivons, tout d'abord, la préparation nécessaire des données :

- Enregistrement du fichier en TEXTE simple
 - Ajout de quelques marques (# devant les propriétaires en début de chapitre)
 - Harmonisation des débuts d'items: « premièrement, plus, tient, également, finalement ».
- Le programme ne peut pas deviner, il faut lui mâcher le travail.

Alors, il sera facile au programme de :

- Décoder des mots-clefs:
 - o Le début : « confronte »
 - o Puis « dauta », midy, cers, acquilon avec leurs pièges: « dauta et cers » ou « dauta midy et acquilon »

- La fin : « contient », qui signale la fin des confronts d'acqulon et le début des superficies.
- Concaténer les lignes en items
 - Il restera une phase de finalisation :
- Réparer les manques, par exemple s'il n'y a que 1409 dauta pour 1410 midy :
 - De manière formelle si c'est le greffier de l'époque qui a fait une omission : on ajoutera « dauta non précisé »
 - De manière précise si un oubli est survenu lors de la saisie : on relira la photo numérique et l'on tentera de corriger.
- Harmonisation des noms, encore une fois, si les mêmes propriétaires apparaissent avec des orthographes différentes.

Une fois que l'on aura exploité ces programmes avec un certain succès, le syndrome de la fin du puzzle arrivera et l'on souhaitera mettre en place quelques programmes supplémentaires :

- Ancrage des positions relatives trouvées : En mettant à jour le Tableur : par exemple, pour le voisin Sabiniac dans la colonne dauta, on écrira : « Sabiniac (pièce 361) »
- Recherche en « creux »: par mots clés, dans les pièces non encore localisées, donc non ancrées. C'est l'équivalent des dernières pièces en carton qui restent sur la table.

Enfin, on souhaitera placer les résultats sur une carte. On choisira le **cadastre napoléonien**: car il a l'avantage de présenter des détails (vignes, principalement) qui avaient très peu changé encore à cette époque (1840).

Comme il a été dit, on utilisera un outil comme Illustrator (sur PC) ou Appleworks (sur Mac), en s'aidant d'un petit gabarit : un carré d'un arpent par exemple, pour proportionner correctement les parcelles les unes par rapport aux autres (Fig. 6) :

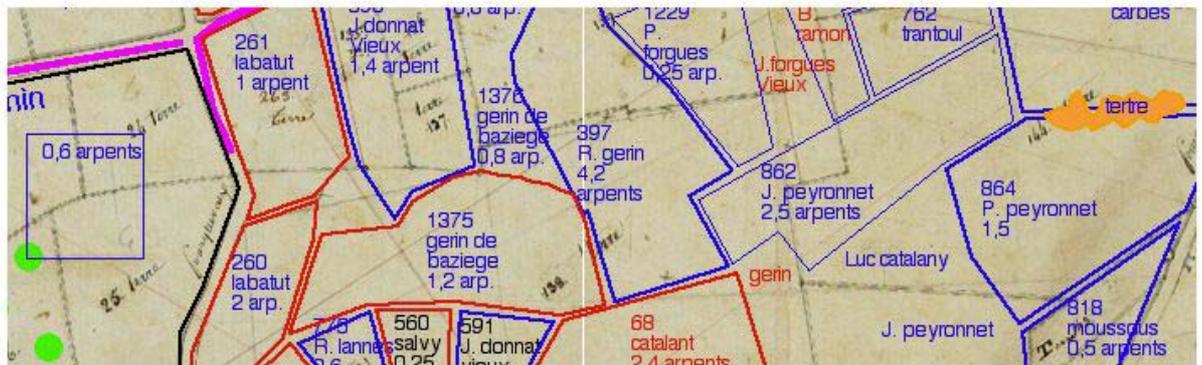


Fig. 6 : Résultats sur la carte

Conclusion :

- Saisie sous WORD par un amateur éclairé : entre 2 et 6 mois environ
- Un beau challenge: 1410 pièces et un passe-temps captivant
- Un puzzle particulier, puisqu'on ne connaît pas d'avance l'image d'ensemble finale
- Facilité d'exploitation: si l'on travaille dans trois fenêtres juxtaposées, c'est plus rapide que pour un puzzle classique: Une vingtaine de pièces assemblées en 1 heure environ, et tant aux débuts du puzzle qu'à la fin.
- → Complétude du puzzle en un mois et demi?
- Meilleure connaissance des règles d'écriture
- Murailles anciennes de la ville, moulins pasteliers, Hameaux disparus et Eglises disparues
- Au-delà des légers changements, environ 50% de lieux-dits oubliés (240 lieux-dits)
- Tracés de chemins modifiés (rues dites « neuves »)
- Les bornes de consulats, gravées aux armoiries du Seigneur
 - → Un vrai trésor historique
- Des améliorations possibles :

- Le cas très rare et des cas dégradés
- Gestion complète des lieux dits
- Fiabilité maximale de l'appariement

- **Automatisation** (90% des pièces appariées en UN clic)
 - → Mais là, C'EST UNE AUTRE HISTOIRE

Toutatis, Esus et Taranis.

Mise en lumière d'une triade de dieux gaulois et de sa survivance dans la mentalité collective du Moyen-Age.

Michaël TONON¹

1- Introduction

Cet article fait suite à une présentation faite à Baziège le 27 avril 2010 organisée par l'association ARBRE. Cette présentation, et le présent article, reprennent le contenu de deux de nos articles parus dans la revue de Mythologie Française².

Esus, Taranis et Toutatis sont trois dieux celtiques, connus par quelques mentions littéraires antiques. En étudiant attentivement ce que l'on connaît d'eux et en comparant à d'autres faits mythologiques de peuples voisins et apparentés de la même famille indo-européenne (Scandinaves et Germains), nous pourrions identifier ses trois dieux comme appartenant à une Triade de dieux emblématiques des religions indo-européennes. Nous verrons également que cette triade gauloise a influencé durablement la mentalité collective des populations gallo-romaines et a laissé des traces jusqu'au Moyen-âge.

2- Les Indo-Européens

Cette étude utilise les méthodes de la mythologie comparée, concept popularisé en France par les travaux de George Dumézil. Le principe consiste à éclairer des pratiques religieuses ou des mythes d'une société en les

¹Membre de la Société de Mythologie Française. Email : tononmichael@yahoo.fr.

² Michaël Tonon, *Le noyé, le pendu... et le brûlé : Toutatis, Esus et Taranis*, Bulletin de l'Association de Mythologie Française n°227, juin 2007. Michaël Tonon, *Taranis, le géant anguipède et saint Georges*, Bulletin de l'Association de Mythologie Française n°235 et 236, juin et septembre 2009.

comparant à ceux de peuples mieux connus, quelques fois éloignés dans l'espace et le temps, mais appartenant à une même famille culturelle (et donc ayant potentiellement des croyances et des pratiques religieuses proches).

Cette méthode est particulièrement féconde pour la connaissance de la religion celtique. En effet, les pratiques religieuses celtes sont très mal connues, du fait pour l'essentiel que la classe sacerdotale celte, les Druides, se refusaient à écrire comme en témoigne César. César, qui a côtoyé longuement les Gaulois (dont des druides) pendant sa guerre de conquête, a rationalisé l'origine de cette interdiction en la réduisant à un souci de secret et de maîtrise de la mémoire. Les Romains, très pragmatiques, n'ont pas compris qu'il s'agissait surtout d'un tabou religieux, connu chez les peuples celtiques du haut Moyen-âge (Irlandais, Galois) et chez les Scandinaves, pour lesquels l'écriture avait un pouvoir magique très fort qui engageait les dieux : c'est pourquoi ces peuples utilisaient une écriture spécifique (runes chez les Scandinaves, ogams chez les Irlandais) qu'ils utilisaient pour des invocations ou des malédictions très puissantes. Pour cette raison donc, la religion celte n'est connue que par les descriptions qu'en ont fait les auteurs antiques grecs et romains qui souvent ne comprenaient pas le sens religieux de ce qu'ils voyaient.

Pour revenir à la méthode utilisée, elle vise ici à comparer les faits religieux et culturels de peuples appartenant à une même famille, celles des peuples indo-européens. Le concept de peuples indo-européens est d'abord linguistique : des chercheurs anglais, au XIX^{ième} siècle, après la conquête de l'Inde et la compréhension d'une langue indienne ancienne, le Sanskrit, ont réalisé que cette langue était très proche des langues européennes anciennes telles que le latin, le grec ancien, le vieil allemand, le vieux slave, et par la même apparentée avec toutes les langues européennes actuelles (à de rares exceptions comme le basque et le hongrois). Ce lien linguistique a permis également de mettre en évidence une parenté culturelle entre des peuples assez éloignés géographiquement, mais qui ont partagé aussi des croyances religieuses.

Cette parenté mythologique entre peuples indo-européens a été maintenant mille fois démontrée par Georges Dumézil et ses successeurs. Ils ont montré que certains peuples comme les Romains et les Indous avaient fait preuve d'un grand conservatisme religieux qui a permis de maintenir des rites et des mythes à travers les siècles. Ce conservatisme a été rendu possible par l'existence d'une classe sacerdotale puissante et omniprésente : les Brahmanes en Inde, les Flamines à Rome. Cette classe sacerdotale existait aussi chez les Celtes, avec les Druides ; cela nous permet d'estimer que la religion celtique devait être elle-même assez conservatrice.

3- La structure de la religion indo-européenne

Georges Dumézil, le premier, a montré que les peuples indo-européens avaient une vision du monde divin qui reposait sur le concept des trois fonctions : leurs dieux étaient répartis suivant trois axes fonctionnels qui les divisaient et les hiérarchisaient.

Il y avait ainsi les dieux dits de première fonction, celle du pouvoir magico-religieux, du savoir et de l'autorité. Ce sont les dieux souverains supérieurs, Mitra et Varuna en Inde, Jupiter chez les Romains, Odin chez les Scandinaves. Venaient en deuxième position les dieux de la fonction guerrière : Indra en Inde, Mars chez les Romains, Thor (en partie) chez les Scandinaves. Ces dieux guerriers sont originellement des dieux de l'orage, qui manient la foudre, même si cet attribut a pu glisser ensuite vers les mains de certains dieux de première fonction (Zeus, Jupiter). Enfin, viennent les dieux de la troisième fonction, celle de la force reproductive, de la santé et de la production de biens : ce sont les dieux ou déesses de l'Amour, les dieux de l'agriculture et de la végétation.

Cette vision du monde divin a formaté la pensée indo-européenne au point que les peuples ont même structuré leur propre société sur le même plan. Il en a découlé en France le découpage qui sera celui de la société médiévale jusqu'à la Révolution : une première classe, la classe sacerdotale des prêtres (ceux qui prient), ensuite une deuxième classe des nobles, classe aristocratique guerrière (ceux qui combattent) et enfin une troisième classe indistincte, le Tiers-Etat, contenant ceux qui produisent et nourrissent les deux autres : la masse des paysans et des artisans. En Inde, le concept s'était même rigidifié dans une partition en classe qui perdurent encore aujourd'hui : la classe sainte des prêtres (Brahmanes), celle des nobles guerriers (Ksatria), celle des paysans (paysans libres du même peuple) et également une quatrième classe contenant les populations d'autres peuples soumis, jamais intégrés et méprisés, les Intouchables.

4- Esus, Taranis, Toutatis

4-1 La principale source littéraire :

Cette triade celtique est surtout connue à travers la *Pharsale* de Lucain, mort en 65 après J.-C., et ses scolies³. Le passage de Lucain est bref :

³ Les traductions de Lucain et des scolies sont empruntées à l'ouvrage de J.-L. Brunaux « *Les religions gauloises* », Errance, 2000.

« ...et ceux qui honorent le cruel Toutatis avec un sang terrible, l'épouvantable Esus dans ses sanctuaires sauvages et Taranis aux autels non moins sanglants que ceux de la Diane Scythique⁴. »

Lucain insiste sur la cruauté de ces trois divinités gauloises. Ils sont honorés avec des sacrifices sanglants, certainement humains car les sacrifices animaux ne peuvent pas choquer un Romain pour qui c'est une pratique courante.

Par ailleurs, il existe des scolies dites « Bernoises » qui sont censées expliciter les affirmations de Lucain. Les scolies elles-mêmes sont datées entre le IV^{ème} et le X^{ème} siècle après J.-C. Leurs sources sont inconnues mais doivent être des textes beaucoup plus anciens, étant données les précisions qu'elles fournissent sur les rites et que ne peut pas avoir inventé un homme du Haut Moyen-âge. Citons les plus intéressantes pour notre propos :

- *Scolia ad versu I, 445* : « Ainsi est honoré chez les Gaulois Toutatis Mercure : un homme est précipité tête en avant dans un tonneau plein afin qu'il y suffoque ».

Cette scolie confirme que les Gaulois pratiquaient des sacrifices humains pour Toutatis. Elle précise néanmoins la façon dont la mise à mort est faite. Le sacrifié est noyé dans un tonneau plein de liquide.

- *Scolia ad versu I, 445-446* : « Esus Mars est honoré de cette façon : un homme est suspendu dans un arbre jusqu'à ce que ses membres se détachent ».

Ici, la scolie nous apprend le type de sacrifice fait à Esus : un homme est suspendu. Son corps est laissé accroché même après sa mort, il se décompose et ses membres se détachent. Le texte semble dire qu'une fois le démembrement effectué, le sacrifice est vraiment consommé. Peut-être qu'alors seulement les restes sont ramassés.

Bernard Sergent⁵ souligne que le texte latin signifie littéralement qu'un homme est suspendu « jusqu'à ce que, par suite de la perte de sang, ses membres se dissolvent⁶ ». Il y aurait alors deux étapes dans le sacrifice : d'abord une perforation ne visant pas forcément à tuer sur le coup mais peut-être plus lentement par hémorragie, et enfin le démembrement du corps lors de sa décomposition.

- *Scolia ad versu I, 446* : « Taranis Dis Pater est honoré chez eux de cette façon : quelques hommes sont brûlés dans un baquet de bois ».

Pour Taranis également il y avait des sacrifices humains. Les sacrifiés sont plusieurs, ce qui distingue ce mode sacrificiel par rapport aux deux autres. Ils sont brûlés, sans doute vifs. Un ustensile est utilisé pour la

⁴ Lucain, *Belli civilis libri ou Pharsalia*, livre I, vers 444-447.

⁵ Bernard Sergent, *L'arbre au pourri*, Etudes Celtiques n°29, 1993, p. 392-393.

⁶ Bernard Sergent, *L'arbre au pourri*, Etudes Celtiques n°29, 1993, p. 393.

crémation : les victimes sont mises dans un baquet en bois. Cette ustensile est confirmé et précisé par César⁷ :

« D'autres (Gaulois) ont des représentations d'une grandeur colossale dont les pièces faites d'osier tressé sont remplies d'hommes vivants ; on met le feu à celles-ci et les hommes entourés par les flammes y périssent ».

4-2 Les sources iconographiques :

Les sources bien identifiées sont rares. Pour Esus, il y a le fameux pilier des Nautes à Paris qui représente Esus et nomme le dieu sans ambiguïté (cf. figure n°1).

Pour Taranis, nous pensons qu'il faut le reconnaître dans le dieu accompagné d'une roue de char dont on a plusieurs représentations, notamment sur le chaudron de Gundestrup⁸ (cf. figure n°2). Nous identifions Taranis comme le dieu à la roue car nous voyons dans la roue un symbole du tonnerre⁹. En effet, les roues cerclées de fer émettent un grondement en roulant sur une route pavée ou empierrée. Cette association sonore entre le tonnerre et le char et ses roues existe dans la mythologie estonienne, dans laquelle le dieu de l'Orage, Äiké, fait gronder le tonnerre en roulant dans le ciel avec son chariot de fer¹⁰.

En Grèce, dans un processus similaire, Salmonée a l'orgueil de se faire passer pour Zeus. En effet, il parcourt les rues de sa cité en lançant des torches et en roulant avec son char sur des feuilles d'airain pour imiter foudre et tonnerre¹¹.



Figure n°1 : Esus sur le pilier des Nautes, Paris

Zeus en sera irrité et le foudroiera. Chez les anciens scandinaves, le tonnerre est perçu comme le bruit du roulement du char de Thor¹². Le Taranis du

⁷ *Bellum Gallicum*, livre VI, 16-18

⁸ Bernard Sergent avait déjà émis cette hypothèse dans : Bernard Sergent, *Le livre des dieux, Celtes et Grecs*, tome II, Payot, 2004, p. 109.

⁹ Taranis, comme son « cousin » Thor, signifie étymologiquement le tonnerre.

¹⁰ F. R. Kreutzwald, *Kalevipoeg, Épopée nationale estonienne*, L'aube des peuples, Gallimard 2004, p. 144.

¹¹ Apollodore, *Bibliothèque*, I, 9, 7

¹² Renauld-Kranz, *Structures de la mythologie nordique*, G.-P. Maisonneuve & Larose, 1972, p. 111-112.

Châtelet (cf. figure n°3) nous montre l'association de la roue avec l'éclair. C'est la preuve de l'assimilation de la roue avec le tonnerre et non pas avec un symbole solaire. Cette représentation permet d'expliquer l'Interpretatio Romana de Taranis en Jupiter, maître de la foudre, la foudre étant associée au tonnerre.

Pour Toutatis, grâce aux scolies de Lucain, nous pouvons reconnaître sans erreur ce dieu sur le chaudron de Gundestrup (figure n°4), grâce à la présence du sacrifice du tonneau. Nous y voyons le Dieu plongeant une victime la tête en bas dans un tonneau. C'est l'exacte illustration de la scolie de Lucain. Le sacrifice a lieu devant une armée en marche, avec des cavaliers et des fantassins. Toute l'armée de la tribu défile : l'aristocratie équestre suivie par l'infanterie plébéienne. Toutatis est bien étymologiquement le Chef du Peuple, de la Nation tout entière, et cette fonction s'exprime chez les belliqueux Gaulois notamment dans l'activité collective qu'est la guerre.



Figure n°2 : le Dieu à la roue (Taranis) du chaudron de Gundestrup.



Figure n°3 : Le Châtelet (Haute-Marne). Jupiter-Taranis à la roue, au foudre et aux éclairs¹³



Figure n°4 : Toutatis faisant un sacrifice par noyade, chaudron de Gundestrup.

- Le noyé et le pendu¹⁴ en Scandinavie :

G. Dumézil a montré dans ses travaux que les anciens Scandinaves de l'époque Viking, avant leur christianisation, pratiquaient les sacrifices par noyade et par pendaison.

La noyade se pratiquait en hommage au dieu de troisième fonction Freyr, dieu de la fécondité. Quant à la pendaison, elle était la signature du dieu suprême de première fonction, Odin : en effet, Odin est le « dieu des pendus », le « dieu pendu¹⁵ », « le roi des pendus », « charge de la potence » (*galga farm*), « seigneur de la potence » (*galga valdr*), le « seigneur de l'oscillation » (*Skollvaldr*), « celui qui se balance » (*Geigudr*), le « vacillant » (*Vafudr*)¹⁶ : il se pend devant son peuple assemblé. « *Odin n'est pas seulement le dieu des pendus, le dieu qui consulte les cadavres attachés aux potences : il a donné l'exemple de cette mort en se pendant lui-même, comme il le raconte dans un poème de l'Edda [...]* ; d'autre part, nous savons par l'épisode de Vikarr dans la Saga de Starkadr que, lorsque Odin se commande, se fait « envoyer » une victime humaine, les sacrificateurs n'hésitent pas sur la procédure : ils pendent¹⁷ ».

Georges Dumézil a reconnu une triade scandinave, celle du temple d'Uppsala, comprenant les dieux Odin, Thor et Freyr. Si Esus a le même sacrifice

¹³ Source : article sur Internet, Jean Loicq, *La vie religieuse en Gaule* (<http://bcs.fltr.ucl.ac.be/FE/11/GAUL/Gaule1.htm>)

¹⁴ Ce titre renvoie à l'article du même nom de Georges Dumézil dans *Du mythe au roman*, PUF, 1987.

¹⁵ G. Dumézil, *Du mythe au roman*, p.51, PUF, 1987, p.51

¹⁶ Renauld-Kranz, *Structures de la mythologie nordique*, G.-P. Maisonneuve & Larose, 1972, p. 77

¹⁷ G. Dumézil, *Du mythe au roman*, PUF, 1987, p.127

qu'Odin¹⁸, Taranis a bien des points communs avec Thor : même étymologie liée au tonnerre, et attribut faisant référence à ce tonnerre par imitation de son bruit (la roue pour Taranis, le marteau pour Thor, qui sur l'enclume fait un bruit effrayant et produit des étincelles, ceux symboliques du tonnerre et de la foudre). En revanche, aucun sacrifice humain n'a pu être associé à Thor. Nous pensons que la triade gauloise Esus, Taranis et Toutatis est le pendant gaulois de la triade trifonctionnelle scandinave Odin, Thor, Freyr. Ce système de triples sacrifices humains à une triade trifonctionnelle nous semble spécifique aux Indo-européens de l'Ouest, Celtes, Germains et anciens Scandinaves. Les Grecs et les Romains qui ont observé ces rites chez les Gaulois et les Germains les ont interprétés comme la manifestation de leur pure cruauté, sans saisir son contenu religieux. Par exemple, le 6 octobre 105, les Cimbres, les Teutons et les Ambrons massacrent deux armées romaines près d'Orange¹⁹ : tous les prisonniers romains sont pendus aux arbres. Ce que les historiens romains ont interprété comme un massacre dû à la férocité barbare n'est autre qu'un sacrifice de type Esus pour leur dieu principal Wotan (= Odin = Esus).

6- Esus/Taranis/Toutatis, des dieux punisseurs

Tacite²⁰ (*la Germanie*, XII), à propos des Germains, nous révèle que les exécutions à la Triade pouvaient avoir une signification punitive :
« On pend à un arbre les traîtres et les transfuges ; les lâches, ceux qui fuient les combats ou qui dégradent leur personne sont plongés dans la fange d'un borbier et noyés sous une claie ».

César mentionne plusieurs exécutions punitives dans la Guerre des Gaules : les Gaulois qui ne mettent pas un zèle suffisant pour obéir et se rassembler pour la cause commune, la guerre contre les Romains, risquent le bûcher (César VII, 4) ; ou bien la femme qui tue son mari est brûlée (César VI, 19).

Tacite (ci-dessus) dit aussi que les Germains pendaient les traîtres. Dans l'ancienne Rome, c'est un châtiment du même type qui menace Horace dans Tite-Live (*Histoire Romaine*, I, 26) :

« Le texte de loi était redoutable : « Que la commission juge les crimes contre l'Etat ; [...] si l'arrêt de la commission est confirmé, on voilera la tête du coupable et on le pendra à un arbre stérile ».

La noyade, elle, a toujours sanctionné les crimes sexuels comme l'adultère et l'inceste notamment dans le droit germanique. En Gaule, au IV^{ème} siècle, Julien l'Apostat cite encore une pratique gauloise consistant, à la naissance d'un enfant, à le mettre sur un bouclier sur le fleuve Rhin : si l'enfant flotte, il

¹⁸ Bernard Sergent, *Le livre des dieux, Celtes et Grecs, II*, Payot, 2004, p. 353.

¹⁹ Paul Orose, *Contre les païens*, V, C. 16

²⁰ Fin du I^{er} – début du III^{ème} siècle après J.-C.

est accepté par le père, l'eau devant « révéler » l'adultère de la mère le cas échéant.

Par conséquent, nous pensons que les trois types de sacrifices se répartissent les punitions de la manière suivante :

- Le type Esus punit la trahison, celui qui a rompu le pacte, le serment qui le lie à son peuple ou son chef pour s'attacher à une autre nation, extérieure à la tribu. C'est le crime « majeur » qui est puni par le dieu suprême Esus.
- Le type Taranis punit la remise en cause interne à la communauté de la royauté, de l'Etat, de l'autorité en général. Cette autorité est d'abord l'autorité supérieure du roi ou du chef de guerre, mais se décline à tous les échelons de la société envers les éléments inférieures, jusqu'au chef de la cellule familiale, le *pater familias* gaulois, autorité qu'il exerce envers notamment son épouse, ses enfants, ses esclaves : l'épouse qui est brûlée pour avoir assassiné son mari est punie pour n'avoir pas respecté cette autorité. Cette autorité « militaire » est sanctionnée par le dieu guerrier Taranis.
- Le type Toutatis punit la dégradation du lien social, génétique, avec la tribu : par la dégradation de la personne physique (comportement autodestructeur d'un membre de la tribu), par la rupture du lien génétique et social, avec la parenté (viol, adultère, mésalliance), par la destruction du potentiel régénérateur de la tribu (infanticide) : c'est le dieu de la fonction reproductive qui punit ces délits, Toutatis.

Mais le plus étonnant réside dans la pérennité de telles pratiques à travers les âges : la pendaison et la noyade, qui étaient des sanctions juridico-religieuses chez les Gaulois et les Germains, ont continué à punir les mêmes crimes bien après la christianisation et la fin des pratiques païennes, et ce jusqu'à la Révolution Française qui a fait table rase du système social et judiciaire hérité du vieux fond indo-européen. Il est probable qu'en Gaule les vieilles traditions concernant pendaison et noyade, mis en veilleuse par l'occupation romaine, aient été réactivées par les invasions germaniques qui ont imposé leur droit en concurrence du droit romain. Dans le droit germanique ancien, la noyade est clairement identifiée comme la sanction de la femme adultère, prolongeant ainsi pour longtemps cette sanction d'origine religieuse païenne. L'histoire médiévale fourmille d'exemples, comme par exemple à Strasbourg²¹ où la noyade se pratiquait sur le pont du Corbeau :

« Au 12^{ème} siècle, l'ouvrage est connu sous le terme de Schindbrücke ("le pont aux supplices"). C'est à cet endroit que sont organisées certaines grandes exécutions publiques. Attachés dans un sac de toile cousu à ses deux

²¹ Source Internet sur la ville de Strasbourg : <http://www.visiter-strasbourg.com>

extrémités, les voleurs, maraudeurs, parricides et autres femmes infidèles sont jetés dans l'Ill, sous le regard exalté d'une foule hystérique. Avec les années, la peine [...] s'adoucit quelque peu. La noyade n'est plus réservée qu'aux cas les plus graves (meurtres, viols, incestes, adultères, abandons d'enfants) et les petits délits ne sont plus systématiquement punis par la mort».

La pendaison également s'est maintenue aussi toujours comme la juste punition de la trahison, de la félonie, renforcée en cela par l'exemple biblique de Juda.

Par exemple, lors de la croisade contre les Albigeois, Baudoin, le propre frère du comte de Toulouse Raymond VI, avait pris les armes contre son frère : il combat notamment dans les rangs des croisés envahisseurs contre le comte de Toulouse lors de la bataille de Muret. La paix revenue, Raymond le fait enlever de son château de Lohme et le fait pendre pour trahison le 17 février 1214.

Raymond a fait de même avec Pierre Guillaume de Séguret, vassal du comte, qui lors de la bataille de Baziège avait poussé la félonie non seulement à trahir son maître en combattant dans l'armée adverse, mais aussi à chercher à le tuer dans la bataille contre toutes les règles de chevalerie.

Il reste également un souvenir de ce châtiment à l'époque médiévale dans la *Chanson de Roland* :

*« Quelque tort que Roland ait fait à Ganelon,
D'être à votre service aurait dû le protéger.
Ganelon est un félon pour l'avoir trahi ;
Envers vous il s'est parjuré et mis dans son tort.
Pour cette raison, je juge qu'il doit mourir pendu,
Tourmenté dans son corps et détruit,
Comme un félon qui a commis félonie²². »*

Ganelon est un traître envers sa foi et son pays, crimes majeurs. Il doit être puni par la pendaison.

7- Taranis, le géant anguipède et saint Georges

Taranis a laissé également des traces jusqu'à nos jours à travers l'hagiographie chrétienne, qui a poursuivi le vieux thème du « Jupiter à l'anguipède » dans le culte de saint Georges.

²² *La chanson de Roland*, strophe 277, Garnier Flammarion, 1993, p. 361.

7-1 Le groupe statuaire dit « Jupiter à l'Anguipède »

Dans la Gaule du nord-est, en Bourgogne et surtout entre Meuse et Rhin, on a constaté la présence en nombre de statues de Jupiter très caractéristiques où le dieu affronte un monstre à queue de serpent, le géant anguipède. Ces statues sont curieuses à plus d'un titre :

- le dieu Jupiter est reconnaissable à son foudre qu'il brandit pour en frapper le géant à terre. Il est le plus souvent à cheval. Ce dernier, qui participe activement à la bataille, semble frapper ou attraper le géant anguipède avec ses antérieurs.
- L'ennemi du dieu, que l'on devine vaincu par sa position, est lui-même assez singulier : c'est un personnage barbu qualifié de Géant car il est très souvent d'une taille anormalement grande par rapport à Jupiter. Il a la particularité d'avoir la moitié inférieure du corps en forme de queue de serpent (« anguipède ») ou d'être un homme-tronc sortant du sol.
- L'Anguipède est toujours représenté comme tournant le dos à Jupiter, en position de fuite, comme si Jupiter le poursuivait. Le dieu le pourfend plus ou moins dans le dos avec son foudre.

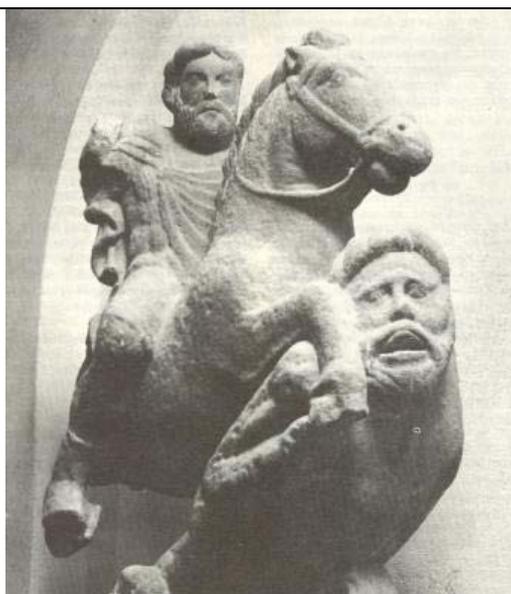


Figure n°5 : Jupiter à l'Anguipède de Portieux (Vosges)²³



Figure n°6 : Jupiter à l'Anguipède de Tongres

7-2 Un vieux thème indo-européen

Ce thème gaulois est en fait un thème indo-européen commun que l'on retrouve chez les plus vieux peuples indo-européens comme les Indiens et les

²³ Source : article sur Internet, Jean Loicq, *la vie religieuse en Gaule* (<http://bcs.fltr.ucl.ac.be/FE/11/GAUL/Gaule1.htm>)

Hittites. Ces traditions concernent toujours le dieu-tonnerre guerrier, Indra en Inde, le dieu de l'Orage Tarun²⁴ chez les Hittites : le dieu gaulois de l'orage étant Taranis, il faut le reconnaître derrière le Jupiter à l'éclair de la statuaire gauloise.

En Inde, Indra doit combattre Vritra, espèce de serpent ou d'anguipède. Vritra, avec son corps serpentiforme, bloque toutes les eaux du ciel qui ruissellent depuis la montagne primordiale. Ce faisant, il menace toute la terre de sécheresse. Vritra signifie la « Résistance » qui bloque l'eau liquide qui devrait se répandre en rivière. Indra parviendra avec sa foudre à le fendre en deux pour libérer l'eau et irriguer la terre.

Chez les Hittites, le mythe est un mythe du printemps très ancien puisque rapporté sur des tablettes datées de 1200 avant JC. Le démon serpentiforme, nommé Illuyanka, a enlevé le soleil et le monde se gèle progressivement. Le dieu de l'Orage lui-même est menacé par le froid et ne peut pas le vaincre. Suivant une version, c'est la libération du Soleil qui va d'abord affaiblir le serpent pour que le dieu puisse le vaincre ; dans une autre version, il doit se faire aider par un mortel.

« Quand le dieu de l'Orage et le serpent Illuyanka en vinrent aux mains à Kiskilussa, le dragon Illuyanka vainquit le dieu de l'Orage. Et le dieu de l'Orage fit appel à tous les dieux : 'venez tous à mon secours !' Inara²⁵ organisa alors une fête. [...] Et Inara vint à Ziguratta. Elle y rencontra Hupasiya, le mortel. Ainsi parla Inara à Hupasiya : 'Voici, je veux faire comme ci et comme ça et, toi, épaulé-moi'. Hupasiya répliqua ainsi à Inara : 'Si je couche avec toi, je viendrai alors et j'exécuterai les désirs de ton cœur'. Et il coucha avec elle. Inara emmena alors Hupasiya et elle le cacha. Inara se para ensuite et appela Illuyanka de son trou en haut : 'Voici, je fais la fête, viens donc manger et boire ! ' Illuyanka monta avec ses fils. Ils mangèrent et burent. Et ils vidèrent toutes les amphores et burent ainsi à leur soif. Mais, après cela, ils n'arrivèrent pas du tout à descendre dans leur trou. Hupasiya vint alors et attacha Illuyanka avec un cordon. Le dieu de l'Orage arriva et tua Illuyanka.²⁶ ».

Le dieu de l'Orage est ainsi obligé de faire appel à un humain. La valeur ajoutée de l'humain est cependant très faible, on ne comprend pas pourquoi Inara lui donne tant d'elle-même : la seule participation active de l'humain est de lier le serpent avec un cordon. Sans doute y a-t-il ici un tabou particulier qui nous échappe : un dieu ne pouvait pas faire, moralement ou religieusement, un tel acte. Mais l'acte est probablement déterminant car une fois lié, le serpent est tué sans risque et sans gloire par le dieu de l'Orage. Ce lien ne semble cependant pas très solide, puisqu'il s'agit d'un simple cordon,

²⁴ Notons l'homophonie avec son correspondant gaulois, Taranis

²⁵ Déesse de l'Amour hittite.

²⁶ Emilia Masson, *Le combat pour l'immortalité, Héritage indo-européen dans la mythologie anatolienne*, Puf, 1991, p. 96.

et le fait qu'il est difficile de lier un serpent sans membre indique probablement que le lien est symbolique et a une vertu magique : le serpent est immobilisé, « lié » parce qu'on lui a fait un nœud avec une cordelette. Ce thème est intéressant parce que nous en retrouverons la trace jusque dans l'hagiographie chrétienne avec Saint George.

Il s'agit ici d'une tradition sur le printemps : le Serpent représente l'Hiver qui bloque l'eau mais en la gelant. C'est le dieu de l'Orage qui, en tuant le démon Hiver, permet la fonte des glaces, l'écoulement de l'eau du printemps. Nous verrons ci-dessous que ce thème a eu une résurgence étonnante au Moyen-âge, et cela ne peut-être possible que grâce à sa transmission par les Gaulois, dont témoignent les statues de Taranis à l'Anguipède.

7-3 Survivance chrétienne du Jupiter à l'Anguipède : Saint Georges

Comme nous allons le voir, le mythe de Saint Georges est la preuve d'une survie chrétienne et occidentale de mythes anciens semblables aux mythes indien et hittite. En effet il ne peut s'agir d'un emprunt oriental ponctuel plus récent, compte tenu du fait que le thème de Saint Georges et le dragon est repris également par beaucoup de saints typiquement français ; de plus, la raison pour laquelle ce saint est invoqué encore dans l'Est de l'Europe, et dans certains villages français, montre une appropriation profonde et commune de la signification du mythe. Par là même, cela prouve que ce mythe existait nativement dans la strate antérieure de la population européenne : Celtes en Europe de l'Ouest et Slaves en Europe de l'Est. Selon nous, les statues du Jupiter à l'Anguipède en sont l'illustration et la preuve en territoire celte.

La légende :

L'histoire de Saint Georges par Jacques de Voragine (XIII^{ème}) forme un diptyque dont les deux parties seraient indépendantes s'il n'y avait pas le lien du personnage principal, Georges. Georges est un militaire, un rude combattant, et un combattant à cheval. C'est d'ailleurs pour cela qu'il sera un saint très courtisé par les ordres de chevalerie médiévaux. Saint Georges est resté le patron des soldats, des chevaliers et de pays comme l'Angleterre, la Géorgie, ou de villes comme Moscou et Gênes. Il n'aurait pas été désavoué par Indra, dieu de la deuxième fonction guerrière.

La *Légende Dorée* fait de lui un tribun romain de Cappadoce, un militaire donc, qui arrive dans une ville de Libye pour y trouver la contrée désolée par un monstre redoutable vivant dans un étang, et qui a tué tous ceux qui s'opposaient à lui.

Pour apaiser la fureur du monstre, les habitants lui offrent deux brebis par jour à dévorer, mais bientôt celles-ci se firent rares, et il fallut remplacer une

des brebis par un être humain. Mais même la ressource humaine vint à diminuer et il arriva que la fille du roi fût tirée au sort pour être la prochaine victime du monstre. Le roi se lamente mais sa fille se dirige avec fermeté vers l'étang où réside la bête. Saint Georges passant par là, croise la jeune fille éplorée, et lui demande ce qui se passe. Après son récit, il proclame son intention de la sauver :

« Et pendant qu'ils parlaient ainsi, le dragon souleva sa tête au-dessus de l'étang. La jeune fille, toute tremblante, s'écria : « Fuis, cher seigneur, fuis au plus vite ! ». Mais Georges, après être remonté sur son cheval et s'être muni du signe de la croix, assaillit bravement le dragon qui s'avancait vers lui et, brandissant sa lance et se recommandant à Dieu, il fit au monstre une blessure qui le renversa sur le sol. Et le saint dit à la jeune fille : « Mon enfant, ne crains rien, et lance ta ceinture autour du cou du dragon ! » La jeune fille fit ainsi, et le dragon, se redressant, se mit à la suivre comme un petit chien qu'on mènerait en laisse²⁷. »

Saint Georges et la fille du roi arrivent alors en ville avec le dragon, provoquant la panique. Le calme revenu, le saint obtient une conversion massive des habitants frappés d'un tel miracle, puis il tue le dragon d'un coup d'épée.

La conclusion de l'épisode est la suivante :

« Le roi fit élever, en l'honneur de la sainte Vierge et de saint Georges, une immense église, de laquelle jaillit une source vive dont l'eau guérit toutes les maladies de langue²⁸. »

La légende de saint Georges présente beaucoup d'analogie avec le mythe qui transparaît dans les statues du Jupiter à l'Anguipède :

- Le dragon réside dans un étang. C'est donc potentiellement un monstre « semi-aquatique », avec une queue de poisson ou de serpent, comme l'Anguipède. Il vit dans l'eau fermée d'un étang car il est l'image de celui qui retient l'eau, comme Vritra.
- Georges est explicitement à cheval pour attaquer le dragon, c'est un point clef de son iconographie et c'est ce qui notamment le fit apprécier des chevaliers du Moyen-âge. On y retrouve l'aspect du Jupiter-Taranis à cheval. Dans l'iconographie, il est trait pour trait semblable au Taranis à l'Anguipède (cf. figure n°7).
- Curieusement Georges ne tue pas le dragon, il le blesse seulement et ne semble pas capable de l'achever. Pour le neutraliser, il doit demander à la jeune fille, comme s'il ne pouvait pas le faire lui-même, de lancer un lien aussi insignifiant soit-il, sur le monstre. Alors soudainement le dragon devient docile et suit la jeune fille. Il pourra alors, et seulement alors, être tué sans qu'il puisse se défendre, par la population qu'il terrorisait. On voit

²⁷ Jacques de Voragine, *la Légende Dorée*, Seuil, 1998, p. 227-228.

²⁸ Jacques de Voragine, *la Légende Dorée*, Seuil, 1998, p. 228.

que c'est la magie du lien qui opère et non pas l'éventuelle solidité de la corde. Et ce processus doit être fait par un tiers d'une autre nature que le saint, une femme humaine. On retrouve étonnement le très vieux thème hittite du mortel qui sert d'intermédiaire pour envoyer un lien sur le dragon Illuyanka.

- Dans l'église dressée sur les lieux par le Roi en remerciement, une source a jailli : l'eau s'est libérée consécutivement à la mort du dragon. Et cette source guérit la langueur : c'est précisément l'action d'Indra en Inde, qui brise l'inertie, la résistance, la passivité engendrée par l'Anguipède, bref cette langueur que l'eau de la source permet aussi de vaincre.

L'iconographie de Saint Georges est elle-même très révélatrice. Elle est immense, compte tenu de la popularité du saint depuis le Moyen-âge. Dès cette époque, un modèle canonique fidèle à l'hagiographie, s'est imposé. Ses caractéristiques générales sont les suivantes :

- Sur les représentations les plus anciennes, le monstre est clairement anguipède, avec un long postérieur en forme de serpent et un buste d'un autre animal.
- Saint Georges arrive presque toujours derrière le dragon, il le survole, le dragon tourne la tête pour lui faire face, comme l'Anguipède sur les groupes du Jupiter à l'Anguipède
- Saint Georges lui plonge sa lance généralement dans la bouche ou dans le cou. Il est à cheval et son cheval est cabré, les deux postérieurs levés, exactement dans la position de celui de Taranis. Dans le même temps, Georges enfonce sa lance comme Taranis lance sa foudre.
- Le dragon sort, ou est près d'une grotte, qui est son antre, figurée comme une petite montagne. C'est la montagne bloquée par Vritra en Inde, ou celle d'Illuyanka chez les Hittites.
- La fille du roi de la légende est souvent présente, hiératique et passive, tenant quelques fois en laisse le dragon avec une cordelette, totalement dérisoire et hors de proportion avec la force du monstre. Dans la figure n°7, la fille du roi a passé négligemment un nœud coulant non serré sur une corne de la bête. On retrouve la notion de la cordelette forcément magique qui neutralise Illuyanka chez les Hittites et dont l'usage requiert un intermédiaire humain.

7-4 Ce que Saint Georges nous apprend sur Taranis

Le mythe de Saint Georges nous permet de comprendre que chez les Celtes, le mythe de Taranis devait être invoqué surtout pour débloquent l'eau figée par l'hiver lors du dégel du printemps. La façon dont Saint Georges a été invoqué par les populations est évocatrice en ce sens.

James George Frazer a compilé à la charnière entre le XIX^{ième} et XX^{ième} siècle, dans son œuvre majeure « Le Rameau d'Or », un nombre

impressionnant de thèmes folkloriques européens et mondiaux. Il montre que Saint Georges, dont la fête est le 23 avril, est au cœur de rites visant à favoriser le printemps, à éviter le gel des cultures et à procurer une bonne santé au bétail que l'on sort des étables à ce moment là. J. G. Frazer met la fête de Saint Georges en relation avec la fête romaine des bergers, les Parilies²⁹, qui se tenaient le 21 avril.

La fête du saint correspond donc à une rupture entre deux saisons pour les éleveurs : c'est le moment de sortir le troupeau resté enfermé tout l'hiver, car Saint Georges a le pouvoir de rendre les loups inoffensifs. La légende suivante nous fait entrevoir par quel moyen :

« Les Estoniens disent que le matin de la Saint-Georges les loups deviennent moins dangereux à cause d'un anneau qui leur entoure le museau et d'un licou qui leur encercle le cou-et cela jusqu'à la Saint-Michel. [...] Mais même si le printemps est tardif et si le troupeau doit rentrer à l'étable plus affamé qu'il n'en est sorti, bien des fermiers insistent pour faire sortir les pauvres bêtes le jour de la Saint-Georges afin que le saint les protège contre les loups ses créatures³⁰ ».

C'est grâce à un simple anneau, ou même un licou, c'est-à-dire un lien inoffensif qui n'entrave pas la bête que Saint Georges maîtrise le loup, comme le serpent Illuyanka hittite est maîtrisé par un simple cordon qui suffit à le rendre vulnérable pour le dieu de l'Orage, ou comme la fille du roi attache négligemment le dragon avec une cordelette qui le rend inoffensif. C'est le lien magique qui paralyse le monstre et lui hôte sa force ou son agressivité.

Saint Georges est aussi invoqué directement pour « débloquer » l'eau en déclenchant le dégel :

« Dans une chanson de la Russie blanche on voit Saint Georges ouvrant le sol, durci par le gel du long hiver, avec ses clefs d'or, probablement les rayons du soleil :

Saint Georges a récupéré (auprès de Dieu) les clefs d'or, c'est-à-dire les rayons du soleil pour dégeler la terre, faire que l'eau et aussi la rosée deviennent enfin liquides et s'écoulent. C'est le signe que la saison a basculé, que la végétation va reverdir et que les troupeaux vont pouvoir sortir, d'autant plus que Saint Georges permet également de lutter contre une autre facette du monstre Hiver, le loup.

²⁹ Notons l'homophonie avec la fête du printemps hittite dans laquelle intervient la lutte du dieu de l'Orage avec le dragon : *Purulli*.

³⁰ James George Frazer, *le Rameau d'Or*, collection Bouquin, Laffont, 1981, p. 445-446.

Ainsi, Saint Georges est fêté au printemps pour patronner un rituel lié au changement de saison, comme dans les *Purulli* hittites d'il y a plus de trois mille ans, et comme Taranis devait le faire en Gaule. Nous pensons que Taranis était invoqué, à travers les groupes statuaire du Jupiter à l'Anguipède, pour vaincre le dragon de l'Hiver (l'Anguipède) qui fige l'eau des fleuves et les liquides de la nature comme la sève des plantes. Par son combat toujours renouvelé, il permet la renaissance printanière, le bon écoulement de l'eau des fleuves après la débâcle, la pousse de l'herbe et donc la bonne alimentation des troupeaux.



Figure n°7 : Icône russe, XIV^{ème} siècle (Musée Russe, Saint Pétersbourg).

8- Conclusion

Nous avons montré dans cette étude l'existence d'une triade de dieux gaulois correspondant au schéma tri-fonctionnel de G. Dumézil : le dieu Esus, dieu suprême, reçoit des victimes par pendaison ; Taranis, dieu guerrier, est honoré en brûlant les sacrifiés ; Toutatis, dieu des forces reproductives, par la noyade. Les sacrifices aux trois dieux ont été également utilisés pour punir des crimes correspondant aux trois fonctions, et ce mode de punition a survécu jusqu'en plein Moyen-âge. Nous avons montré également la continuité dans l'imaginaire indo-européen du mythe du dragon rétenteur d'eau et de sa lutte avec le dieu à la foudre : nous avons suivi sa trace, depuis les confins indo-hittites il y a plus de 3200 ans jusqu'à quasiment nos jours avec Saint Georges, en passant par le 'Taranis à l'Anguipède' celtique. Nous avons relié ce mythe avec un rite du printemps, du dégel de l'eau. Cette pérennité des mythes celtiques jusqu'au Moyen-âge confirme qu'il n'y a jamais eu, malgré le christianisme, rupture d'une époque à l'autre mais transformation et évolution graduelles.

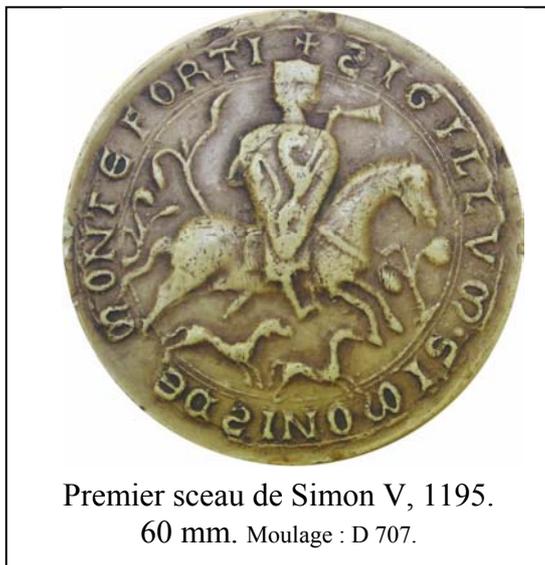
Les sceaux de Simon de Montfort : un itinéraire politiqueⁱ

Gauthier LANGLOIS

Aventurier fanatique pour les uns, champion de l'Église catholique pour les autres, peu d'hommes ont suscité autant de réactions passionnées en son temps et parfois jusqu'à nos jours. Retour sur l'itinéraire politique du chef de la croisade albigeoise et l'image qu'il donnait de lui à travers ses sceaux.

Un grand baron d'Île de France

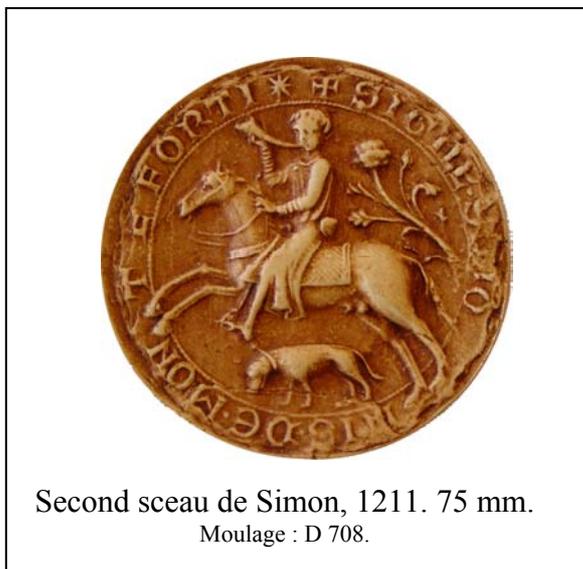
Simon V de Montfort naît vers 1175 dans un lignage appartenant à la haute aristocratieⁱⁱ. Il est apparenté de manière éloignée aux rois de France et d'Angleterre et même au comte de Toulouse. Cependant il n'est pas le mieux loti de sa famille. C'est son oncle Amaury qui a hérité du comté d'Évreux. Simon doit se contenter de la seigneurie familiale de Montfort-l'Amaury dont il a hérité de son père avant 1195. Ce qui en fait tout de même un puissant baron d'Île de France. De son père il a hérité aussi d'une charge d'officier royal, celle de gruyer de la forêt d'Yveline.ⁱⁱⁱ À ce titre il surveille l'exploitation du massif qui alimente les chantiers des cathédrales des environs et participe avec la cour aux chasses menées par le roi. C'est pourquoi il se fait représenter dans cette fonction sur ses deux premiers sceaux. Cette représentation, il semble en avoir hérité en même temps que la charge correspondante. Son grand-père Simon III s'était fait représenter en cavalier à la chasse.^{iv} On ne connaît pas le sceau de son père mais sa mère Amicie de Leceister en avait repris certains



Premier sceau de Simon V, 1195.
60 mm. Moulage : D 707.

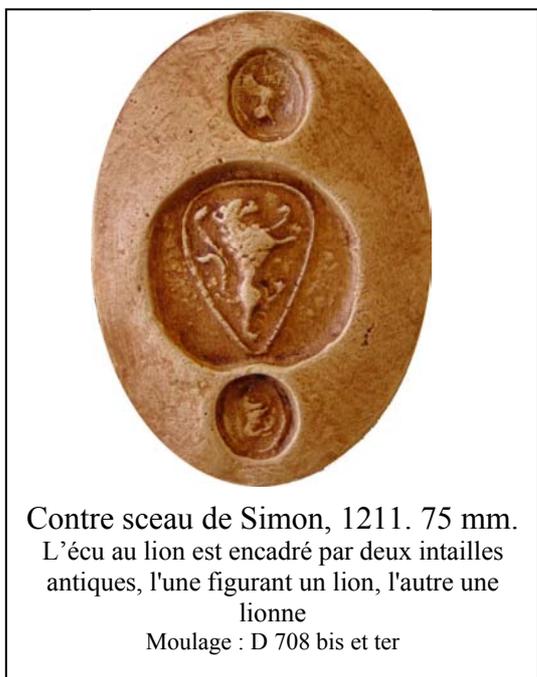
éléments. Le premier sceau d'Amicie connu par une empreinte de 1195 porte un rameau, le second sceau, connu par une empreinte de 1216 porte un arbre.^v Ces arbres évoquent la forêt d'Yveline qui figurait certainement sur le sceau de Simon IV.

Officier royal et chasseur



Second sceau de Simon, 1211. 75 mm.
Moulage : D 708.

Sur son sceau de 1195 Simon V est figuré à cheval, sonnant de la trompe et portant l'écu.^{vi} Sa tête est revêtue de mailles et coiffée d'une cervelière, c'est à dire d'un casque cylindrique avec une protection nasale. Son bouclier, conformément à l'époque est très grand et le couvre presque entièrement. On y reconnaît le lion, emblème de la famille de Montfort. Trois arbres et deux chiens remplissant les interstices du champ plantent le décor : celui d'une chasse à cour dans la forêt. La chasse est en effet l'une des distractions favorite de l'aristocratie. Le plus souvent les nobles se réservent l'usage de la chasse au gros gibier et la chasse à l'oiseau de proie, laissant le petit gibier aux paysans. La chasse est aussi une riche source de nourriture qui alimente les banquets donnés lors des fêtes. C'est enfin un entraînement à la guerre. Il ne faut donc pas s'étonner de voir Simon en armes.



Contre sceau de Simon, 1211. 75 mm.
L'écu au lion est encadré par deux intailles antiques, l'une figurant un lion, l'autre une lionne
Moulage : D 708 bis et ter

Le lion de la croisade

Le second sceau de Simon est connu par des empreintes datées de 1211 à 1215 mais il est sans doute antérieur à la croisade des Albigeois qui débute en 1209. Le thème et la légende sont identiques à ceux du premier sceau mais la facture en est beaucoup plus soignée, la taille plus grande. C'est que depuis 1204 Simon, s'il n'a pas gagné en fortune, a gagné en prestige. De sa mère il a hérité du comté de Leicester en Angleterre. S'il ne jouit pas du comté, confisqué par le roi Jean sans Terre, il use au moins du titre de comte. Il s'est de plus illustré

pendant la IV^e croisade par sa piété, son courage et sa probité : il n'a pas participé au pillage de Constantinople mais a ramené un morceau de la vraie croix qu'il a offert au monastère familial des Hautes Bruyères.



Au dos de ce sceau on retrouve encore une fois le lion qui constitue l'emblème des Montfort au moins depuis la génération précédente. En effet Amicie de Leceister portait sur son second sceau un écu chargé d'un lion à la queue fourchée, pendu à un arbre.^{vii} On suppose qu'Amicie avait repris les armoiries de son mari, dont on ne connaît pas le sceau.^{viii} À la génération suivante le fils aîné, Simon V, reprit les armes du père tandis que le fils cadet, Guy, les brisa d'un lambel.^{ix} Le lambel est un motif, ou meuble comme l'on dit dans le langage héraldique, en forme de herse. C'était un motif couramment utilisé en brisure, c'est-à-dire rajouté par le fils ou le cadet aux armoiries familiales pour les distinguer de celle du père ou de l'aîné.

On connaît les couleurs des armoiries des Montfort par plusieurs représentations et armoriaux. La plus ancienne de ces représentations est un vitrail du XIII^e siècle situé dans la

cathédrale de Chartres.^x On y voit le fils aîné de Simon, Amaury, à cheval, casqué, tenant de la main droite une lance pourvue d'une bannière, et de la main gauche un écu armorié. Cette bannière se décrit ainsi en langage héraldique : « émanché en pal de gueule et d'argent ». C'est-à-dire partagée en deux par une ligne verticale en zigzag, un coté étant rouge, l'autre étant argenté. Il s'agit de la bannière du fief de Montfort, probablement antérieure aux armoiries qui en ont repris les couleurs. Le fait qu'Amaury, comte d'Evreux et de Gloucester et cousin de Simon V, ait fait de cette bannière ses armoiries, en fait remonter l'usage au temps de leur ancêtre commun, Simon III comte d'Evreux.^{xi} Cette bannière donnera également naissance aux armoiries de la ville de Castres, seigneurie attribuée en 1211 à Guy de Montfort, frère de Simon V. Il est donc probable que Simon V faisait également usage de cette bannière. Mais contrairement à son fils Amaury, il ne l'a pas faite représenter sur son sceau.

Quant à l'écu aux armes des Montfort, il se décrit ainsi : « de gueules au lion d'argent à la queue fourchée ». Soit un écu rouge chargé d'un lion de couleur argentée avec la queue fourchue.^{xii} Le choix du lion comme figure héraldique est fort commun. À l'époque de Simon, c'est l'animal de prédilection des armoiries, il figure sur environ 15 % des blasons. Les couleurs choisies par les Montfort sont toutes aussi communes. Seule la queue fourchue constitue une originalité relative. Quelle signification symbolique possédait le lion ? Pour Michel Pastoureau « Dans les bestiaires médiévaux, il évoque, d'une manière assez banale, la force, le courage, la générosité, vertus auxquelles s'ajoutent une signification religieuse (Dieu le père) ou plus spécialement christologique, due à ce qu'il a le pouvoir prétendu de ressusciter de son souffle ses petits morts-nés ».^{xiii} On peut y ajouter la royauté, car le lion est considéré depuis le XII^e siècle comme le roi des animaux. Mais pour la famille de Montfort, le lion est surtout associé à la force car il rappelle par cette qualité le nom de la famille (mon fort). Dans les chroniques Simon est ainsi parfois appelé le « comte Fort », ou le « lion de la croisade » car il incarne presque toutes les qualités qu'on prête au lion. Dans la *Chanson de la croisade* par exemple, le lion (Montfort) est opposé plusieurs fois à la croix (le comte de Toulouse). Tout comme son contemporain Richard « Cœur de lion » dont le blason est un léopard, variante héraldique du lion, Simon de Montfort a su donner à un blason fort banal un grand prestige.

Les emblèmes du lignage : la bannière, les armoiries, l'évocation de la charge de gruyer d'Yveline ont acquis un prestige tel que plusieurs épouses de la famille font figurer sur leur sceau les emblèmes des Montfort. La mère de Simon, Amicie de Beaumont-Leicester, associe sur son sceau la quintefeuille des Beaumont, le lion des Montfort et la forêt d'Yveline. Alix de Montmorency, épouse de Simon, fait figurer la forêt d'Yveline par deux arbres et deux chiens et le lion des Montfort. Mais elle renonce à faire figurer les prestigieuses armes des Montmorency, portées notamment par son frère Mathieu, connétable de France.

Le prince chrétien

Peu fortuné pour un membre de la haute aristocratie, Simon est doté en compensation d'une grande énergie et d'une grande ambition qu'il va mettre en pratique en Languedoc avec la croisade des Albigeois. Investi de la vicomté des Trencavel par les croisés au lendemain du siège de Carcassonne, Simon se désigne dans ses actes sous les titres de « comte de Leicester, seigneur de Montfort, par la grâce de Dieu vicomte de Carcassonne et Béziers et seigneur de l'Albigeois et du Razès. »

Il ne modifie pas pour autant son sceau pour y figurer sa nouvelle position sociale. Mais en décembre 1215, après 7 ans de guerres contre les seigneurs occitans, il est investi officiellement du comté de Toulouse par le concile de Latran. Il s'intitule désormais duc de Narbonne, comte de Toulouse et de Leicester, vicomte de Béziers et de Carcassonne. Le 8 mars 1216 il reçoit l'hommage des habitants de Toulouse et en avril 1216 il prête hommage au roi Philippe-Auguste. C'est sans doute à cette occasion qu'il fait faire un troisième sceau, sceau qui n'est connu que par le fragment d'une empreinte datée d'avril 1217.



Vitrail de la cathédrale de Chartres représentant Amaury de Montfort, vers 1220. Photo d'après F. de Lannoy, J. Labrot « La croisade albigeoise », *Moyen Âge*, n° 30, septembre-octobre 2002.

Le sceau est l'image que Simon veut donner de son pouvoir. Dirigeant une population qui le rejette majoritairement, il faut qu'il lui montre sa légitimité. Il y fait donc apparaître une double légitimité. Tout d'abord en s'inspirant des sceaux des Raimond de Toulouse^{xiv}, il tente de récupérer le prestige qui entoure cette dynastie. Comme eux il utilise un sceau de grande dimension, comparable aux sceaux royaux, et dépassant

même en taille tous ceux de la dynastie comtale à l'exception de celui de Raimond VI daté de 1204. Il se fait représenter en majesté comme les comtes de Toulouse, seule dynastie princière française à faire preuve de cet usage réservé en principe aux rois. Il s'agit de montrer qu'il est devenu un prince territorial. Le comte est assis sur un trône dont les accoudoirs sont ornés de têtes de chiens.



Second sceau
de Raimond
VI, comte de
Toulouse,
1204. Diamètre
115 mm. D 743



Reconstitution
partielle du troisième
sceau de Simon,
1217. Diamètre supérieur
à 90 mm. (d'après les
fragments d'un sceau de
Simon et d'un sceau de son
fils Amaury correspondants
aux moulages D 708 et D
748)

Il est vêtu d'une robe de cour, et tient de sa main droite son épée nue, symbole de son pouvoir exécutif, couchée sur les genoux. Enfin, sa main gauche tient probablement un château ou une église. Sans doute le Château Narbonnais, résidence des comtes à Toulouse ou l'église Saint-Sernin, qui figurent dans la même position sur les sceaux de Raimond V et Raimond VI. Mais là s'arrêtent les ressemblances, car Simon tient à marquer son engagement politique et religieux. La croix de Toulouse, trop associée à la dynastie raimondine ne figure nulle part. Le croissant et l'étoile qui encadrent la tête des Raimond sont ici remplacés par une ou deux croix pâchées. Une croix identique est portée sur l'épaule de Simon, marquant l'état de croisé du comte. Ces croix rappellent aussi que le pape l'a investi de Carcassonne et Toulouse et qu'il lui a confié la mission de combattre les hérétiques. Son autre

légitimité, c'est de tenir le comté de Toulouse et les vicomtés de Béziers et d'Albi du Pape, et à travers lui de Dieu. Reprenant un autre usage des comtes de Toulouse et du roi de France, il s'intitule dans les actes et probablement sur la légende du sceau, duc, comte et vicomte « par la grâce de Dieu ». Une image qui coïncide avec celle véhiculée par plusieurs chroniqueurs du XIII^e siècle qui voient en Simon le nouveau Macchabée, allusion aux restaurateurs de la foi et de la royauté juive à Jérusalem dans l'ancien testament (*voir encadré*).

Simon de Montfort « le Macchabée »

Matthias Macchabée et ses cinq fils, dont Simon et Judas, furent les chefs de la résistance juive contre le souverain séleucide Antiochos IV qui tenta, au II^e siècle avant J.C., d'imposer la religion grecque à tous les habitants de Judée et consacra le Temple de Jérusalem à Jupiter. Les Macchabée libérèrent Jérusalem, purifièrent le Temple et obtinrent l'indépendance de la Judée. Simon Macchabée fut le premier prince de cette nouvelle dynastie régnant sur la Judée. Pour les catholiques du XIII^e siècle, il était donc naturel de comparer l'un des Macchabée avec Simon de Montfort, qui venait de « libérer » le Languedoc des hérétiques et restaurer la vraie foi. Ce d'autant plus que macchabée signifie en hébreux « celui qui frappe » ou « celui qui combat » sous entendu pour Dieu. Cette comparaison apparaît dans deux sources contemporaines de la croisade à propos de la victoire des croisés à Muret. La chronique de Laon affirme que Simon de Montfort « mérite d'être appelé Macchabée », et l'appelle « Simon Macchabée ». Cette comparaison apparaît à nouveau dans la relation de la mort de Simon, « le Macchabée de notre temps ».^{xv} La *Chronique latine du royaume de Castille* parle de la victoire de Muret comme d'un miracle de Dieu par le ministère de Simon de Montfort « qui combattit pour la guerre du Seigneur comme un autre Judas Macchabée. »^{xvi} Se fondant sans doute sur ces chroniques, les généalogies du XVII^e siècle le surnomment expressément Le Macchabée.^{xvii}

Simon donne donc de lui l'image d'un prince de droit divin à l'égal par exemple du roi de France ou de l'empereur, mais aussi l'image du bras armé, du protecteur ou du champion de l'Église catholique. Image pour laquelle il a peu de concurrents parmi les souverains européens après la mort de Pierre II d'Aragon. Son ambition aurait pu le pousser plus loin encore. Car pour lui qui se croît investi d'une mission divine, tout seigneur qui s'oppose à lui est un hérétique et la conquête de ses terres devient légitime. Mais le destin en a décidé autrement. Le 25 juin 1218 un boulet lancé par des toulousains tue d'un seul coup celui qui se prétendait seigneur de Toulouse et assiégeait la ville révoltée.

La postérité

L'image de Simon de Montfort va survivre à travers les sceaux et emblèmes portés par ses fils : Amaury, fils aîné de Simon, suit d'abord les traces de son père. Ses différents sceaux retracent sa carrière politique. Héritier du comté de Toulouse, il se fait représenter sur un sceau en majesté pratiquement identique à celui de son père.^{xviii} Après l'abandon de ses droits sur le comté de Toulouse et les vicomtés Trencavel au roi de France, il se fait confectionner un nouveau sceau, plus petit.^{xix} Il s'agit d'un sceau équestre. Amaury charge, l'épée haute. Il est coiffé d'un heaume cylindrique couvrant protégeant en partie la nuque et comprenant devant le visage une plaque plus longue protégeant jusqu'au menton. L'écu et la housse du cheval sont aux armes des Montfort. Devenu connétable de France par héritage de son oncle Mathieu de Montmorency, il se fait confectionner un troisième sceau, plus grand que le précédent.^{xx} Si l'avert est toujours du type équestre, le revers, contrairement aux deux sceaux précédents, ne montre plus le lion des Montfort. A la place figure la bannière des Montfort, encadrée par deux fleurs de lys évoquant sa charge de connétable.

Le plus jeune fils, Simon, semble avoir hérité du caractère de son père en même temps que de son prénom. N. Civel le définit ainsi : « Simon est l'archétype du grand seigneur réformé, pieux et vertueux, mais en même temps avide de richesse et de puissance. » Héritier du comté de Leceister, il en est investi par le roi Henri III en 1231. Il use alors d'un contre-sceau où figure le lion de Montfort. Mais contrairement à l'usage qui veut que les cadets modifient les armes paternelles pour les distinguer de celles conservées par l'aîné, Simon n'ajoute aucune brisure sur son écu. Il se comporte donc comme s'il était l'aîné ou le seul héritier de Simon V. Quelques années après Simon de Montfort-Leicester épouse la sœur du roi, Éléonore d'Angleterre. À partir de cette époque il utilise un nouveau sceau. Il se fait représenter, tout comme dans les deux premiers sceaux de son père, à la chasse dans une forêt. Ce sceau évoque donc la charge de gruyer de la forêt d'Yveline, charge qui appartient pourtant à son frère Amaury, seul héritier de la seigneurie de Montfort-l'Amaury. Quant à Éléonore d'Angleterre, elle abandonne les prestigieuses armes des Plantagenet pour celles de son époux. Là encore, affirme N. Civel, « la fierté dynastique est si forte et la *fama* [notoriété] telle que la propre fille de Jean sans Terre délaisse les armes de son lignage. »^{xxi}



Second sceau d'Amaury, comte de Montfort, 1230 et son contre-sceau

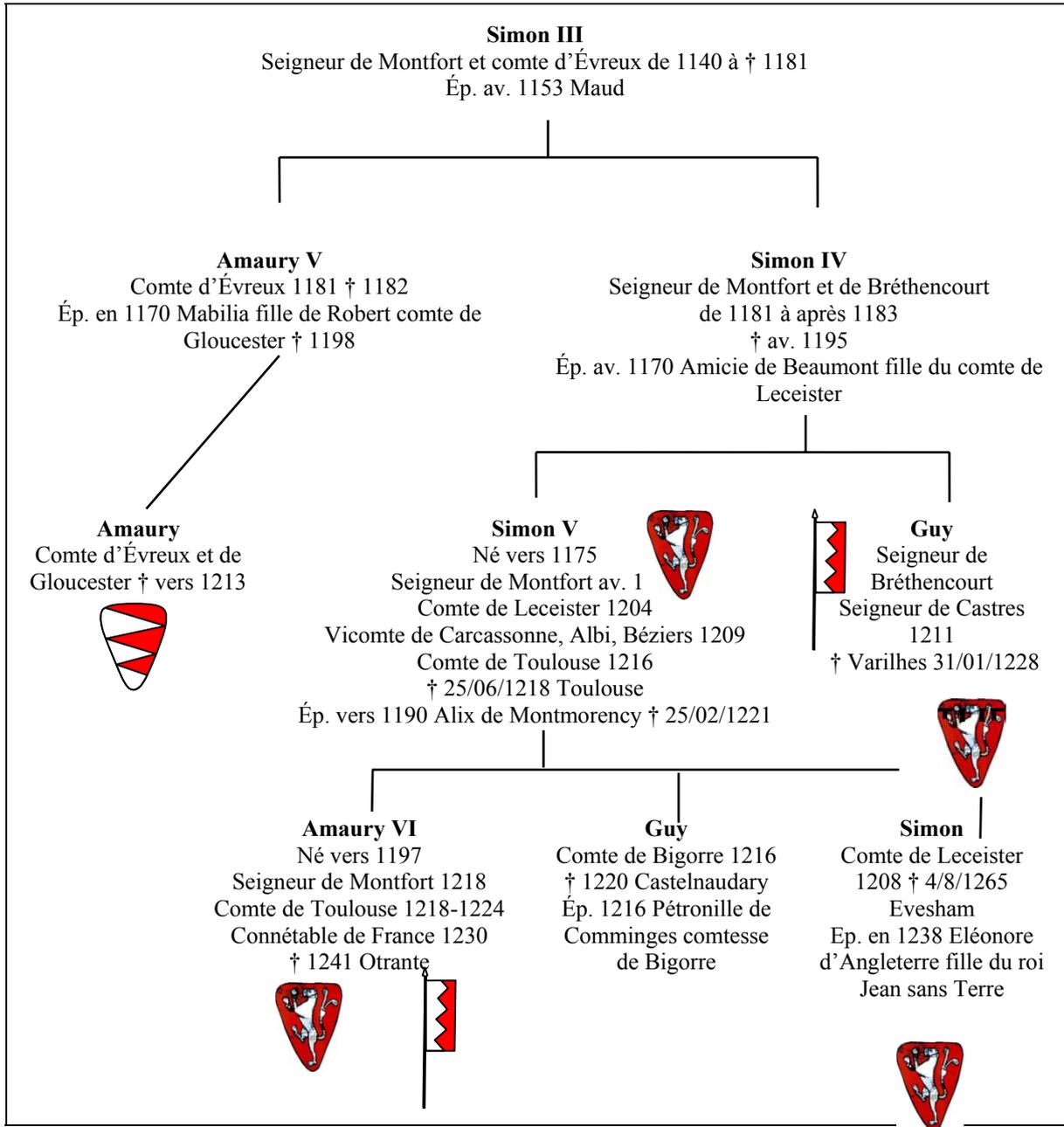
80 mm. Moulage : D 710 et D 710 bis.



Second sceau de Simon, comte de Leceister, 1259.

75 mm. Moulage : D 10162

Simon de Montfort-Leceister finit aussi tragiquement que son père. Méprisant son beau-frère il devint le meneur de la révolte des barons contre Henri III. Il parvint à imposer au roi les Provisions d'Oxford (1258), limitant le pouvoir royal au profit d'un conseil permanent et du Parlement. Le roi s'inclina d'abord puis tenta de vaincre les rebelles en 1264 à la bataille de Lewes où il fut vaincu et emprisonné avec son fils Édouard. Cependant le prince Édouard parvint à s'échapper. Ce dernier mit fin à la dictature de Simon à la bataille d'Evesham (1265). Simon fut tué lors de l'affrontement et son cadavre fut dépecé et jeté aux bêtes.



Généalogie simplifiée des Montfort
(Tous les collatéraux ne sont pas portés)

Un exploit aéronautique injustement oublié

Jean-Pierre SUZZONI

En marge de l'aventure de l'Aéropostale où Toulouse joua un rôle essentiel, des drames et des exploits ont été occultés par la mémoire collective et sont restés quasiment inconnus. Les lignes qui suivent sont un hommage aux auteurs de l'un de ces exploits aériens.

L'aventure de l'Aéropostale a été jalonnée de plusieurs obstacles réputés « infranchissables » : le désert du Sahara, la Cordillère des Andes et surtout l'océan Atlantique. La fameuse Ligne représentait un enjeu politique et économique très important et il y eut une véritable course à l'exploit aussi bien entre les constructeurs d'avions, qu'entre les grandes puissances de l'époque et Toulouse a tenu une grande place dans cette moderne aventure.

Tout d'abord, c'est en mai 1923 que le Sahara est vaincu par le capitaine Joseph Roig qui depuis le Maroc réussit à joindre Dakar avec 3 Bréguet XIV pilotés par Debrien, Cueille et Hamm.

De l'autre côté de l'Atlantique, dès 1924, Paul Vachet effectue des vols de reconnaissance entre Natal (Brésil) et Buenos-Aires (Argentine). L'année suivante, la liaison commerciale est ouverte jusqu'à Rio de Janeiro, et en 1927 jusqu'à Buenos-Aires, mais il faudra attendre 1929 pour rallier le Chili. Pour l'heure, le courrier traverse encore l'Océan en neuf jours grâce aux avisos, les navires les plus rapides de l'époque.

L'Atlantique sud

La première traversée de l'Atlantique a été réalisée entre New-York et l'Irlande en juin 1919 par Alcock et Brown. Le rêve « impossible » devient alors une réalité.

Trois ans plus tard, c'est l'Atlantique sud qui est franchi par deux Portugais. Partis de Lisbonne le 30 mars 1922, à bord d'un hydravion Fairey 400, le *Lusitania*, Coutinho et Cabral font escale à Las Palmas (Canaries). Ils reprennent l'air le 4 avril et amerrissent à Saint-Vincent (Cap-Vert). Le 17, ils repartent vers Santiago située dans le même archipel et le lendemain s'envolent pour la grande traversée mais une panne de carburant les oblige à amerrir près de minuscules îlots (São Pedro e São Paulo) et l'appareil ne peut pas reprendre l'air. Un navire venu à leur rencontre les conduit vers l'île de Fernando de Noronha à 550 km de la côte brésilienne. Aussitôt informé, le Portugal dépêche un paquebot porteur d'un nouvel hydravion, à bord duquel ils poursuivent leur voyage. Un croiseur leur porte secours alors qu'ils ont de nouveaux incidents mécaniques et un nouvel hydravion est acheminé par mer. Leur traversée peut enfin s'achever sans nouveau problème, le 5 juin, ils atteignent Recife.

Ils reçoivent un accueil enthousiaste à la mesure de leur exploit. Certes la traversée de 6 000 km a été réussie mais en deux mois avec plusieurs escales et le concours de trois appareils !

Quelques années plus tard, c'est l'Espagnol Ramón Franco, frère du général, qui réussit la traversée à bord d'un hydravion allemand Dornier Wal baptisé *Plus ultra*³¹. L'équipage quitte Palos le 22 janvier 1926, atteint Las Palmas d'où ils repartent le 26

³¹ C'est la devise de l'Espagne.

et se posent à Porto Praia (Cap Vert). L'étape suivante les conduit à Fernando de Noronha. Enfin le 31, ils bouclent les 550 derniers kilomètres jusqu'au continent. C'est beaucoup mieux que leurs prédécesseurs puisque leur périple de 10 300 km a été couvert en moins de 60 heures. Mais là encore plusieurs escales ont été nécessaires.

Après la guerre de 1914, la démobilisation avait laissé sans activité de nombreux aviateurs qui se tournent vers une aviation civile encore balbutiante. Il en est de même pour les constructeurs d'appareils (Latécoère, Bréguet) qui pressentent l'avenir d'une aviation civile : Dewoitine fonde sa propre société et les avions de guerre sont transformés à des fins commerciales (transport de passagers ou de courrier).

Un jeune aviateur démobilisé

Pierre de Serre de Saint-Roman est né le 23 décembre 1891, à Toul (Meurthe-&-Moselle) où son père est chef de bataillon au 156^e régiment d'Infanterie ; il est le troisième des neuf enfants d'Emeric de Serre, comte de Saint-Roman, et de Pauline de Castelbajac³². La famille habite l'hôtel Catel au n° 6 place Saint-Etienne à Toulouse et se retrouve pendant les vacances d'été au château de Fourquevaux (Haute-Garonne). Pierre de Saint-Roman fait ses études à l'institution Stanislas, puis au collège du Caousou. On le définit comme un jeune homme « charmant, brillant causeur, vif d'esprit ».



Rappelé sous les drapeaux en 1914, il est incorporé au 10^e régiment de Hussards, puis versé dans l'infanterie en 1915. Sa brillante conduite lui vaut la Croix de guerre, 5 citations à l'ordre de l'armée et un peu plus tard la Légion d'honneur. Il obtient son brevet de pilote à Pau, le 19 août 1918 mais ne participe pas aux combats. Après la guerre, il devient agent du Service des Fabrications de l'aéronautique de Bordeaux, puis en 1921, dirige la Station de Transit maritime dans la même ville. En 1924 il est promu capitaine et alors qu'il est directeur commercial des Etablissements d'aviation Descamps, il demande un congé de trois ans pour se consacrer à un ambitieux projet qui lui tient à coeur.

Le comité Paris-Amérique Latine

Le projet du capitaine de Saint-Roman est de nouer des liens d'amitié et de fraternité entre la France et l'Amérique du sud où sont établis de nombreux Français et d'y effectuer une tournée en avion avec escales dans les 52 plus grandes villes du continent : Rio de Janeiro, São Paulo, Porto Alegre, Montevideo, Buenos-Aires, Santiago du Chili, Caracas, Bogota, Quito, etc. Chaque étape étant l'occasion de cérémonies, de parrainages et de conférences, peut-être à l'image de ce qu'avait fait le

³² C'est elle qui fait publier les *Mémoires de l'Occitanienne*, sa grand-mère paternelle, pour lever les sous-entendus des *Mémoires d'Outre-tombe* de Chateaubriand à son sujet.

duc de Trévise aux U.S.A.³³ Un comité Paris-Amérique Latine (P. A. L.) dont le siège est à Paris est créé pour soutenir financièrement ce téméraire et coûteux projet.

L'avion choisi est un bimoteur Goliath, fourni par les Ets Farman installés à Billancourt, il est équipé de moteurs fournis par Lorraine Dietrich et peut être transformé en hydravion. Il doit être convoyé à travers l'Atlantique par mer mais le coût du transport s'avère prohibitif et l'opportunité de réaliser une traversée par voie aérienne et sans escale germe bientôt dans l'esprit de l'impétueux militaire.

Pierre de Saint-Roman n'a que 250 heures de vol et s'adjoit le lieutenant de vaisseau Mouneyrès, pilote confirmé qui en totalise quatre fois plus et le mécanicien Ernest Mathis. Mouneyrès ne doit participer qu'à la traversée de l'Atlantique et demande un congé de quelques semaines.

Préparation du raid

L'appareil prend l'air à Paris pour se poser à Saint-Raphaël où des flotteurs le transforment en hydravion. L'équipage quitte la France depuis l'étang de Berre vers Casablanca. Ne pouvant se poser dans le port trop encombré, il amerrit en pleine mer mais la houle est importante : un flotteur, une hélice et un réservoir sont endommagés. L'appareil est placé en cale sèche pour réparer et il est décidé de le remettre sur roues.

Après une étape à Agadir, ils arrivent à Saint-Louis (Sénégal), le 1^{er} mai. Peu après, ils reçoivent un message du commandant Fortant les informant que le Service de Navigation Aérienne annule leur certificat de navigabilité : la demande d'autorisation de traverser l'Atlantique accordée à l'hydravion est refusée à l'appareil monté sur roues.

Saint-Roman et Mouneyrès refusent d'abandonner leur projet mais Mathis renonce à les suivre pour un problème d'assurance lié à cette absence de certification. Il est remplacé au pied levé par le jeune Jules Petit. Le surlendemain, le colonel Renault organise en leur honneur une réception au Cercle militaire.



Le tragique envol

Tout est prêt. L'appareil est même gardé la nuit pour éviter toute mauvaise surprise. A pleine charge, il pèse 7 300 kg. La durée de vol est estimée à 22 heures et la réserve de carburant permet une autonomie de 28 heures.

Ils quittent le continent africain le jeudi 5 mai à 6 h 30 en emportant 300 litres d'huile et 4 500 litres de carburant. Mouneyrès est aux commandes. Le contact avec le

³³ Il avait fondé le Comité de Sauvegarde de l'Art Français et, en 1926, entreprenait en Amérique du Nord une tournée de conférences pour réunir des fonds destinés à sauver en France des œuvres d'art promises à la ruine ou au dépeçage. C'est grâce à lui que le Comité de Saint-Louis (U.S.A.) offrit au musée du Vieux-Toulouse la Vierge à l'Enfant attribuée à Arthur Legoust.

sol se fait par un poste de radio émettant sur la bande des 42 mètres avec pour indicatif « F ». Depuis Saint-Louis, on capte leurs signaux par deux fois, et une troisième fois depuis Dakar à 10 h 38, puis ... plus rien, plus aucun signe, ils disparaissent corps et biens.

Dès le lendemain, des recherches sont entreprises au large, non par le gouvernement français mais par les Brésiliens, persuadés qu'ils n'ont pas atteint la côte, vers les îles Rocas et Fernando de Noronha et autour des rochers de São Pedro e São Paulo sur leur trajet présumé. Le vapeur *Mucury* longe la côte de Récife au cap San Roque (point le plus proche de l'Afrique, près de Natal). Participent à ces recherches l'avis brésilien *Bahia* et le vapeur *Linois* des Chargeurs-Réunis. Malheureusement aucune patrouille n'explore la côte au nord-ouest de Natal, lieu probable de l'atterrissage.

Coup de théâtre

Un mois et demi plus tard, le 18 juin, des pêcheurs découvrent à environ 90 km au large de Belém, un radeau de fortune constitué d'éléments d'avion mais sans personne à bord³⁴. De petites dimensions, il est fait d'un morceau d'aile ou d'empennage, de deux roues et d'une plaque en duralumin munie d'une charnière, le tout attaché avec des sandows. L'esquif est pris en remorque mais la forte houle menace la petite embarcation. Les pêcheurs décident de charger quelques éléments (roues, plaque, sandows) et abandonnent le reste. Il est possible qu'un message ait été écrit sur la toile mais celui-ci a été effacé par les embruns après 43 jours de mer. L'espoir renaît et les recherches reprennent jusqu'au mois d'août mais sans succès.

Le mécanicien Galleyrand qui a travaillé chez Farman est dépêché sur place pour identifier ces débris. Ce sont bien les éléments d'un Goliath et ils ont bien appartenu à l'avion de Saint-Roman. Sur les pneus, on peut même lire l'inscription suivante : *Hutchinson-Aéro, 800-160* (dimensions) *12-26* (date de fabrication). Galleyrand déclare que si l'appareil avait amerri, cette partie de l'appareil se serait disloquée et il en conclut qu'il s'est posé sur le sol dans des conditions satisfaisantes. Ces précieux témoins sont expédiés en France en décembre et se trouvent aujourd'hui dans les réserves du musée de l'Air au Bourget.



Que s'est-il donc passé ?

D'après le général Lissarague, conservateur du musée de l'Air, l'atterrissage aurait eu lieu entre Natal et Fortaleza à marée basse sur une de ces plages bordées de hautes falaises de 20 à 40 mètres de haut, les « barreiras » impossibles à escalader, et à marée haute, ces plages sont noyées sous plusieurs mètres d'eau.

³⁴ *Le Petit Journal* du 17 juillet 1927 reprenant un article paru dans le journal de Buenos-Aires *La Nacion*.

Prisonniers de l'endroit où ils ont atterri, ils ont construit ce radeau qui a été emporté à marée haute avec deux possibilités, soit ils ont quitté la plage inhospitalière sur cet esquif de fortune et la houle l'a renversé jetant les trois hommes par le fond, soit le radeau inoccupé a été lancé comme un signal, une bouteille à la mer pour indiquer qu'ils étaient bien vivants et orienter les recherches.

Mais ce témoin incontestable de leur survie temporaire, emporté par le fort courant nord-ouest le long de cette côte, a dérivé sur des centaines de kilomètres avant d'être repêché. D'ailleurs, on ne retrouvera jamais leur trace, ni celle de leur avion.

En tout cas, Pierre de Saint-Roman et ses équipiers ont été les premiers Français à traverser l'Atlantique sud sans escale mais ils n'ont pas survécu longtemps à leur exploit. La famille Saint-Roman, abusée par les convictions d'une radiesthésiste renommée, a cru pouvoir les retrouver mais au fil des mois, l'espoir s'est évanoui peu à peu avant de disparaître à jamais.

Dans cette véritable guerre des airs, les choses vont se précipiter. Le 15 octobre 1927, Dieudonné Costes (né à Septfonds, Tarn-&-Garonne) et Joseph Le Brix traversent sans escale l'Atlantique Sud entre Saint-Louis et Natal et survivront à leur exploit sur un avion Bréguet 19 GR, le *Nungesser et Coli*. Le 13 mai 1930, ce sont Jean Mermoz, Géo Gimié et Jean Dabry qui renouvellent le grand saut sur un hydravion Laté 28-3 baptisé *Comte de La Vaulx* inaugurant la première liaison commerciale. La Ligne aérienne est enfin ouverte jusqu'en Amérique du Sud.

Quelles sont les raisons de cette amnésie collective ? On a vu que le Ministère n'a jamais encouragé cette entreprise, au contraire, l'autorisation de traverser leur avait été refusée, et aucun bâtiment de la marine française n'a participé aux recherches. Par ailleurs, le 9 mai 1927 disparaissait aussi l'avion de Nungesser et Coli, deux aviateurs déjà célèbres, et le 21 mai, Lindbergh ralliait deux capitales emblématiques : parti de New-York, il atteint Paris-Le Bourget sans escale... C'est lui que l'histoire a retenu !

Les Italiens dans l'agriculture du Sud-Ouest (1920-1950)

Laure TEULIERES

Les Italiens dans le Sud-Ouest de la France représentent un cas singulier d'immigration agricole au XXe siècle. La région était jusqu'alors surtout concernée par le flux transfrontalier des immigrants espagnols qui représentaient l'essentiel des étrangers présents. On ne trouvait encore que quelques rares Italiens : ouvriers sur des chantiers de travaux publics, artisans, marchands ambulants ou des forestiers venus « faire la saison ». L'amorce d'un mouvement d'immigration de masse au début des années 1920 résulte de la situation démographique locale : les campagnes méridionales sont en voie de dépeuplement, à cause d'une très faible natalité et de l'exode rural. Dans bien des départements, la population n'a cessé de diminuer depuis le milieu du XIXe siècle et le Sud-Ouest dans son ensemble a perdu près de 235 000 habitants entre les recensements de 1911 et 1921. Nombre de travailleurs ruraux ont été emportés par le premier conflit mondial, soit 11 % de la population active du Tarn-et-Garonne selon une enquête du ministère de l'Agriculture.

Une immigration encouragée par les élites

Ce contexte explique que l'immigration transalpine ait été sollicitée par les milieux agricoles régionaux. Au sortir de la Grande Guerre, les exploitants et surtout les propriétaires rentiers sont en manque de bras pour faire tourner leurs domaines. Avec la volonté de réagir à la crise du monde rural, les notables locaux et les instances représentatives considèrent bientôt qu'un apport extérieur est indispensable. Mais les expériences d'introductions tentées jusqu'alors – salariés portugais, suisses ou slaves, familles bretonnes ou vendéennes – sont restées sans lendemain. Quant aux Espagnols, ils préfèrent généralement s'employer dans l'industrie et semblent inadaptés au besoin d'installer à demeure des paysans dans les terroirs de polyculture. Dès les années 1922-1923, diverses initiatives concourent à solliciter des transalpins, et il apparaît rapidement que ceux-ci « font l'affaire ». L'immigration agricole italienne a donc été initiée, encouragée et applaudie par les élites du temps. Géographiquement, elle s'est implantée au cœur du bassin Aquitain, dans le Gers, la Haute-Garonne, le Tarn-et-Garonne et le Lot-et-Garonne, atteignant en périphérie le Lauragais, le Quercy et le Rouergue, le Périgord, la Gironde et le piémont pyrénéen.

« Rush » vers la Gascogne

Le recensement de 1926 témoigne d'un « rush vers la Gascogne » – selon une formule d'époque. Il amène en l'espace de quelques années près de 40 000 Italiens en Aquitaine et Midi-Pyrénées. Ceux-ci viennent essentiellement du nord de la Péninsule, Vénétie, Frioul, Piémont et Lombardie, plus marginalement Emilie et Toscane. Car l'Italie rurale, en proie à un surpeuplement relatif, connaît de fortes tensions sociales, d'autant que les zones proches de la frontière autrichienne ont été dévastées par la guerre. Alors que les destinations traditionnelles se ferment aux Italiens – Etats-Unis, Argentine ou pays germaniques pour des raisons diverses – le Sud-Ouest offre aux émigrants de l'espace et des places à prendre. Le différentiel des prix du foncier rend son territoire attractif. Alors

que Mussolini conforte la dictature, le fascisme au pouvoir détermine aussi une partie des départs. Des militants politiques ou syndicaux trouvent refuge dans la région et y reconstituent en exil certaines de leurs organisations. De fait, les premiers venus sont vite rejoints par des connaissances originaires d'une même vallée, voire d'un même village, l'effet de réseau jouant à plein. Cette vague migratoire a une autre caractéristique : celle d'avoir été d'emblée familiale, avec femmes, enfants, collatéraux, et parfois les aïeux. Les mieux nantis amènent jusqu'à leurs outils de travail, voire les semences dont ils ont l'habitude. Ce sont donc des petits noyaux de vie italienne qui s'implantent dans les plaines et les coteaux du Sud-Ouest. L'habitat rural dispersé explique cependant que jamais aucune « concentration ethnique » ne soit apparue. Pas de « Petite Italie » donc, malgré un nombre important d'Italiens dans certaines communes.

Le temps de l'enracinement

Ces immigrants arrivent avec un projet d'installation paysanne et l'espoir de réussir une ascension par la terre. L'option d'une expatriation définitive domine chez la plupart d'entre eux, sans que cette transplantation impose de changement d'activité. En grande partie émigration de pauvres gens quittant des lopins trop chiches, elle est aussi celle d'agriculteurs ayant du bien, à la recherche d'une situation plus avantageuse que dans leur pays d'origine. La plupart s'installent comme fermiers ou métayers – les ouvriers agricoles étant minoritaires contrairement à ce qui s'observe au même moment en Languedoc ou dans le Sud-Est – acceptant au départ des conditions avantageuses pour les propriétaires bailleurs français. Mais une part non négligeable de ces migrants achète dès l'arrivée une propriété, ce qui donne à la colonie une composition sociale diversifiée et hiérarchisée. Dans la mesure où ces Italiens contribuent à revaloriser des domaines menacés d'abandon, voire en friche, leur impact économique est très favorablement perçu. Les réactions à leur installation s'expliquent donc en priorité parce qu'ils fournissent une solution, même partielle ou temporaire, aux problèmes économiques et sociaux des campagnes méridionales. Leur ardeur au travail et le partage d'un mode de vie paysan font le reste. La presse locale se félicite très vite de cette immigration positive, d'autant mieux perçue qu'elle est destinée à s'assimiler. L'absorption de ces étrangers-là est en effet immédiatement souhaitée, gage de stabilité et de renouveau, résultat attendu du voisinage villageois et d'une civilisation rurale assimilatrice. A partir de 1927, le gouvernement de Mussolini tente de limiter les départs en multipliant les contraintes réglementaires tout en renforçant son contrôle sur ses ressortissants à l'étranger. Le flux d'immigration se poursuit donc sur un rythme plus modéré, du fait d'émigrations clandestines (par exemple des pèlerins à Lourdes qui demeurent dans la région), mais surtout par l'installation dans le Sud-Ouest d'Italiens ayant transité auparavant par d'autres régions françaises, notamment la Lorraine où certains rompent leurs contrats de travail dans les mines ou la sidérurgie afin de gagner le Midi. Dès qu'ils trouvent à se placer dans l'agriculture, leur régularisation est assez facile. Selon le recensement de 1936, plus de 80 000 Italiens sont présents dans les limites actuelles de l'Aquitaine et de Midi-Pyrénées et ils sont désormais la première communauté étrangère dans plusieurs départements (Gers, Haute-Garonne, Tarn-et-Garonne, Lot-et-Garonne, Dordogne), avant que l'exil des républicains espagnols en 1939 ne bouleverse la donne.

Après la guerre

Bien que les statistiques soient incomplètes, les migrations de retour ont été assez limitées, notamment quand Mussolini appela les émigrés à rejoindre leur « mère patrie » à la fin des années 1930. Exploitants agricoles pour la majorité d'entre eux, les Italiens du Sud-Ouest se trouvaient très enracinés et le mouvement de demande de naturalisation

s'amorçait. Comme pour tous les Italiens de France, la Seconde Guerre mondiale a représenté pour cette colonie bien intégrée à la société méridionale une phase particulièrement conflictuelle et douloureuse, dont le contrecoup s'est prolongé plusieurs années durant. Le flux migratoire a repris ensuite un temps dans l'après guerre, sur la base des réseaux existants, et toujours majoritairement à destination de l'agriculture, avant de se tarir dès la première moitié des années 1950. Si beaucoup d'Italiens sont restés paysans, l'éventail de leurs activités s'est élargi au fil du temps et des générations : travailleurs ou entrepreneurs du bâtiment, commerçants ou employés, jusqu'à rendre cette population quasi invisible, comme fondue dans le paysage du Sud-Ouest.

Immigration du peuple italien au 20^{ème} siècle

Louis BRUNO

Si on examine d'un peu plus près les pays qui ont donné lieu à tant de sorties de populations en vue d'aller gagner leur vie hors de leurs frontières, je pense que l'Italie est bien l'une des principales pépinières de main d'oeuvre et ce depuis bien longtemps, autant en premier lieu au début du 20^{ème} siècle pour les Amériques et un peu plus tard pour l'Europe occidentale et en particulier la France.

Les raisons sont simples : voyons d'une part les superficies respectives de ces deux pays latins, amis de toujours, s'il n'y avait eu hélas ces sombres périodes qui ont vu le règne de quelque sinistre dictateur qui comptaient par les violence et les armes dominer le monde entier.

Superficie de l'Italie : 301.230 km² pour nourrir à ce jour 60 millions d'habitants. Pour la France (chiffres 2008), surface 675.417 km², donc plus du double, pour seulement 65 millions d'habitants.

C'est donc vers la France pays d'accueil que déferlèrent durant la première décennie de l'après guerre 14-18 toutes ces familles nombreuses, la plupart avec les enfants très jeunes bien sûr; familles paysannes du nord de l'Italie principalement, dans la région Midi Pyrénées, la guerre ayant hélas fait de gros ravages chez l'agriculteur.

Autre raison et non la moindre, la sinistre montée du fascisme. S'il est de règle de ne pas faire de politique dans les associations telle que la nôtre, vous me permettrez quand même de vous affirmer que Mussolini n'était pas un homme élu démocratiquement comme le prétendaient certains. Il a commencé sa montée au pouvoir en 1919 par les violences et les assassinats ; créé en 1921 le parti national fasciste fait la marche sur Rome, capitale, en 1922 ; il s'est installé au gouvernement aidé par le conseil du fascisme et de la milice qui se composait en majorité des pires criminels, qu'il avait recrutés dans les prisons à condition qu'ils exécutassent à la lettre les ordres qu'il donnait. Ils étaient alors libérés.

En 1924, le 10 juin, il fit enlever le principal opposant Matteotti : on le retrouva mort. Le « Petit roi » Vittorio Emmanuelle assistait de loin, cautionnant par son silence bien au chaud dans son palais. Puis vers 1927 le désir de conquêtes, guerres d'Erytrée, d'Ethiopie.

1936-1939 : intervention aux côtés d'Hitler dans la guerre d'Espagne. Sans son aide, le désastre que fut cette guerre n'aurait pas été, Franco ne disposant que de 25 000 hommes ; son cher ami Mussolini lui en donna 70.000.

En 1940 le bouquet final fut la déclaration de la guerre à la France et un peu plus tard la campagne de Russie où il envoya 250.000 petits soldats. Bien peu d'entre eux revirent le sol natal.

A noter aussi que tout chef de famille n'adhérant pas au parti fasciste se voyait refuser tout emploi. Et si les enfants le dimanche matin ne défilaient pas dans la rue chemise noire et bras tendu, ils étaient exclus des écoles.

Recrutement pour la France

Les familles étaient sollicitées par les propriétaires de fermes soit par l'intermédiaire du consulat d'Italie, soit en Italie même ; après quoi ils s'installaient tant bien que mal avec un contrat de métayage le plus souvent.

A signaler aussi quelques régisseurs de biens ou hommes d'affaires qui louaient

des domaines assez importants et venaient les exploiter avec la main d'oeuvre qu'ils commandaient là-bas.

Ainsi donc tournait notre pays d'origine, mais je tiens à dire que lorsque Mr Odol affirme que les Italiens ont sauvé l'agriculture lauragaise, il est un peu trop généreux envers nous, car venir en France en ces années là pouvait s'appeler sortir d'un sacré carcan, pour vivre enfin dans un pays libre avec du travail et du pain sur la table.

Evidemment les premiers temps s'avèrent assez difficiles, surtout en ce qui concerne la langue à laquelle ils ne comprenaient rien. Ils prirent vite le dessus, grâce au bon accueil et aux services rendus par le voisinage, mis à part quelques rares cas qui prétendaient qu' « *ils venaient, ces macaronis, foutre la pagaille et manger le pain des français.* » Je les comprends et je les comprends encore lorsqu'ils m'appelèrent « l'Italien de Mauremont » - né en 1928 à Montesquieu !

Ma famille

En ce qui me concerne, je suis né ici, sur les hauts coteaux de Montesquieu, dernier de la couvée de six frères et une soeur, lesquels auraient été plus qualifiés pour parler de cet épisode. Hélas je reste le seul survivant. J'ai heureusement, gravés dans ma mémoire, des souvenirs très lointains.

Ma famille arriva donc je crois savoir à la Toussaint 1924 à la ferme « En Mariou », métayers des Beautrot-Bonnerterre, venant de cette grande province du Piémont Cunéo de la vallée de la Sture entre les Alpes et Turin.

En même temps ou à peu près, plusieurs familles piémontaises les imitèrent, par exemple la famille Costamagne parents ou grands parents de Madame le Maire de Montgiscard, Mme Voinchet. Familles Spada, Favole, Castagnimo, deux familles Olognero, Charles et Baptiste, ces deux derniers à Villenouvelle. Fermes La Lie et Robali chez de Rigaud.

Bien sûr arrivèrent aussi les familles originaires de Trévis, Padoue, Vicence, et un peu plus au Nord Bergame et Frioule. Et c'est certainement la Vénétie qui fournit le plus de familles, cette région très fertile en soi mais réduite en surface ayant particulièrement souffert de la guerre de 14-18, des combats très durs et meurtriers s'y déroulèrent pour arrêter des ennemis très barbares qu'étaient les autrichiens.

J'ai déjà fait allusion et je tiens à saluer, au nom de tous mes parents et amis à ce jour disparus, la courtoisie et l'aide du voisinage.

Parlons un peu aussi avec objectivité et franchise des rapports avec les propriétaires qu'on appelait plus couramment les « patrons » -- que l'on veuille bien me pardonner si je froisse quelqu'un - patrons auxquels ils étaient fidèlement soumis étant donné le manque de moyens qu'ils avaient. Le logement laissait souvent à désirer même pour ce qui était l'essentiel. Mes souvenirs les plus marquants portent sur 14 années consécutives vécues en tant que métayer de 1932 à 1946. Si moi-même j'étais en âge de scolarité de 1934 à 1943, six frères et soeur ainsi que nos parents assuraient sur cette ferme de 40 hectares un revenu substantiel en matière de récoltes : blé, maïs, fourrages ainsi que l'élevage, étable, écurie, basse-cour, le tout à partager.

Cependant nous vécûmes dans chambres et cuisine sans évier et toutes les fenêtres dépourvues de volets à tel point que l'hiver, le matin pour nous laver le bout du nez, nous enlevions la pellicule de glace sur l'eau. Notre maman allait aussi durant tout ce temps chercher l'eau avec deux seaux à 250 mètres de la ferme.

L'ayant consulté, un très bon sourcier nous garantissait 3m³ d'au par jour en creusant un puits à 8 mètres de profondeur à 50 mètres de la ferme. Ils ne le firent

point creuser car cela aurait coûté de 250 à 300 francs, c'était trop cher !... Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Nous partîmes à la Toussaint 1946, j'avais 18 ans, après avoir partagé sans aucun problème vaches et chevaux que nous avions élevés. Nous nous quittâmes en bons amis et avec beaucoup de respect.

Permettez-moi la petite anecdote finale, bien vraie, je vous assure. Le grand père que j'appellerai le patriarche pleura le jour de notre départ. Je poserai une question : Que pleurait-il ? ou qui pleurait il ?

La traversée de la guerre 39-45

Je pense qu'il ne serait pas logique de ne pas dire quelques mots sur la traversée de la guerre 39-45 pour ces émigrés, notamment pour tous les hommes valides pouvant porter l'uniforme

Tout d'abord, et tant que l'Italie conserva sa neutralité, ils restèrent chez eux bien tranquilles ce qui créa, on le comprend très bien, pas mal de réticences dans les foyers qui avaient tous leurs hommes valides sur le front. Je dirais humblement que la plupart eurent et c'était normal, le souci d'aider le voisinage pour les tâches les plus lourdes.

Mais dès que Mussolini commit l'irréparable sacrilège, en juin 1940, de déclarer la guerre à la France, le gouvernement français obligea tous les hommes en état de prendre les armes à se prononcer Pour ou Contre leur pays d'origine. C'était normal et juste. Bien sûr l'immense majorité opta pour la France. A ma connaissance, seulement deux cas eurent l'audace de signer pour l'Italie, ils furent immédiatement internés en camp de concentration et subirent le traitement qui convenait.

Dans les jours qui suivirent, l'armistice fut signé aux tristes conditions que nous savons. Si les combats avaient duré quelques semaines de plus, on imagine le massacre fratricide qui allait se passer.

Après avoir évoqué ces sombres événements, je clôturerai ce témoignage en parlant de choses un peu plus distrayantes.

Que faisaient-ils ces italiens, on peut dire plus ou moins déracinés comme toute personne qui a quitté son pays ? Ils se rassemblaient dans quelques cafés les jours de foire ou de marché autour d'une table et d'un bon litre de vin, ou bien le soir à la veillée ou le dimanche, partageant une bonne terrine de macaronis ou un bouillon de poule ou bien aussi une polenta et bacala - c'est-à-dire un millas accompagné de morue séchée qu'ils accommodaient à leur façon.

Le repas ne se terminait jamais sans que l'un ou l'autre d'entre eux ne dise : *Adesso femo una cantada ! (Et maintenant on en chante une !* L'un donnait le ton et chacun de sa voix répliquait et on entendait ces immortelles chansons populaires : *quel massolin di fiori che vien da la montagna (ce petit bouquet de leurs qui vient de la montagne)* ; ou bien la chanson du *spassa-camin*, le petit ramoneur, *la mamma di Rosina*, et bien d'autres mélodies moins gaies mais si belles...

Ils aimaient bien aussi jouer aux boules, à la Lyonnaise avec de grosses boules de bois spécial et très dur. Et dès lors que l'un d'entre eux jouait mal à cause d'un verre de rouge de trop, on s'engueulait copieusement se donnant, suivant l'expression, des noms d'oiseaux (mais c'était toujours sans méchanceté et sans gravité) ; un dernier verre avant de rentrer chez soi réconciliait tout le monde. On jouait aussi quelquefois à un jeu de nos jours disparu qu'on appelait « La Mora ». Il se jouait à

deux adversaires qui s'asseyaient face à face de chaque côté de la table. Le meneur de jeu annonçait un chiffre de 1 à 10 et en même temps, il lançait sa main droite au milieu de la table avec quelques doigts ouverts. Il fallait que son adversaire ait le réflexe de lancer lui aussi sa main droite avec suffisamment de doigts ouverts afin que le total des doigts ouverts totalise et ne dépasse pas le chiffre annoncé... Tout cela avec une rapidité considérable et maintes engueulades, une personne dévouée devant quelquefois jouer le rôle d'arbitre...

Conclusion

Comment conclure ce modeste témoignage raconté dans le désordre qui est le mien sans un peu d'émotion ? Je revois gravé dans ma mémoire le visage de tous ces êtres chers, en premier lieu ma famille, mes oncles et tantes, mes cousins et tous ces amis aujourd'hui disparus dont certains prématurément, et il faut le dire, quelquefois par trop de labeur, privations et manque de soins - lesquels ont bien évolué de nos jours et c'est tant mieux.

Il ne me reste qu'à vous remercier d'avoir eu la patience de m'écouter.

Les clochers du Lauragais

Lucien ARIES

Un clocher est un élément architectural d'une église, généralement en forme de tour plus ou moins élevée, qui héberge une ou plusieurs cloches. Il sert de signal à la communauté chrétienne notamment pour l'appel des fidèles d'une paroisse à l'heure de la messe. Il permet de sonner les baptêmes, mariages, les prières (angélus), les alarmes (tocsin) et l'heure. Il est un repère dans le paysage pour se situer et se déplacer.

En Lauragais les premières églises, construites avec les techniques de l'époque et les matériaux locaux (terre crue, bois, mauvaises briques, pierres non équarries et terre) n'ont pas résisté aux injures du temps et aux diverses invasions dévastatrices et destructrices. La couverture était aussi un élément de fragilité quand elle était constituée en bois et chaume, sujette aux incendies et au pourrissement ; sans couverture l'édifice était vite ruiné.

Le Lauragais a conservé un témoin indiscutable du début de la christianisation, avec l'église paléochrétienne à trois nefs et abside ronde, à Montferrand, au seuil de Naurouze, datée du IV^e siècle (vers 390). Les fouilles ont permis de mettre à jour plus d'une cinquantaine de sarcophages et l'ensemble de ses fondations : nef centrale terminée par une abside ronde, légèrement outrepassée, dont le diamètre serait le même que celui de la première basilique Saint-Sernin de Toulouse.

Cette première église ne comportait évidemment pas de clocher, car c'est au pape Etienne III en 768, que l'on doit la décision d'ériger un clocher, le premier de la chrétienté, pour abriter les trois cloches symbole de la trinité de Rome.

Vers l'an mille, l'arrivée de l'art roman avec arc en plein cintre améliore la technique de construction des églises et conduit à des édifices plus durables. La diffusion de la brique de terre cuite de qualité (brique foraine) et l'habileté des tailleurs de pierre ont aussi contribué au développement de ce type de construction. Le Lauragais se pare alors de clochers particuliers, murs ajourés porteurs de cloches, tandis que le pays du nord construit des clochers élancés et pointus.

Dans la partie est du Lauragais et notamment côté audois les constructions se font en utilisant la pierre locale ou des carrières de la Montagne Noire ou des coteaux (Villeuve-la-Comptal, Mas-Saintes-Puelles et autres). Côté toulousain le matériau de choix sera la brique foraine dont la cuisson à température élevée conduit à une résistance mécanique remarquable.

Edifices romans

Les clochers romans, les plus anciens clochers du Lauragais, sont peu nombreux. Selon leur forme les clochers romans se divisent en deux types :

- **le clocher-mur pignon (triangulaire)**, comporte généralement trois baies campanaires(ouilles), ouvertures avec arc en plein cintre. Très typés, de petite dimension (une quinzaine de mètres), massifs, trapus, la simplicité de leurs lignes et leurs silhouettes élégantes leur confère une exceptionnelle pureté. Le clocher-mur en pignon clôt, côté ouest, une nef unique de style basilical, avec presque toujours une entrée sur le côté sud pour ne pas affaiblir la rigidité du clocher-mur.

Ce type de clocher se retrouve dans les églises suivantes : Saint-Pierre-d'Alzone à Montferrand (église du XI^e siècle), Notre-Dame à Cazalrenoux (église du XI^e siècle), Notre-dame de Payra-sur-l'Hers (XI^e siècle, clocher du XVIII^e siècle), Notre-dame de l'Assomption à Baraigne (XII^e siècle, clocher restauré au XVIII^e siècle), Notre-dame à Montferrand, situés sur le sommet (vers le 1300).

Les clochers-murs pignons (triangulaire) des plus modestes églises romanes ne possèdent qu'une seule baie campanaire, comme celui de l'église Saint-Martin à Vaudreuille, préromane (église du XII^e siècle). D'autres au contraire possèdent 5 baies campanaires, tel le clocher de l'église dédiée à saint Baudile à Aignes, rare clocher-mur construit sur la façade sud.

Dans certains de ces clochers le pignon triangulaire est accosté par deux pinacles généralement à couronnement pyramidal, comme celui de l'église Notre-Dame à Payra-sur-l'Hers (église du XI^e siècle, clocher du XVIII^e siècle probablement en remplacement du clocher-mur primitif).

- **Le clocher peigne ou à arcades**, sans pignon pointu se termine par une ligne horizontale, généralement avec 4 baies campanaires, comme celui de l'ancienne église romane de Belpech dont il ne reste que la façade (XII^e siècle) de 25 mètres de hauteur, ou celui de l'église Saint-Pierre de Mayreville, canton de Belpech (église du XII^e siècle). Ils présentent parfois des créneaux, comme celui de l'église de Plaigne, canton de Belpech (église du XII^e siècle) sommée de 6 merlons.

Edifices gothiques

Après la croisade contre les Albigeois (1209 1229), le style gothique, venu de l'Ile de France, caractérisé par ses voûtes sur croisées d'ogives, s'impose en Lauragais. Le clocher-mur typique du Lauragais persiste en s'adaptant parfois au style gothique en troquant son arc en plein cintre contre des arcs en mitres, type gothique méridional ou toulousain ; le clocher tour se développe.

Clocher-mur pignon (triangulaire) : Eglise Saint-Etienne de Baziège (XIV^e siècle), clocher avec 5 baies campanaires, arcs en mitre, encadré par deux tourelles carrées descendant jusqu'au sol, percé de deux portails à la fin du XIX^e siècle- Eglise Saint-Saturnin d'Ayguesvives (XVI^e siècle) clocher mur massif avec 5 baies campanaires de style roman, le premier étage du clocher est encadré par deux édicules polygonaux couverts en mitre qui peuvent s'apparenter à des sommets de tours latérales. Les clochers des églises de Montgeard et Nailloux sont apparentés à ce type.

Clocher-mur entre deux tourelles, sans pignon : Eglise Notre-dame de Villefranche-de-Lauragais (XIII^e siècle), clocher-mur reposant sur un mur massif percé d'un porche, clocher-mur encadré par deux tourelles polygonales, 6 baies campanaires

avec des arcs en mitre. Eglise Saint-André de Montgiscard (XIV^e, XVI^e, XIX^e siècle) deux tours polygonales encadrent les deux étages du clocher-mur possédant 6 baies campanaires de type gothique toulousain avec des arcs en mitre. Eglise Saint-Saturnin de Villeneuve (XVI^e siècle) avec deux tours rondes et 5 baies sommées d'arcs en mitre.

Clocher tour octogonale : c'est le type de clocher des grosses bourgades ou de villes disposant de moyens financiers plus importants, tel le clocher porche de Castelnaudary avec ses 47 mètres de hauteur, bâti sur la base d'une tour carrée du XIII^e siècle de 25 m, une tour octogonale de 25 m surmontée d'une flèche de 12m portant une boule a été édifée en 1723, avec des baies à arcature romane. Citons aussi : l'église de l'Assomption de Fanjeux du XIII^e siècle (1278-1281) avec des baies en arcature brisée (gothique), l'église collégiale Saint-Félix de Saint-Félix-Lauragais avec des baies en arcature brisée (gothique) et l'église Notre-Dame-des-Miracles d'Avignonet avec sa flèche pyramidale à crochets (voir article de Daniel Bonheure).



Notre-Dame de l'Assomption, Baraigne 12^{ème} et 18^{ème} siècle

Le clocher d'Avignonet Lauragais, édifice militaire payé par le pastel.

Daniel BONHOURE

Il est évident que l'église gothique actuelle n'est pas le premier édifice religieux de l'ancien castrum d'Avinionne.

Il a très probablement remplacé une petite église romane, dédiée à Notre Dame des Anges, édifiée peut-être à la place du chevet de l'église Notre Dame des Miracles actuelle.

Pour le moment aucun document n'apporte une date sur les époques de construction de l'église et du clocher d'Avignonet.

Il faut écouter les spécialistes de l'art gothique qui estiment le début de la construction vers 1320. Si on se base sur cette date et si on se réfère à l'Histoire et aux éléments de construction d'autres édifices datés, on retrouve les étapes d'édification qui ont duré 200 ans.

Pourquoi un tel édifice ? En réaction contre le massacre des inquisiteurs ? Si oui, à partir de 1319 la réaction s'est accrue. Il suffit de regarder qui était le deuxième évêque de St Papoul, Raymond de Mostuéjols (1319-1327) :

- ❖ Chapelain du cardinal Jacques Dueze qui deviendra pape en 1316, sous le nom Jean XXII
- ❖ En 1317 nommé évêque de St Flour, il préside de nombreux tribunaux qui statuent sur des affaires délicates ; hérésies,...
- ❖ Il co-préside avec son voisin aussi évêque de Pamiers, inquisiteur notoire un tribunal de l'inquisition
- ❖ En 1334 il participe au conclave qui élit Jacques Fournier pape, Benoit XII.



En **1316** le commandeur des hospitaliers de Pexiora demande aux consuls d'Avignonet, 2 sols tolzas par sétérée (0,6 hectare) de culture **pastel** sur le domaine de Gaulech. Donc le début de la construction de l'église actuelle sous le vocable Notre Dame la Belle correspond bien à ce premier apogée moins connu du pastel. La démolition de la petite église romane a eu lieu entre 1310 et 1320.

La guerre de Cent Ans va modifier les plans du clocher. En 1345 les faubourgs de Toulouse sont ravagés par les Anglais. En 1348 s'abat la colère de Dieu, avec famines, pestes, guerres, tout s'immobilise.

Aujourd'hui on peut encore voir la trace du coup d'arrêt au dessus des arcatures basses du clocher situées au niveau de faîte de toit de l'église d'aujourd'hui.

En 1372, Charles V ordonne que toutes les églises paroissiales deviennent des édifices de défense. Depuis 1345 l'église et clocher étaient devenus un lieu de refuge, comme l'attestent la porte condamnée de l'escalier du clocher, les baies aveugles du clocher ou les traces de poutres de hourds sur les contreforts sud de l'église.

Les sièges de guetteur à la base de la flèche prouvent la qualité de poste d'observation militaire.

Donc il est difficile de savoir quels travaux, ont été réalisés de 1348 à 1475 : adaptation à la défense, réparations faites à la hâte,...



En 1475, avec le début du véritable apogée du pastel les travaux vont reprendre avec frénésie pour peut-être se terminer le 22 février 1512.

ⁱ Cette communication constitue une version actualisée de l'article paru dans *Histoire et images médiévales*, n° 5, décembre 2005, p. 34-38. Depuis nous avons pris connaissance de l'article de Nicolas Civel « Sceaux et armoiries de Simon comte de Leicester et de la maison de Montfort », *Revue française d'héraldique et de sigillographie*, t. 66, 1996, p. 83-99. Nous n'avons en revanche pas pu lire la version réactualisée de cette étude dans sa thèse : *La fleur de France : les seigneurs d'Ile de France au XII^e siècle*, Turnhout : Brepols, 2006, 602 p. Nous renvoyons donc le lecteur pour toute précision utile aux travaux de N. Civel qui font autorité en la matière, si ce n'est que dans son article, N. Civel suit la généalogie établie par Rhein qui est assez fautive. (Voir note suivante).

ⁱⁱ Michel Roquebert, *Simon de Montfort, bourreau et martyr*, Perrin 2005, a montré que depuis les travaux de A. Rhein, *La seigneurie de Montfort en Iveline...*, Versailles, 1910, l'on confondait en une seule personne Simon V avec son père Simon IV décédé avant 1195. C'est-à-dire que l'on faisait d'Amicie de Leicester, la seconde épouse de Simon III

alors qu'elle était l'épouse de son fils Simon IV. C'est aussi à M. Roquebert que l'on doit d'avoir évalué la date de naissance approximative de Simon V.

ⁱⁱⁱ Le rapprochement du sceau et de la charge de gruyer a été fait par Maquet (A.), de Dion (A.), *Nobiliaire et armorial du comté de Montfort-l'Amaury*, Rambouillet, 1881. Boyer (Charles), « Les sceaux de Simon de Montfort », *Mémoires de la Société des arts et des sciences de Carcassonne*, (1955-56) série 4, tome 2 (1959) pp. 187-189. Léchauguette (P.), « La charte lapidaire de Simon de Montfort dans l'église de Saint-Arnoult-en-Yvelines », *Au pays de la Renarde. Société historique et archéologique de Saint-Arnoult en Yvelines*, n° 11, juillet 1970, p. 2-15.

^{iv} Une empreinte très fragmentaire de 90 mm de diamètre, datée d'avant 1181 du sceau de Simon III comte d'Évreux est conservée. (D 902 et D 902 bis). Elle montre sur le revers (D 902) un cavalier sans armes. Le cavalier tient de sa main droite la bride du cheval et a la main gauche repliée sur son buste. Même si sa tête n'est pas conservée, la position des bras exclut qu'il ait pu tenir un cor de chasse. Les portions conservées du champ du sceau ne montrent ni arbre ni chien. Cependant le fait que le cavalier soit sans armes suggère qu'il se trouve à la chasse. L'avers du sceau montre au contraire Simon III en cavalier armé d'une lance et d'un bouclier.

^v B.n.F ; ms Clairambaut 995, fol. 26 v° et ms. latin 5441-1, p. 260. Voir P. Bony, « Les sceaux des deux sœurs de Beaumont-Leceister, Amicie et Marguerite, au début du XIII^e siècle », *Revue française d'héraldique et de sigillographie*, tome 60-61, 1990-1991, p. 31-45 et N. Civel, *Op. cit.* p. 92.

^{vi} L. Douët d'Arcq, *Inventaire des collections de sceaux de l'Empire*, Paris : Imprimerie impériale, 1863, sceau 707. Moulage : Archives de France, Service des sceaux, D 707. Dans la suite de l'article la lettre D suivi d'un numéro désigne à la fois le sceau dans l'inventaire de Douët d'Arcq et la cote du moulage conservé aux Archives nationales.

^{vii} Voir note 5

^{viii} Cela suppose l'adoption de ces armoiries avant 1195. N. Civel, *Op. cit.*, p. 92.

^{ix} Empreintes datées de 1226. D 709 et D 709 bis.

^x Le vitrail est réalisé vers 1220, soit peu après la mort de Simon V et doit donc représenter son fils aîné, Amaury. Voir Pinoteau (H.) et Le Gallo (Cl.), « L'Héraldique de saint Louis et de ses compagnons », *Les cahiers nobles*, n° 27, 1966, p. 22 et Delaporte (Y.) et Houvet (E.), *Les vitraux de la cathédrale de Chartres, histoire et description*, Chartres, 1926, p. 458-460.

^{xi} Sceau d'Amaury comte d'Evreux et de Gloucester conservé sur une empreinte datée au plus tard de 1216, D 10138 et 10138 bis.

^{xii} Dans la majorité des représentations le lion des Montfort a la tête tournée vers la gauche pour le spectateur. Le bouclier étant tenu à la main gauche, la tête est donc tournée vers l'avant, cas le plus fréquent dans l'héraldique médiévale. Cependant sur ses deux premiers sceaux Simon fait figurer un lion avec la tête tournée vers la droite pour le spectateur, ce qui se dit contourné en langage héraldique. Pour le premier sceau il s'agit semble-t-il uniquement d'une question de représentation : l'artiste ayant figuré Simon chevauchant vers la droite il a figuré le lion dans le même sens. Pour la même raison les lions figurés sur les housses des chevaux sont toujours tournés vers l'avant dans le même sens que le cavalier, par exemple sur les trois sceaux d'Amaury de Montfort et celui de son fils Jean. Reste le contre-sceau D 708 bis où le lion est contourné. S'agit-il d'une erreur du graveur du sceau ?

^{xiii} Michel Pastoureau, *Traité d'héraldique*, Paris : Picard, 1993, pp. 136-143.

^{xiv} Laurent Macé, *Les comtes de Toulouse et leur entourage, XII^e - XIII^e siècles, rivalités, alliances et jeux de pouvoirs*, Toulouse : Privat, 2000.

^{xv} *Chronicon universale*, éditée par A. Cartellieri et W. Stehle, *Conronicon universale anonymi Laudunensis von 1154 bis zum Schluss* (1219), Leipzig/Paris, 1909, p. 82 et 85.

^{xvi} *Chronica latina regum Castellae*, éditée par L. Charlo Brea, *Chronica hispana saeculi XIII*, (Corpus Christianorum, Continuatio Mediaevalis, LXXIII), Turnhout 1997, p. 67.

^{xvii} Anselme de Sainte-Marie (augustin déchaussé), *Histoire de la maison royale de France et des grands officiers de la Couronne*, tome 2, Paris : chez Estienne Loyson, 1674, p. 7.

^{xviii} Empreinte datée de 1221, D 748 et 748 bis.

^{xix} Empreinte datée de 1230, de 80 mm. de diamètre, D 710 et 710 bis.

^{xx} Empreinte datée de 1234, D 712 et 712 bis.

^{xxi} N. Civel, *Op. cit.* p. 94.

REVUE
DE
PRESSE

Annales A.R.B.R.E - n° 21 – Année 2010

Vendredi 22 janvier : **Les Noms de Rivières et de Ruisseaux du Lauragais**

Une assistance nombreuse est venue saluer la sortie du nouveau livre de Lucien Ariès « Les noms de rivières et de ruisseaux du Lauragais ». Robert Gendre, Maire de Baziège, géographe de formation, après avoir rappelé l'importance vitale de l'eau et des cours d'eau en général, s'est félicité de la parution de cet ouvrage qui fait suite au dictionnaire des noms de lieux du Lauragais, paru en 2008 ; il a souligné la rigueur scientifique avec laquelle ce travail de fourmis a été conduit : près de 500 noms de cours d'eau ont été ainsi répertoriés et analysés, cartes à l'appui.

Dans sa présentation Lucien Ariès a montré que les noms des petits cours d'eau, ruisseaux et autres ruisselets venaient le plus souvent de l'occitan et qu'ils évoquaient des éléments caractéristiques du terroir traversé comme la flore, la faune ou l'activité humaine. Par exemple, de nombreux petits cours d'eau ont conservé le souvenir des bois et forêts aujourd'hui disparus : ruisseau de la Selve, ruisseau de la Fage (forêt de hêtres) etc.

Par contre les plus grands cours d'eau du Lauragais, éléments majeurs du territoire qui ont structuré l'espace et conduit à l'organisation de l'habitat, possèdent des noms solidement ancrés au terroir venant de la nuit des temps ; ces noms sont issus des premières strates linguistiques correspondant au peuplement antérieur à la venue des populations celtes (indo-européens), il y a plus de 2000 ans. Prenant les grandes rivières lauragaises les unes après les autres, l'Hers, la Sausse, la Saune, la Marcaissonne, la Hise etc., Lucien Ariès a expliqué l'origine et le sens de leur nom et a invité les auditeurs à remonter aux sources en lisant son ouvrage.



VENDREDI 5 FEVRIER

Veillée occitane

LA VIGNE ET LE VIN EN LAURAGAIS

Pour sa traditionnelle veillée occitane, l' A.R.B.R.E avec le concours du Groupe Canto Laouseto avait choisi d'évoquer le culture de la vigne et la production du vin en Lauragais et plus particulièrement à Baziège.

Dans son rappel historique très complet, Pierre Fabre a rappelé que la culture de la vigne en Lauragais remonte à plus de deux mille ans et que l'oïdium puis le phylloxera décimèrent le vignoble baziégeois au 19ème siècle. Ensuite ce sont d'anciens propriétaires de vignes baziégeoises Antonin Esparbié, Louis Bruno et Georges Mercadal, rompus aux métiers de la vigne et du vin qui se succédèrent à la tribune pour évoquer les différents travaux depuis le cep jusqu'au tonneau, anecdotes à l'appui.

Dans la monographie de Baziège, Gustave Lafage, instituteur, indique qu' en 1885 la commune possède 117 hectares de vigne, pour une surface totale de 1970 hectares et une population de 1427 habitants. Avec l'échéance des céréales la culture de la vigne prend de l'ampleur et en 1932 la commune possède plus de 200 hectares de vigne, si



bien que pratiquement toutes les métairies produisaient leur propre vin et que de nombreux villageois possédaient quelques rangées de vigne pour satisfaire la consommation familiale. Les coins privilégiés étaient situés sur les coteaux du Rouquet et de la Lantaèse De nos jours, ces vignes ont pratiquement toutes disparues.

La soirée s'est déroulée au rythme des chants et danses du Groupe Canto Laouseto, avec les dictions d'Yvonne Péchalrieu et les histoires de Lydie Sylvestre. Le French Cancan étaient au rendez vous ! Pendant le verre de l'amitié qui a suivi, l'auditoire a pu visiter l'exposition de vieux outils proposée par les conférenciers et par Francis Daydé (Montlaur), avec dégustation de crêpes



d'oreillettes et de merveilles, chandeleur oblige, confectionnées par d'aimables bénévoles

FLOREALES HISTORIQUES DE BAZIEGE

27 MARS 2010

La sixième édition des Floréales historiques de Baziège a donné pleine satisfaction aux organisateurs de l'A.R.B.R.E., car amateurs et férus d'histoire sont venus nombreux pour débattre des grands événements qui ont marqués notre région.

Créée en 2005 cette manifestation veut être le pendant des Médiévales d'Automne. Les auditeurs viennent des quatre coins du Lauragais, de Toulouse et de Carcassonne, pour écouter à Baziège au delà de simples conférences d'histoire, le résultat des travaux de chercheurs confirmés en quête de plus de vérité. Si les Médiévales ont bâti leur succès sur le thème de la croisade contre les Albigeois, les Floréales s'ouvrent plus largement à tous les autres grands événements. Madame Chantal Auriol, Maire adjoint, a rendu hommage au travail de l'association dans son allocution d'ouverture.

Michaël Tonon de l'Institut Géographique National membre de la Société Mythologique Française a mis en lumière une triade de dieux gaulois qui ont impacté durablement la mentalité collective jusqu'au Moyen Age; certaines caractéristiques de leur culte se retrouvent encore de façon troublante plus de mille ans après. Richard Hilton autre membre de l'IGN, féru de cartographie aérienne, prenant le cas de Fourquevaux en 1662, a montré comment le traitement informatique des données extraites des registres fonciers anciens (terrier, compoix) permet de reconstituer le parcellaire des communes. Deux sujets entièrement nouveaux pour l'A.R.B.R.E. L'association éditera les textes des conférences dans son bulletin.

Pour terminer, Henry Ricalens, historien bien connu du Lauragais, a fait l'honneur aux organisateurs de présenter et dédicacer son ouvrage « La peste en Lauragais ». En conférencier de talent il a tenu en haleine toute une assistance transportée cinq cent ans en arrière. Henry Ricalens a obtenu le Prix des Jeux Floraux (Médaille Vermeil) pour ce nouveau livre, nous lui adressons nos vives félicitations.



Vendredi 23 avril.

Les débuts de la 2^{ème} guerre mondiale

Il y 70 ans, le 22 juin 1940, à Rethondes était signé l'armistice. Pour retracer les événements et les circonstances qui ont conduit à cette autre guerre après celle qui devait être la « der des der », Pierre Fabre s'est appuyé pour sa conférence de nombreux documents d'époque.

Entre le 1^{er} septembre 1939 où les troupes d'Hitler entrent en Pologne, suivi de la déclaration de guerre du 3 septembre de l'Angleterre et de la France et l'armistice, moins de dix mois se sont écoulés. A la « drôle de guerre » campée à la ligne Maginot, qui prend fin le 10 mai avec l'invasion de la Belgique et les Pays-Bas, succède une guerre éclair de 1 mois qui conduit l'armée allemande à Paris le 14 juin. Avec des croquis précis Pierre Fabre a expliqué le contournement à travers la forêt des Ardennes réputée infranchissable, par les troupes du Führer. Avec près de 2 millions de soldats français prisonniers, le pays est abasourdi.

Pour fuir les troupes ennemies, c'est l'exode qui gagne les villes de province. Après l'armistice la France sera coupée en deux par la ligne de démarcation : au nord la zone occupée dont l'administration est dirigée par l'armée allemande et au sud la zone libre. Il faudra quatre longues années pour que le pays sorte du cauchemar de l'occupation.

Le débat très animé qui a suivi la conférence montre que le souvenir de ces tristes pages d'histoire est bien présent dans la mémoire de nos aînés et qu'il suscite encore de nombreuses questions.

L'A.R.B.R.E. prépare pour 18 mai la conférence avec Jean-Pierre Suzzoni intitulée « Pierre de Saint-Roman, aviateur oublié de l'aéropostale.



Lundi 3 mai : Réception d'un groupe d'une quarantaine d'élèves du lycée Marie Curie de Tarbes.

L'association A.R.B.R.E. a reçu à Baziège un groupe d'une quarantaine d'élèves du lycée Marie Curie de Tarbes dont le projet pédagogique portait sur "l'Occitanie cathare au moyen Age, au cours de leur voyage d'études qui devait ensuite les conduire sur les sites de Fanjeaux, Mirepoix, Montségur, Minerve, Lastours et Termes. Le groupe s'était arrêté à Toulouse pour une visite commentée et guidée des quartiers anciens de la ville et son histoire au Moyen-âge.



Sous la houlette de leurs professeurs ils avaient choisi Baziège pour leur périple occitan-cathare pour sa renommée, à travers la manifestation des Médiévales organisée chaque année mi-novembre sur le principal thème Croisade et catharisme. Après l'allocution de bienvenue de Robert Gendre, maire de Baziège et de Lucien Ariès Président de l'A.R.B.R.E., la causerie avec débat de Pierre Fabre Vice-président a porté sur la très fameuse bataille de Baziège de 1219, gagnée par les occitans contre les armées de Montfort.

Au cours de la visite du Champ de Bataille, plaine des Boulbènes, la discussion avec les élèves a porté sur les trois différentes phases de la bataille et sur une éventuelle présence de remparts autour de la ville. Après un goûter offert par la mairie, le groupe a regagné le car pour poursuivre leur périple sur les pas de Simon de Montfort.

Vendredi 23 mai

Pierre de Saint-Roman : un aviateur injustement oublié

L'association A.R.B.R.E. a invité Jean Pierre Suzzoni pour retracer l'exploit de Pierre de Saint-Roman, originaire de Fourquevaux, premier aviateur à avoir réussi avec son équipage (Mouneyrès et Petit) la traversée de l'Atlantique Sud entre Saint-Louis (Sénégal) et le Brésil. Cela s'est passé au printemps 1927....

Le capitaine de Saint-Roman a le projet de nouer des liens entre la France et l'Amérique du Sud, pour des raisons familiales et pour développer les liaisons aériennes sur ce continent ; le projet est d'y faire une tournée en avion avec escales dans les 52 plus grandes villes. Par commodité il décide de se rendre en Amérique du sud par la voie des airs et non par bateau, bien que plusieurs tentatives aient déjà échoué....

L'avion est un Farman Goliath qui peut être transformé en hydravion. Il est autorisé à réaliser ce raid dans la configuration hydravion mais un accident d'amerrissage à Casablanca oblige l'équipage à remettre le train d'atterrissage. Bravant les autorités, ils quittent le continent africain le 5 mai 1927 à 6 h 30 et ... ne donnent plus aucun signe de vie. Les recherches entreprises au large des côtes brésiliennes ne donnent rien mais 44 jours plus tard on trouve un radeau sans personne à bord dont les éléments prouvent que l'équipage a atterri sur une plage brésilienne bordée de falaises infranchissables et vraisemblablement immergée à chaque marée haute.

Leur exploit qui n'avait pas l'aval des autorités est malheureusement tombé dans un oubli total.

Jean Pierre Suzzoni a su faire revivre les faits avec beaucoup de précision, illustrations à l'appui avec un public très attentif. Au cours du débat, cette traversée a été replacée dans le contexte de l'aéropostale et du phare aéronautique de Baziège.



Lundi 2 Août : Les chemins de St Jacques : La voie d'Arles

Dans le cadre de l'année jacquaire 2010, l'association A.R.B.R.E. et la municipalité de Baziège ont accueilli les marcheurs de la voie d'Arles, avec une conférence débat portant sur les témoignages jacquaires présents en Lauragais, notamment le long des routes menant à St Jacques de Compostelle.

Dans son exposé, Lucien Ariès a rappelé que le Lauragais est sur l'une des routes les plus emblématiques de tous les chemins antiques : la voie venant d'Arles et de Saint-Gilles mène les pèlerins à Saint-Jacques-de-Compostelle, depuis le Moyen-âge. Les comtes de Toulouse s'honoraient de porter le titre de Comte de Saint-Gilles. Les pèlerins empruntaient l'itinéraire par Revel ou par Castelnaudary jusqu'au seuil de Naurouze et Baziège jusqu'à Toulouse.

Les témoignages jacquaires en Lauragais sont nombreux : statues et vitraux de Saint-Jacques et de Saint-Roch patron des pèlerins, avec bourdon et coquilles cousues sur la poitrine, l'épaule ou le chapeau à large bord. D'autres

témoignages ont disparus, tels ces hôpitaux, lieu d'hébergement spécifique des pèlerins, le plus souvent à l'extérieur des agglomérations, pour palier la fermeture des portes des villes la nuit. Celui de Baziège (hôpital St Robert) était situé à l'entrée est de la ville (porte de Cers) et jouxté le cimetière (en venant de Toulouse, terrain communal à droite après le cimetière).

L'assistance était nombreuse pour discuter et prendre le verre de l'amitié avec les marcheurs de ce 2^{ème} relais Pédestre européen nommé « Europa Compostella 2010 » et les membres de l'Association des Chemins de St Jacques en Occitanie.



• ::≡•••••≡• ::•

15 Août : **Les Médiévales en deuil** **Hommage à Jean Duvernoy**

Jean Duvernoy s'est éteint dans son sommeil mercredi dernier, à l'âge de 93 ans. Par ses conférences et ses participations écrites aux Médiévales de Baziège, depuis leur création en 1995, il a fortement contribué au renom de cette manifestation phare de l'association A.R.B.R.E. notamment sur le thème du catharisme et de la Croisade contre les albigeois.



Docteur en droit, licencié ès lettres, à la fois juriste et historien, originaire de Montbéliard, Jean Duvernoy s'est consacré à l'étude et la traduction des sources historiques des hérésies médiévales et de l'inquisition, dont le Registre d'inquisition de Jacques Fournier alors évêque de Pamiers et la chronique de Guillaume de Puylaurens. La publication de nombreux ouvrages, notamment *La religion des Cathares* et *Le dossier de Montségur*, lui ont valu reconnaissance et notoriété.

Fidèle des Médiévales de Baziège, le 14 novembre 2009, à l'âge de 92 ans, il avait effectué une brillante conférence, très appréciée du public venu comme toujours très nombreux l'applaudir. Doué d'un esprit vif, indépendant, modeste, avec un sens de l'humour peu ordinaire, généreux de son savoir, Jean Duvernoy manquera à toute la communauté d'historien.

Le bureau et les membres de l'association A.R.B.R.E., Robert Gendre Maire de Baziège et les membres du Conseil municipal adressent à Madame Jeannine Duvernoy son épouse et à sa famille leurs sincères condoléances.



1^{er} octobre 2010

Les Italiens en Lauragais Conférence de Laure Teulières avec le témoignage de Louis Bruno

La conférence sur la migration italienne en les deux guerres a été accueillie par un public chaleureux venu en grand nombre écouter Laure Teulières, maître de conférences à l'université de Toulouse le Mirail, spécialiste de l'histoire du fait migratoire et de l'immigration. Issu de cette immigration, Louis Bruno a apporté une touche personnelle majeure, avec son témoignage, anecdotes à l'appui et beaucoup d'humour.

Soucieuse de replacer cette immigration dans la contexte socio-économique de la France à cette époque, la conférencière a brossé un tableau sévère de l'état de nos campagnes au lendemain de la grande guerre. La dépopulation, après l'hécatombe de 14-18, associée à une forte baisse de natalité a conduit au délaissement des terres agricoles au profit des pacages et à la multiplication des friches ou jachères. Le problème de la surpopulation en Italie trouva des éléments de solution dans le midi toulousain jusqu'à Carcassonne et notamment en Lauragais.

L'immigration agricole italienne a été initiée, encouragée et applaudie par les élites du temps. Ils sont venus essentiellement du nord de la Péninsule, Vénétie, Frioul, Piémont et Lombardie, plus marginalement Emilie et Toscane. L'apport de la migration italienne pour

redresser l'agriculture de notre région est incontestablement reconnue par tous. Les questions de l'accueil des immigrés par la population locale, de leurs conditions de vie et de leur implication durant la deuxième guerre mondiale ont été bien exposés et largement débattues avec le public. La parole étant donnée à la salle de nombreux témoignages ont pu être recueillis.

A la fin de la conférence, Laure Teulières a dédié son livre « Immigrés d'Italie et paysans de France 1920 1944 », édité par les Presses Universitaires du Mirail.



VOYAGE CULTUREL DE L'A.R.B.R.E. EN PAYS ALBIGEOIS

Dans le cadre du 800^{ème} anniversaire de la croisade contre les albigeois, l'association A.R.B.R.E. s'est rendu dans la cité qui a donné son nom au mouvement religio-culturel du XI^e et XII^e siècles mieux connu sous le nom de catharisme.

C'est bien dans l'albigeois, région qui s'étendait alors jusqu'à Béziers, Montpellier et Carcassonne, que les cathares furent le plus ouvertement tolérés par le pouvoir féodal, avec notamment la création d'évêchés cathares. Le vicomte Raymond Roger de Trencavel perdit son fief en 1209 lors de la prise de Carcassonne par les croisés. Albi rentré dans le fief de la famille Trencavel au X^e siècle, revint dans le catholicisme sans trop de résistance avec l'imposante cathédrale fortifiée Sainte-Cécile édifiée au lendemain de la croisade, orgueilleuse réponse de l'église pour éradiquer définitivement le catharisme.



Mais l'A.R.B.R.E. est aussi allé à la rencontre du riche passé pastellier de la région en se rendant dans la pointe nord du fameux triangle du pastel Albi – Toulouse – Carcassonne, véritable pays de cocagne. A la renaissance, de nombreux bourgeois deviennent rapidement riches et influents grâce à la culture du pastel. C'est l'époque de la construction de nombreuses demeures et hôtels particuliers encore visibles de nos jours dans les rues d'Albi, comme à Toulouse et en Lauragais.



La visite du musée de Toulouse-Lautrec était aussi au programme de la sortie culturelle. Les plus de 1 000 oeuvres, tableaux, lithographies, dessins et affiches exposées font du musée Toulouse-Lautrec la plus grande collection consacrée à l'artiste albigeois.

C'est avec juste raison que le 27 janvier 2009, l'État français a proposé "La Cité épiscopale d'Albi" pour être inscrite sur la liste du Patrimoine Mondial de l'Humanité. A l'été 2010, ce classement a été officialisé par le Centre du Patrimoine Mondial.

Le prochain rendez-vous de l'A.R.B.R.E. est le vendredi 1 octobre à 21h pour une conférence sur les italiens venus en Lauragais entre les deux guerres, en attendant la 16^e édition des Médiévales, les 12 13 et 14 novembre.



MEDIEVALES DE BAZIEGE

Les élèves de l'Ecole Élémentaire de Baziège ont ouvert les MEDIEVALES 2010, sous les feux de la rampe du nouvel espace culturel la Coopé : spectacle avec plus d'une centaine d'acteurs, soigneusement orchestré par les professeurs, haut en couleur, varié, de danses, chants et poésies aux accents occitans sur fond médiéval et costume d'époque. La troupe Tornals a poursuivi par un spectacle de musique et jongleries diverses. Examen de passage réussi pour la Coopé qui a vu à cette occasion un nombre record de spectateurs.



Le colloque d'histoire ouvert par Robert Gendre Maire de Baziège s'est déroulé dès le samedi matin, tandis que le marché de rue résonnait de musique médiévale. Les conférenciers ont d'abord évoqué la genèse des villages du Lauragais, et plus particulièrement des villages circulaires avec leur habitat groupé autour de leur église ou de la place centrale. Les plus grands spécialistes de la croisade albigeoise ont ensuite présenté leurs travaux sur cette période qui a bouleversé le monde occitan. Un public très nombreux était aussi au rendez vous pour



écouter le lecture à trois voix (signée Miquelà Stenta) de la bataille de Baziège de 1219.

Ce colloque était dédié à Jean Duvernoy, fidèle des Médiévales depuis leur création en 1995, disparu au mois d'août. Lucien Ariès, président de l'association co-organisatrice A.R.B.R.E., a rendu hommage à ce pionnier, qui a révolutionné l'approche historique du catharisme en éditant et traduisant les sources essentielles à sa compréhension. Cet hommage a été prolongé par un émouvant récital de Marie Andrée Balbastre, auteur compositeur, chantant l'Occitanie.

Le Cassoulet aux fèves du Chef Vincent était particulièrement goûteux. A cette occasion 12 nouveaux membres ont été intronisés dans l'ordre de la Fève et notamment des baziègeoises comme les professeurs pour la spectacle des élèves Isabelle Cornez, Sabine Genty et Brigitte Mistral, pour les costumes Martine Belloti ainsi qu' Agnès Gares Sanga qui a imaginé et créé un rallye autour des personnages célèbres de Baziège.



Vendredi 3 décembre 2010

Les clochers du Lauragais

Après avoir décrit comment se sont édifiés les églises du Lauragais, siècle après siècle avec leurs spécificités architecturales en relation avec la nature des matériaux locaux utilisés, Lucien Ariès s'est attaché à décrire les différents types de clochers que l'on rencontre en Lauragais audois et haut garonnais. Dans son introduction il a particulièrement insisté sur la technique de construction en terre, brique de terre crue, briques de terre cuite. Le mode fabrication des briques foraines a aussi été expliqué.

Même si les clochers tours sont bien représentés dans notre région, ce sont les clochers-murs qui sont les plus anciens et les plus typiques du Lauragais. Les clochers-murs en pierre ou en brique ornent aussi bien les très anciennes et modestes églises romanes que les somptueuses églises gothiques méridionales édifiées après la croisade contre le catharisme, pour conforter l'implantation de la religion catholique. Lucien Ariès a entraîné l'auditoire à travers tout le Lauragais, siècle après siècle, à la découverte de ce patrimoine exceptionnel que constituent les clochers-murs pignons, les clochers-peignes et les clochers-tours.

Daniel Bonhoure a présenté le clocher de l'église d'Avignonet, en expliquant les très récents travaux de restauration et les détails de ses éléments architecturaux, diaporama à l'appui.



Le coin
DES
Poètes

Annales A.R.B.R.E - n° 21 – Année 2010

LE LAURAGAIS

Comment ne pas l'aimer ?

**Le Lauragais aux multiples collines
Qui lentement déclinent
Du seuil de Naurouze
Aux environs de Toulouse
Pour s'en aller terminer
Aux portes de Castanet ?**

**Le pays de Lauragais,
Pays du « bien manger »,
Aux haricots si bien cuisinés
Qui vont dans ces belles cassoles émaillées
Se transformer en délicieux cassoulet
Dont plus d'un va se régaler.**

**Mon beau pays du Lauragais,
Pays du froment et du blé,
Au cours de l'histoire tu as apporté
A cette belle contrée
L'abondance et la prospérité
Et combien de famines as-tu calmées !**

**Mon beau pays du Lauragais,
Qui a tant souffert dans le passé
De tous ces bûchers allumés
Pour mieux faire expurger
A tous les cathares leurs péchés
Ah ! qu'on te laisse enfin en paix !**

**Mon beau pays du Lauragais,
Dont le pastel avait permis de teinter
D'un si joli bleu
Toute l'Europe avec cette couleur des cieux
De cette cocagne, cette manne a apporté
Au Lauragais une prospérité
Qui a permis à tant de beaux clochers
De venir sonner pour l'éternité.**



**Mon beau pays du Lauragais,
Que le vent t'agitait
Avec une sauvagerie débridée
Quand, de la mer, il venait
Pour se transformer en Autan
« Que bufo » sauvagement.**

**Mon beau pays du Lauragais, enfin,
Tu nous as donné du vin
Pas très fameux, de la piquette,
Mais qu'aux jours de goguette
Dans leur maison, leur ginguette,
Tu leur permettais de faire la fête.**

**Mon beau pays du Lauragais,
Dans le temps, on savait, pour passer
Utiliser les petits « pountils » des Romains
Qui avaient si bien su trouver le chemin
Qui conduisait de Toulouse à Narbonne
Ah ! que la route était bonne !**

**Ah ! mon beau pays du Lauragais,
Par la voie navigable donnée par Riquet,
Tu as, sur ton canal, permis d'acheminer
Toutes les richesses qui s'accumulaient
Et qui, en allant vers Narbonne et la mer,
Partaient alors vers l'outremer.**

**Comment ne pas t'aimer
Mon beau pays du Lauragais**

Daniel Herlin.

VIE
DE
L'ASSOCIATION

Annales A.R.B.R.E - n° 21 – Année 2010

PROCES VERBAL

ASSEMBLEE GENERALE

17 DECEMBRE 2010

L'Assemblée Générale de l'A.R.B.R.E. s'est tenue en présence de Robert Gendre Maire de Baziège, le 17 décembre 2010 à 21 heures, à la Coopé devant un public nombreux.

Le rapport d'activité a été présenté par Irène Sarrazin, secrétaire de l'association.

La traditionnelle Soirée Occitane début février pour la chandeleur, organisée en partenariat avec l'association Canto Laouseto, sur le thème de la vigne a connu un public nombreux.

Au mois de mars, les Floréales, après les conférences de Michaël Tonon sur les dieux gaulois et celle de Richard Hilton sur le parcellaire de 1662 (Terrier), ont été l'occasion de présenter le livre « La Peste en Lauragais au Moyen Age », d'Henry Ricalens, Président de l'association CLES (Centre Lauragais d'Etudes Scientifiques.).

Toutes les autres conférences ont été suivies avec beaucoup d'intérêt : Les débuts de la guerre 39-40 (Pierre Fabre) ; Pierre de Saint-Roman, aviateur oublié et l'aéropostale (Jean-Pierre Suzzoni) ; Les émigrés venus d'Italie entre les deux guerres, origines, conditions (Laure Teulière, témoignage de Louis Bruno). Les clochers du Lauragais (Lucien Ariès et Daniel Bonheure).

Dans le cadre de l'année jacquaire 2010, nous avons eu le plaisir d'accueillir, les membres de l'association « Les Amis des Chemins de Saint Jacques en Occitanie » et discuter sur le petit patrimoine jacquaire en Lauragais. La Journée du Patrimoine s'est déroulée à Albi avec un accueil de qualité.

La seizième édition des Médiévales s'est déroulée dans le cadre de l'ouverture du nouvel Espace Culturel « La Coopé », avec un public toujours très nombreux aussi bien pour le spectacle de Vendredi soir où les élèves de l'Ecole Élémentaire costumés ont donné un spectacle de qualité (félicitation aux professeurs) que pour les conférences sur le Lauragais (Villages circulaires, Dominique Baudreu, Jean-Paul Cazes), la croisade (Charles Peytavie) et l'Époque Cathare (Anne Brenon, Pilar Jiménez, Gwendoline Hancke, Laurent Massé). Un public très nombreux était au rendez-vous pour écouter la lecture à trois voix (signée Miquelà Stenta) de la bataille de Baziège de 1219.

Ce colloque était dédié à Jean Duvernoy, Lucien Ariès, président de l'association co-organisatrice A.R.B.R.E., a rendu hommage à ce pionnier, qui a révolutionné l'approche historique du catharisme en éditant et traduisant les sources essentielles à sa compréhension. Cet hommage a été prolongé par un émouvant récital de Marie Andrée Balbastre, auteur compositeur, chantant l'Occitanie.

La foire Médiévale connue un grand succès. Nous remercions Agnès Garrès pour le rallye intra-muros qu'elle a organisée avec l'aide de précieux et précieuses bénévoles. De

nombreux enfants de tous âges se sont regroupés pour l'Heure du Conte Médiéval autour de Céline et de Françoise, merci elles.

L'association a publié son bulletin annuel et les Actes du colloque des Médiévales 2009. L'A.R.B.R.E. a aussi assuré la publication et la promotion du livre « Les noms de rivières et de ruisseaux du Lauragais » de son président, édité en cinq cents exemplaires ; ce livre complète celui sur les noms de lieux du Lauragais édité en janvier 2008.

Ce rapport a été adopté à l'unanimité.

Le rapport financier a été présenté par Claude Papaix, trésorier de l'association. En commençant, il a indiqué que l'association comptait plus de 140 membres et que le budget était équilibré, puis il a détaillé les divers postes de dépenses et de recettes en détaillant particulièrement le budget des Médiévales. La trésorerie de l'A.R.B.R.E. a permis notamment l'édition des différents ouvrages. Le détail est donné en annexe.

Ce rapport a été adopté à l'unanimité.

Le président Lucien Ariès a souligné le soutien précieux de la mairie de Baziège, du Sicoval, du Conseil Général et du Conseil Régional. Au nom des membres du Conseil d'Administration de l'A.R.B.R.E. il leur a exprimé sa profonde gratitude.

Après le renouvellement par tiers des membres du Conseil d'administration, il a été procédé à l'élection du **bureau** :

Présidents d'honneur, Robert Gendre et Jean Odol

Président, Lucien Ariès ; Vice Président Pierre Fabre ; Secrétaire, Irène Sarrazin ; Secrétaires Adjointes Jacqueline Bressoles, Andrée Lorenzi, Françoise Poumès et Daniel Herlin ; Trésorier, Claude Papaix ; Trésorier adjoint, Jacques Holtz.

Commissaire aux comptes, Christian Javerzac

Le programme des manifestations proposé en 2011 a été discuté.

ASS A R B R E

17/12/10

1-comptes Bilan TRESORERIE EXERCICE 2010

BANQUE : 3049,51

ESPECES: 75,45

TRESORERIE DISPONIBLE : 3 124,96

produits à recevoir : + 1 143,20

charges à payer : - 677,00

TRESORERIE PREVISIONNELLE: 3 591,16

2 -Comptes Gestion : RESULTAT ANALYTIQUE EXPLOITATION EXERCICE 2010

SECTION	DEPENSES	RECETTES	Solde2009
<i>Cotisations</i>		1 470,00	+ 1 470,00
<i>Part Subvention Mairie</i>		500,00	+ 500,00
<i>Comptes Généraux divers</i>	2 042,84	461,19	- 1 581,65
<i>Soirée Occitane</i>	277,05	-	- 277,05
<i>Confer « Floréales »</i>	208,00		- 208,00
<i>Confer « la 2e guerre mondiale»</i>	15,21	70,00	+ 54,79
<i>Confer « St-roman aviateur oublié »</i>	18,05	80,00	+ 61,95
<i>Confer «Immigration Italienne en Lauragais»</i>	200,51	175,20	- 25,31
<i>Confer « Chemin de St-Jacque de compostelle »</i>	11,50		- 11,50
<i>Journée du patrimoine « Albi»</i>	2 227,00	1020,00	- 1 207,00
<i>Vente « nom de lieux » (Ariès)</i>		1 702,40	+ 1 702,40
<i>Vente actes de colloques</i>		124,00	+ 124,00
<i>Vente livres « Tournant du siècle »</i>		27,72	+ 27,72
<i>Vente livres « Baziège et son passé »(Esparbié)</i>		19,00	+ 19,00
<i>Vente livres « lauragais terre de passage »</i>		686,06	+ 686,06
<i>Vente livres « rivière ruisseaux »</i>		273,19	+ 273,19
<i>Vente livres « Bataille Baziège »</i>		13,92	+ 13,92
Compte Résultat Exploitation A R B R E	4 99816	6 622,68	+ 1 624,52
M E D I E V A L E S 2010	18 074,57	10 444,20	- 7 630,37
TOTAL EXPLOITATION 2010	23 072,73	17 06688	- 6 005,85
Pertes et profits(venant s/ exercice antérieur ou exeption)	35,89	-	- 35,89
RESULTAT NET	23 108,62	17 066,88	- 6 041,74

Bilan financier des Médiévales 2010

DEPENSES	Montant euros	RECETTES	Montant euros
Assurances	312,86	Partie Subvention Mairie 2010	2 500,00
Pub. Affiches courrier & divers	741,16	Subv. Conseil Régional prov2010	1 000,00
		Subv. Conseil Général 2010	
Spec. « Tornals»	3 500,00	Subv. SICOVAL 2009	3 000,00
Ripaille& repas midi	5311,49	ENC. Ripaille- repas midi-	3 630,00
Conférenciers	1 770,00		
Acte de colloque	638,55		
Réception exposants 432,00+spec 137+ sono 41,40	610,40	Actes de Colloque médiévales	171,00
Eclairage- sono – régie	1870,36		
fournitures diverses	191,44	Exposition	143,20
SACEM	43,31	TOTAL RECETTES	10 444,20
Exposition	3 085,00	<i>DEFICIT</i>	7 630,37
	-----		-----
TOTAL DEPENSES	18 074,57	TOTAL	18 074,57

CONSEIL D'ADMINISTRATION
Année 2011

Mme ABADIE Jacqueline
M. ARIES Lucien
M. ARNAUD Serges
Mme AURIOL Chantal
M. ASSAILLY Claude
Mme ASSAILLY Ginette
M. BERTRAND Maurice
M. BESSON Michel
Mme BRESSOLES Jacqueline
M. BRESSOLES Jean
M. BRUNO Louis
M. FABRE Pierre
M. GENDRE Robert
M. HERLIN Daniel
M. HOLTZ Jacques
M. JAVERZAC Christian
M. JOUSSEAUME Pierre
Mlle LORENZI Andrée
M. ODOL Jean
Mme PANIS Simone
M. PAPAIX Claude
Mme POUMES Françoise
Mme SARRAZIN Irène
Mme TISSINIER Berthes

BUREAU

Présidents d'honneur : Robert Gendre et Jean Odol
Président : Lucien Ariès
Vice Président : Pierre Fabre
Secrétaire : Irène Sarrazin ; Secrétaires Adjointes, Jacqueline Bressoles, Andrée Lorenzi, Françoise Poumès et Daniel Herlin.
Trésorier : Claude Papaix ; Trésorier adjoint, Jacques Holtz.
Commissaire aux Comptes : Christian Javerzac.

Médiévales 2010

13 Novembre 2010

Bilan des enlèvements depuis 1995

2010 = 16^{ème} édition

En ce samedi 13 novembre, ont été intronisés 11 personnes.

Ceci porte à 112, le nombre d'intronisés au titre de Chevaliers et Chevalières dans l'ordre de la Fève.

50 dames et 62 messieurs ont été intronisés depuis les annales 1995, une moyenne de 7 chevalières et chevaliers par annales.

Ce qui donne :

1995 - 7 pers. (3f-4h)
1996 - 7 pers. (3f-4h)
1997 - 7 pers. (1f-6h)
1998 - 6 pers. (1f-5h)
1999 - 8 pers. (4f-4h)
2000 - 8 pers. (4f-4h)
2001 - 7 pers. (3f-4h)
2002 - 9 pers. (2f-7h)
2003 - 9 pers. (5f-4h)
2004 - 5 pers. (2f-3h)
2005 - 6 pers. (2f-4h)
2006 - 6 pers. (3f-3h)
2007 - 5 pers. (5f)
2008 - 7 pers. (2f-5h)
2009 - 4 pers. (1f-3h)
2010 - 11 pers. (9f-2h)

Seule l'année 2007 a vu une enlèvement entièrement féminin.

Christian Javerzac le 15 nov. 2010

CITE DE BADERA

ORDRE DE LA FEVE

1995

ARIES Lucien
Mme BONNEFONT Hélène
FABRE Pierre
GENDRE Robert
Mme LAUZE Josiane
Mme MELLETT Emilienne
ODOL Jean

1996

Mme CHAIGNEAU Liliane
Mme ESPARBIE Marie Emma
Mme MARTIN Andrée
PASSERAT Georges
PECH Rémy
RITTER Emmanuel
SEGARRA Enrique

1997

DEROBERT Pili
GISQUET Michel
GULLEMAT Christophe
MONSERAT François
PAPAIX Claude
PECHALRIEU Louis
Mme SARRAZIN Irène.

1998

ALLIOS
BERTRAND Maurice
Mme BRESSOLES Jacqueline
CARBONNE Philippe
LASNET Pierre
MACE Laurent

1999

Mme BISKRI Melissa	<i>intronisée par</i>	<i>Hélène BONNEFONT</i>
BRESSOLES Jean		<i>Pierre FABRE</i>
GERVAIS Georges		<i>François MONSERAT</i>
Mme GOMIS Odette		<i>Jean ODOL</i>
HERLIN Daniel		<i>Lucien ARIES</i>
Mme LASNET Michèle		<i>Jacqueline BRESSOLES</i>
Mme POUMES Françoise		<i>Irène SARRAZIN</i>
ROQUEBERT Michel		<i>Jean ODOL</i>

2000

Mlle DE MESLON Stéphanie
PERICAL Daniel
MARTIN Gérard
Mme VIALA Paule
Mme HERLIN
ESPARBIE Antonin
Mme BESSIERE Jacinthe
ZANCANARO Frédéric

intronisée par

*Hélène BONNEFONT
Pierre FABRE
Lucien ARIES
Odette GOMIS
Irène SARRAZIN
François MONSERAT
Robert GENDRE
Robert GENDRE*

2001

BENETTI Jean Pierre
BONNEFOND Vincent
COLOMBIES François
Mlle JEANJEAN
Madame REYNES
REYNES Alex
Mme SYLVESTRE Lydie

intronisé par

*Robert GENDRE
Jean ODOL
Irène SARRAZIN
Lucien ARIES
Pierre FABRE
Pierre Fabre
Hélène BONNEFONT*

2002

BACOU Lucien
BATISSE Florent
BRUNO Louis
CHAMBON Fabrice
DESPERIS Marinette
FERRA Roger
HUYGHE Jean Claude
JAVERZAC Christian
PECHALRIEU Yvonne

intronisé par

*Hélène BONNEFONT
Lucien ARIES
Robert GENDRE
Lucien ARIES
Irène SARRAZIN
Jean ODOL
Lucien ARIES
Pierre FABRE
Jean ODOL*

2003

ABADIE Jacqueline
AREVALO Henri
AURIOL Chantal
BESSON Michel
FRABEL Patrick
JOUSSEAUME Pierre
LAURENT Evelyne

PANIS Simone
PLANTET Francine

Intronisé par

*Robert GENDRE
Robert GENDRE
Hélène BONNEFONT
Jean ODOL
Lucien ARIES
Daniel HERLIN
Hélène BONNEFONT

Irène SARRAZIN
Pierre FABRE*

2004

ARNAUD Serge
ASSAILLY Claude
ASSAILLY Ginette

Intronisé par

*Hélène BONNEFONT
Lucien ARIES
Pierre FABRE*

FOLCH Christian
MAURY Annie

*Evelyne LAURENT
Robert GENDRE*

2005

ALVAREZ Carine
CROS Roland
HOLTZ Jacques
MARTINEZ Marc
PAGNACO Achille
PETIT Sylvie

Intronisée par *Lucien ARIES
Jean ODOL
Jean ODOL
Chantal AURIOL, Evelyne LAURENT
Hélène BONNEFONT
Pierre FABRE*

2006

BERTHET Clarisse
DESPIERRIS Pierre
GUBIAN Caroline
GUBIAN Cédric
ROSSELO Jacques
SCIE Fanny

*Intronisé par
Robert GENDRE
Lucien ARIES
Robert GENDRE
Lucien ARIES
Pierre FABRE
Robert GENDRE*

2007

FONQUERGNE Yvette
Mme FONTES
Mme GRILLERES
JEANJEAN Marie-Béatrice
MENGAUD Edvige

*Intronisé par
Robert GENDRE
Hélène BONNEFONT
Hélène BONNEFONT
Lucien ARIES
Lucien ARIES*

2008

CROS Yves
LEOPOL Jean Michel
LORENZI Andrée
MASSIP Patricia
PELLEFIGUE
VALETTE François régis
VILAREM Gérard

*Intronisé par
Chantal AURIOL
Lucien ARIES
Lucien ARIES
Pierre FABRE
Chantal AURIOL
Robert GENDRE
Lucien ARIES*

2009

AMANS Didier
BERGNES Michel
BOUGHEN Béatrice
CASSAN Pierre

*Parrainé par
Claude ASSAILLY
Lucien ARIES
Pierre Fabre
Daniel Herlin*

2010

BALBASTRE Marie Andrée
BELOTTI Martine
CORNEZ Isabelle
DURAND Marie Laure
GARRES Agnès
GENTY Sabine
LEMAIRE Philippe
MISTRAL Brigitte
STENTA Miquela
TONON Michaël
TONON Stéphanie

Parrainé par

Lucien ARIES
Ginette ASSAILLY
Ginette ASSAILLY
Lucien ARIES
Irène Sarrazin
Ginette ASSAILLY
Robert Gendre
Ginette ASSAILLY
Lucien ARIES
Lucien ARIES
Lucien ARIES

Adhérents de l'ARBRE 2010

M.	ABADIE	François	9 Avenue de l'Hers	31450 BAZIEGE
Mme	ABADIE	Jacqueline	9 Avenue de l'Hers	31450 BAZIEGE
M.	AGASSE	Emilien	15 Rte de Labège	31450 BAZIEGE
M.	ALBENQUE	Jean	32 Grand Rue	31450 BAZIEGE
Mme	ALBENQUE	Pierre	64 Grand Rue	31450 BAZIEGE
Mme	ARGOTE	M. Thérèse	178 Rue de Tournon	31450 ODARS
Mme M.	ARIES	Thérèse et Lucien	38 Les Bleuets	31450 BAZIEGE
M.	ARNAUD	Serge	Chemin de Catalanis	31450 BAZIEGE
M. Mme	ASSAILLY	Claude & Ginette	5 Lotissement Lespinet	31450 BAZIEGE
Mme	AURIOL	Chantal	29 Rue des Saules	31450 BAZIEGE
Mme	AVERSAING	Hélène		31290 VALLEGUE
M.	AZEMA	René	108 Rue de la République	31290 VILLEFRANCHE-LAURAGAIS
Mme M.	BACOU	Lucien & Gisèle	5 place de la Volaille	31450 BAZIEGE
M.	BAROUSSE	Francis	70 Av de Cousse	31750 ESCALQUENS
M.	BELLAN Philippe	Bat B3 Apart 514	5 rue Jacques Cros	31400 TOULOUSE
Mme	BENETTI	Anne-Marie	En Gravelle	31450 BAZIEGE
M.	BERTRAND	Maurice	6 Chemin des Treize vents	31450 BELBERAUD
M.	BESSON	Michel	1 rue de Leutourville	31650 Saint Orens de Gameville
M.	BONHOURE	Daniel	2 Rue Lasbordes	31290 AVIGNONNET
Mme M.	BONNEFONT	Hélène & Pierre	Peyrouty	31450 BAZIEGE
Mme. M.	BORDES	Evelyne & Alain	30 rd-p les Bleuets	31450 BAZIEGE
Mme	BOUGUEN	Béatrice	Rue du Four	31450 BAZIEGE
M.	BOURREL	Claude	22 rue du Donjon	31750 ESCALQUENS
Mme	BOUSQUET	Jeanine	23 Impasse Delpont	31700 BLAGNAC
Mme M.	BRESSOLES	Jean-Pierre & Jacqueline	En Paluc	31450 AYGUESVIVES
Mme	BRONGNIART	Simone	24 ter Chemin de Roujaïrou	31450 BAZIEGE
M.	BRUNO	Louis	Villa les Collines	31290 MAUREMONT
Mme	CANS	Jeannette	Bordeneuve	31450 BAZIEGE
Mme	CASTIGNOLLES	Liliane	Allées Paul Marty	31450 BAZIEGE
Mme	CATALA	Paulette	30 Rue Roger Laffont	31250 REVEL
M.	CAUJOLLE	Patrick	Marceillac	31460 MSCARVILLE
Mme	CHAMAYOU	Jocelyne	1 allée Philippe Ariès	31400 TOULOUSE
M.	CLASQUIN	Jean-Luc	75 Grand Rue	31450 BAZIEGE
M.	CLAUTRIER	Marcel	36 Résidence Les Atrias	31450 BAZIEGE
M.	COLOMBIES	Francis	16 Chemin Vert	31130 FLOURENS
M.	COLOMBIES	Joseph	Rue du Four	31450 BAZIEGE
M.	CRESPY	Pierre	Les Rougès	11320 LES CASSES
Mme	DAMBIES	Anne-Marie	7 rue Noël Naudi	09300 BELESTA
M.	DE CAPELLA	Gorges	Av du Bosquet	11400 MAS STE PUELLES
M.	DELMAS	Pascal	9 ch. des Maynardes	31670 LABEGE
M.	DELPOUX	J. François	63 bd TRUCY	83000 TOULON
M	DEMUR	Jean-Louis	En Delort	31450 BAZIEGE
Mme	DESCORNES	Marie	Grande Rue	31450 BAZIEGE
Mme M.	DESPIERRIS	Pierre & Marinette	Grande Rue	31450 BAZIEGE
M.	DESVAUX	Yves	5b Rue Calbayrac	31450 BAZIEGE
M.	DUMEUNIER	Jacques	Rue de l'Autan	31250 REVEL-St FEREOLE
Mme	DUPLAN	Martine	11 Avenue du Parc	31700 BLAGNAC
M.	ESPARBIE	Antonin	Av de l'Hers	31450 BAZIEGE
Mme M.	ESTEVAO	Carlos & Françoise	Cazal du villlage	31290 LAGARDE
M.	FABRE	Pierre	28 Rond-point les Bleuets	31450 BAZIEGE
M. et M ⁿ	FEYT	Henri	4 grand Rue	31450 MONTGISCARD
Mme	FONQUERGNE	Yvette	Chemin du Phare	31450 BAZIEGE
Mme	FONTA	M. Louise	54 Port St Sauveur	31000 TOULOUSE
Mme M.	FOULON	Edgar et Suzanne	Croix du Sud Rue des 4 vents	31250 REVEL-St FEREOLE
M.	FRABEL	Patrick	Le Bois Grand	31320 AUREVILLE
Mme et M ⁿ	GABALDA	M. France & Denis	Peyrus	31290 TREBONS SUR LA GRASSE
Mme	GADBLEDE	Anne Marie	13 Rue de l'Orgerie	44390 NORT SUR ERDRE
M.	GARAUD	Paul	28 Rue Jean SIZABUIRE	31400 TOULOUSE
Mme	GARRIGUES	Louis	12 rue Mercadier	31450 MONTGISCARD
M.	GAYSSOT	Benoît	25 Rond-point les Bleuets	31450 BAZIEGE
M.	GENDRE	Robert	Grande Rue	31450 BAZIEGE

Adhérents de l'ARBRE 2010

M.	GERVAIS	Georges	Rue du Père Colombier	31450 BAZIEGE
M.	GLAUDE	Aimé	L'Escagnac	31460 CARAMAN
Mme	GOMIS	Odette	22 av Roquefort	31250 REVEL
M.	GONTARD	Maurice	69 Grande Rue	31450 BAZIEGE
M.	GRELAT	Luc	4 chemin de Toulouse	31450 AYGUESVIVES
M.	GUERS	Gérard	7, Rés. Les Acacias	31450 MONTGISCARD
M.	GUIRAUD	Eugène	22 rue Barret	81150 MARSAC
Mme M.	HERLIN	Daniel & Gilberte	5 Rte de Nailloux	31450 MONTGISCARD
Mlle	HERLIN	Véronique	Rte de Nailloux	31450 MONTGISCARD
M.	HOLTZ	Jacques	9 Rue Porte Engraille	31450 BAZIEGE
M.	JAVERZAC	Christian	105 Rue En Foucaud	31450 MONTLAUR
M.	JEAN	Christian	ch. de Rigade	31190 AUTERIVE
Mme	JOSSERAND	Jeanine	7, impasse du Midi	31450 AYGUESVIVES
Mme	JOUHAN-CONSTANT	Suzanne	7 rue des Sesterces	31450 BAZIEGE
M.	JOUSSEAUME	Pierre	251 Chemin des Habitants	31450 ODARS
M.	LAJOIE-MAZENC	Michel	8 rue GAROCHE	31450 POMPERTUZAT
Mme M.	LASNET	Michèle et Pierre	Borde Noble	31450 BAZIEGE
M.	LATOURE	Louis	106 rue Etienne Billières	31190 AUTERIVE
Mme	LAUZE	Josiane	17 lot Lespinet	31450 BAZIEGE
M.	LAVIALE	Jean	Les "Crousilles"	31290 MONTCLAR-LAURAGAIS
Mme M.	LAZERGES	Louise et Albert-Guy	14 rue Jean CALAS	31500 TOULOUSE
	Lecteur du Val		10 Bd des Genêts	31320 CASTANET TOLOSAN
Mme	LEVESQUE	Nicole	2 ch. du Vallon	31670 LABEGE
Mme	LORENZI	Andrée	8 rue des Tuilliers	31450 MONTGISCARD
M.	LUCQUET	Gérard	4 all. Armand MOULIN	31320 AUZEVILLE-TOLOSANE
Mme	MAS	Andrée	7 Impasse HAM- Laudot	31250 REVEL
Mme	MAURAN	Odile		31450 BAZIEGE
M.	MELONI	Serge	3 Impasse Colbert	31700 BLAGNAC
M.	MERCADAL	Georges	Le Rivel	31450 BAZIEGE
M.	MOMMEJA	Marc	Rue des Pyrénées	65 190 HITTE
Mme	MONSERAT	Félicie	1 Rte de Labège	31450 BAZIEGE
M.	NICOLAS	Raymond	Le Cammas	31560 CAIGNAC
M.	ODOL	Jean	18 Route de Ticailles	31450 AYGUESVIVES
Mme	OLLIVIER-RIBOT	Françoise	1 rue Calbayrac	31450 BAZIEGE
Mme	PAILLOUS	Nicole	10 Allée Séverine	31320 AUZEVILLE
Mme	PANIS	Simone	Borde Blanche	31450 BAZIEGE
M.	PAPAIX	Claude	En Fraysse	31450 BAZIEGE
Mlle	PAPAIX	Huguette	23 av La Bourdette	31750 ESCALQUENS
	PATRIMOINE ET CULTURE		Mairie	11320 MONTFERRAND
Mme	PECH	Monique	Las Cabalades	31540 SAINT JULIA
M. Mme	PECHALRIEU	Paulette & Fernand	21 Av du Coustou	31650 SAINT-ORENS
Mme	PECHALRIEU	Yvonne	2 rue Célestin Anduze	31450 BAZIEGE
M.	PERENNOU	Guy	3 chemin de Montbois	31450 DEYME
Mme	PEYRE	Gisèle	Rue Traversière	31450 BAZIEGE
M. Mme	PLANTE	Alain & Francine	46 Ch de la Porte de Cers	31290 AVIGNONET
Mme	POUMES	Françoise	48 Chemin de Bellevue	31450 BAZIEGE
Mlle	PRIEUR	Jacqueline	Lot. du Moulin	11400 SAINT-PAPOUL
Mme	RAUZY	Gisèle	3 rue de Lamasquerre	31450 BAZIEGE
Mme	RAYMOND	Laurance	Place Jeanne d'Arc	31450 BAZIEGE
Mme	RESPAUD	Simone	12 chemin du Castagné	31450 BAZIEGE
Mme M.	REYNES	Alex & Janine	75 Rue Fieux	31100 TOULOUSE
Mme M.	RITTER	Léo & Josette	Chemin de Roujaïrou	31450 BAZIEGE
Mme.	ROQUES	Marie-Françoise	Malissard	31450 BAZIEGE
M.	ROUDIÈRE	Claude		31590 St MARCEL PAULEL
M.	ROUQUETTE	Jean-Marie	Chemin de Roquefort	31290 VILLENNOUVELLE
M.	ROY	Gérard	2 rue Affre	31500 TOULOUSE
M.	SAPPLAYROLLES	Daniel	Grand rue	31450 BAZIEGE
Mme	SARRAZIN	Irène	1 Grande Rue	31450 BAZIEGE
Mme	SARTOR	Pierrette	512 La Bourdette	31450 BAZIEGE
M.	SELVI	Marguerite	19 chemin Célestin Anduze	31450 BAZIEGE
M.	SICARD	Pierre	2, Chemin de Montaudran	31450 BAZIEGE

Adhérents de l'ARBRE 2010

M.	SILVE	Albert	11 allée du Pré Tolosan	31320 AUZEVILLE-TOLOSAN
M.	SOURD	André	19 Av des Améthystes	31560 SAINT ORENS
M.	SUZZONI	Jean-Pierre	EnGravelle	31450 BAZIEGE
Mme	SYLVESTRE	Lydie	Rte de Labastide	31450 BAZIEGE
Mme	TISSINIER	Berthe	Las Puntos	31450 BAZIEGE
M.	VAQUEZ	Maurice	4 Av du Vallon	31750 ESCALQUENS
Mme	VIALA	Marie-Rose	1 rue Félix Eboué	11400 CASTELNAUDARY
Mme	VIALA	Paule	23 av Roquefort	31250 REVEL
Mme	ZAFRILLA-PAVAN	Francine	9 Moulin Guillaume	31450 DONNEVILLE
Mme M.	ZANDONA	Francis & Danielle	6 CI de la Méditerranée	31450 AYGUESVIVES